

ACADÉMIE ROUMAINE

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**R**

*evue*

*des études*

*sud-est*

*européennes*

**J**

*ournal of*

*South-East*

*European*

*Studies*

*Danube - Balkans - Mer Noire*

Tome XXXV 1997, N<sup>os</sup> 1 - 2

EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION**

**ALEXANDRU DUȚU**

**COMITÉ CONSULTATIF**

SEÇİL AKGÜN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N. N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LOUKIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (Munich), ZORAN KONSTANTINOVIC (Innsbruck-Belgrade), M.N. KUZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), ST. POLLO (Tirana), M. D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, RUMEANA STANCEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALOTA-CAVALLOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB.

**COMITÉ DE RÉDACTION**

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL BARBU, LAURENȚIU ȘTEFAN-SCALAT (secréttaire de la rédaction).

Toute commande sera adressée à: RODIPET SA, ORION PRESS INTERNATIONAL SRL ou AMCO PRESS SRL:

**RODIPET SA**, Piața Presei Libere nr. 1, Sector 1, P. O. Box 33–57, București, România, Fax 401–222 6407, Tél. 401–618 5103; 401–222 4126.

**ORION PRESS INTERNATIONAL SRL**, Șos. Olteniței 35–37, Sector 4, P. O. Box 61–170, București, România, Fax 401–312 2425; 401–634 7145, Tel. 401–634 6345.

**AMCO PRESS SRL**, Bd. N. Grigorescu 29A, Ap. 66, Sector 3, P. O. Box 57–88, București, România, Fax 401–312 5109; Tél. 401–643 9390; 401–312 5109.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

**REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES**

Căsuța poștală 22.159

71109 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15–20 pages dactylographiées pour les articles et 5–6 pages les comptes rendus.

**EDITURA ACADEMIEI**

Calea 13 Septembrie nr. 13, téléphone 410 32 00

**BUCUREȘTI – ROMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Danube – Balkans – Mer Noire

TOME XXXV

1997

N<sup>os</sup> 1–2, Janvier – Juin

---

## SOMMAIRE

### *Questions historiographiques*

Andrei PIPPIDI, La décadence de l'Empire Ottoman comme concept historique, de la Renaissance aux Lumières .....	5
Harald HEPPNER (Graz), Zentrale und Dezentrale Machtgefüge in Byzanz .....	21
Jürgen W. EINHORN (München), Spiritualis unicornis. Nachträge zu Wort und Bild des Einhorns .....	33
Radu G. PĂUN, Sur l'investiture des derniers princes phanariotes. Autour d'un document ignoré .....	63
Florin ȚURCANU, Néotraditionalisme et politique dans la Roumanie des années vingt .....	77
Philip LONGWORTH (Montreal), The Soviet Legacy to the Balkans: an Outsider's View .....	87

### *Création des institutions modernes*

Nicolai ŽEČEV (Sofia), Die bulgarischen gesellschaftlich-kulturellen Organisationen und Institutionen in der Zeit der Wiedergeburt .....	95
Valeriu STAN, Alexandru Ioan Cuza et les institutions de la Roumanie moderne .....	107
Stoytcho GRANTCHAROV (Sofia), La monarchie dans la vie politique de la Bulgarie (1879–1946) .....	113

### **Discussions**

Alexandru MADGEARU, About Maurikios, <i>Strategikon</i> .....	119
Marcel MOLDOVEANU, The role played by the co-operation within the Mediterranean and Danube-Black Sea geo-economic Areas .....	123

### **Comptes rendus**

Was heisst Österreich?, hg. Richard PLASCHKA, Gerald STOURZH, Jan Paul NIEDERKORN; Der Weg führt über Österreich, hg. Harald HEPPNER (*Alexandru Dupu*); GEORGETA PENELEA

Rev. Etudes Sud-Est Europ., XXXV, 1–2, p. 1–153, Bucarest, 1997

FILITTI, LIA BRAD-CHISACOF, Comorile unei arhive ( <i>Andrei Pippidi</i> ); NATHALIE CLAYER, Mystiques, État et société ( <i>Cristina Feneșan</i> ); DUŠAN BATAKOVIĆ, The Kosovo Chronicles ( <i>Virginia Blânda</i> ); GRIGORE BRÂNCUȘ, Cercetări asupra fondului traco-dacic al limbii române ( <i>Cătălina Vătășescu</i> ) .....	131
<b>Notes de lecture</b> .....	143

# JOURNAL FOR SOUTH-EAST EUROPEAN STUDIES

Danube – Balkans – Black Sea

TOME XXXV

1997

N<sup>os</sup> 1–2, January – June

---

## CONTENTS

### *Issues of Historiography*

Andrei PIPPIDI, The Decline of the Ottoman Empire as Historical Concept, from the Renaissance to the Enlightenment .....	5
Harald HEPPNER (Graz), The Byzantine Central and Local Institutions .....	21
Jürgen EINHORN (München), <i>Spiritalis unicornis</i> . Additional Information about the Word and the Image of the Unicorn .....	33
Radu G. PĂUN, On the Investiture of the Last Phanariots. Analysis of a Forgotten Document .....	63
Florin ȚURCANU, New Traditionalism and Politics in 1920s' Romania .....	77
Philip LONGWORTH (Montreal), The Soviet Legacy to the Balkans: an Outsider's View .....	87

### *Building Modern Institutions*

Nicolaj ŽEČEV (Sofia), The Bulgarian Cultural Organizations in the Renaissance Era .....	95
Valeriu STAN, Alexandru Ioan Cuza and the Institutions of Modern Romania .....	107
Stoytcho GRANTCHAROV (Sofia), The Monarchy in the Political Life of Bulgaria. 1879–1946 .....	113

### **Discussions**

Alexandru MADGEARU, About Maurikios, <i>Strategikon</i> .....	119
Marcel MOLDOVEANU, The Role Played by the Co-operation within the Mediterranean and Danube-Black Sea Geo-economic Areas .....	123

<b>Book-Review</b> .....	131
--------------------------	-----

<b>Short-Notices</b> .....	143
----------------------------	-----

LA DECADENCE DE L'EMPIRE OTTOMAN  
COMME CONCEPT HISTORIQUE, DE LA RENAISSANCE  
AUX LUMIÈRES

ANDREI PIPPIDI

«La décadence», encore un de ces mots chargés d'histoire dont le langage ordinaire se sert à tort et à travers<sup>1</sup>. Ainsi, il est possible de découvrir dans la bibliographie de ce thème, telle que la délivre un ordinateur affolé, un titre qui fait rêver: *Splendeur et décadence des tramways en Amérique latine*. L'un des maîtres de l'historiographie française essaie de cerner l'idée, ou plutôt l'angoisse, qui a conduit à la constitution de systèmes philosophiques devenus des représentations du monde<sup>2</sup>. D'autre part, la décadence, supposant la continuité et une mobilité descendante, est différente de la stagnation et de l'instabilité, quoiqu'on lui donne quelquefois ces sens-là. Bien que les deux démarches que l'on peut caractériser comme phénoménologique et historique soient en bonne logique inséparables, les exigences de la recherche amènent à privilégier soit une analyse des processus objectifs, quand ils se présentent et là où on les reconnaît, soit, comme ici, une lecture des représentations par lesquelles les contemporains ont construit une réalité politique, sociale, économique, etc. Reste à voir à quel point une telle image colle aux faits «vrais», c'est-à-dire vérifiés, ou s'en écarte. Car, quoiqu'il leur attribue un intérêt égal, l'historien doit savoir s'il ordonne des témoignages ou s'il retrace une généalogie d'idées plus ou moins préconçues. C'est une différence perceptible seulement pour notre regard, car ceux qui, aux XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup>, ont avancé leurs raisons pour la détérioration du pouvoir ottoman, fussent-ils des Occidentaux, s'autorisant des victoires remportées par les leurs contre les Turcs, ou des musulmans conscients de certains changements structuraux qui confirmaient leur pessimisme, étaient également persuadés qu'ils interprétaient une évidence. Aujourd'hui encore, lorsqu'on met en relation diverses explications, en mobilisant toutes les ressources de l'histoire démographique, économique, sociale, politique et militaire, c'est pour

<sup>1</sup>Il convient de mentionner tout de suite un ouvrage qui prétend offrir une vue d'ensemble de cette histoire, mais qui est un essai souvent superficiel: Richard Gilman, *Decadence. The Strange Life of an Epithet*, Londres, 1979.

<sup>2</sup>Il s'agit bien sûr de Pierre Chaunu, *Histoire et décadence*, Paris, 1981. Mais on consultera avec plus de profit Reinhart Koselleck et Paul Widmer (éd.), *Niedergang. Studien zu einem geschichtliche Thema*, Stuttgart, 1980.

découvrir les causes du déclin de l'Empire ottoman<sup>3</sup>. A partir de cet acquis, lequel est, naturellement, le résultat d'un travail intellectuel, on s'efforce de produire un modèle théorique valable pour répondre à cette question vieille comme le monde: pourquoi les Empires meurent? Sont-ils sujets à une mort naturelle ou finissent-ils par être, selon le mot d'André Piganiol, «assassinés»? C'est là un secret qui devrait intéresser un Roumain, la Roumanie étant, pour citer le titre d'un livre injustement oublié, «Le carrefour des Empires morts»<sup>4</sup>. Cependant, notre propos n'est pas de suggérer, même sous une forme interrogative, un système cohérent d'explications pour la fin de l'Empire ottoman<sup>5</sup>, mais d'étudier une construction de l'esprit, l'histoire d'une méditation sur les destins des sociétés. Il ne s'agit pas non plus de la réflexion politique du côté ottoman<sup>6</sup> mais des interprétations que l'historiographie occidentale a proposé en fonction d'une culture européenne encore influencée par ses sources classiques.

En effet, sans l'antiquité grecque, voire judaïque, on ne saurait rien comprendre à cette ligne de pensée qui, avant d'aboutir à Montesquieu et à Gibbon, qui allaient appliquer à l'histoire de Rome le contraste entre grandeur et décadence, s'est longuement interrogée sur l'Empire ottoman.

Pour commencer, au XV<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du siècle suivant, il n'est pas question de la décadence – et pour cause –, elle est tout au plus inscrite à l'état de potentialité objective dans une logique dont les contours sont encore imprécis. On peut distinguer plusieurs phases de la réflexion sur les Turcs – quatre, je crois, jusque vers 1800. La première, qui est celle de l'humanisme, interrompue par la Réforme et achevée par la consolidation des forces antiottomanes, dure jusque vers 1580. Les Turcs ne subissent que peu de revers, le seul majeur étant l'échec du siège de Vienne, et les témoins occidentaux sont encore à la recherche des causes d'une expansion si rapide qu'elle a inondé, en un seul siècle, l'entière Péninsule Balkanique. Le Danube est devenu une charnière, rattachant aux pays directement soumis aux Turcs les États clientélaires de Valachie, Moldavie et Transylvanie, bientôt débordés à l'Est et au Nord par les avant-postes impériaux. Au Moyen Orient, la pénétration ottomane s'étend de la mer Caspienne au Golfe et suit la vallée du Nil jusqu'en Nubie. Tout le littoral de la Méditerranée orientale entre Bône et Smyrne, les Détroits et les côtes du Pont Euxin forment une extraordinaire longueur de façade maritime.

Dans ces circonstances, les contemporains furent surtout sensibles à la rupture, au rejet d'une ancienne civilisation que les hommes de la Renaissance avaient appris à vénérer. Certains des voyageurs qui explorent le Levant sont attirés par les antiquités byzantines: Pierre Gilles, auteur d'une fameuse description de

<sup>3</sup>Par exemple, Halil Inalcik, *The Ottoman Decline and Its Effects upon the «Reaya»*, in Henrik Birnbaum et Spéros Vryonis Jr. (éd.), *Aspects of the Balkans*, La Haye-Paris, 1972, pp.338–354.

<sup>4</sup>Lucien Romier évoquait ainsi, en 1931, son voyage en Roumanie.

<sup>5</sup>Au Congrès de Montréal, à l'occasion duquel j'ai présenté une forme abrégée de ces observations, on avait confié à N. Fikret Adanir un rapport sur ce thème.

<sup>6</sup>Sur ce sujet, voir M.A.Mehmed, *La crise ottomane dans la vision de Hasan Kiafi Akhisari (1544–1616)*, «Revue des études sud-est européennes», XIII, 3,1975, pp. 385–402.

Constantinople<sup>7</sup>, André Thevet, «cosmographe du Roy»<sup>8</sup>, le naturaliste Pierre Belon<sup>9</sup> ou le globe-trotter Nicolas de Nicolay<sup>10</sup>. C'est par le biais de son intérêt pour la Grèce des Anciens que le savant a fait la découverte des Turcs et, paradoxalement, c'est le contact avec ceux-ci, beaucoup plus qu'avec les réfugiés de l'émigration byzantine, qui a attiré son attention sur le millénaire d'histoire qui avait précédé 1453<sup>11</sup>.

Les voyages, à leur tour, ont produit une masse d'informations de sorte que cette étape pourrait être considérée comme celle des observateurs. Leurs thèmes sont: la cruauté des Turcs (à croire la majorité des récits d'anciens prisonniers), la biographie et la généalogie des sultans, l'origine du peuple turc, l'organisation et la discipline de l'armée ottomane, les revenus de la Porte, ce qu'on appelle les «costumi» ou les «mores» – c'est-à-dire déjà le regard ethnographique – et enfin la religion musulmane<sup>12</sup>.

Les avertissements répétés que la plupart de ces auteurs adressent à un Occident qui tarde à agir fournissent des arguments aux appels à la croisade. Épîtres ou discours, de tels textes vont constituer presque un genre littéraire («de bello Turcis inferendo») dont les exemples sont encore très nombreux au cours des trois premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Ils alternent les menaces – par exemple, on prévoit l'apparition prochaine des chameaux turcs au bord de la Tamise<sup>14</sup> – et les assurances – on espérait à brève échéance l'accomplissement des prophéties qui annonçaient la fin de l'Empire ottoman<sup>15</sup>.

<sup>7</sup>Petrus Gyllius, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus*, Lyon, 1561.

<sup>8</sup>André Thevet, *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1556.

<sup>9</sup>Pierre Belon du Mans, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, Paris, 1588.

<sup>10</sup>Niccolo de Nicolai, *Le navigationi et viaggi nella Turchia*, Anvers, 1576 (1<sup>re</sup> édition Lyon 1568).

<sup>11</sup>Cf. Agostino Pertusi, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, Palerme, 1967; idem, *Premières études en Occident sur l'origine et la puissance des Turcs*, «A.I.E.S.E.E. Bulletin», X, 1, 1972, pp. 49–94.

<sup>12</sup>Il n'est pas inutile de relire N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1928. Par contre, les articles de Raymond Warnier, *La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500 à 1815*, «Cahiers d'histoire mondiale», II, 4, 1955, pp. 915–948, et Esther Kafé, *Le mythe turc et son déclin dans les relations de voyage des Européens de la Renaissance*, «Oriens», 21–22 (1968–1969), Leyde, 1971, pp.159–195, sont plutôt faibles.

<sup>13</sup>Ils forment la moitié du total pour la période 1500-1600. Il est indispensable de consulter la bibliographie de Carl Göllner, *Turcica, Die europäischen Türckendrucke des XVI.Jarhunderts*, I, Bucarest-Berlin, 1961, et II, Bucarest-Baden-Baden, 1968.

<sup>14</sup>Johannes Faber, *Oratio de origine, potentia ac tyrannide Thurcae ad Serenissimum et potentissimum Henricum Angliae et Francia Regem eius nominis octavum*, Vienne, 1528.

<sup>15</sup>Sur la littérature eschatologique voir Jean Deny, *Les pseudo-prophéties concernant les Turcs au XVI<sup>e</sup> siècle*, «Revue des études islamiques», II, 1936, pp. 204–220; D. Kurze, *Prophecy and History. Lichtenberger's Forecasts of Events to Come, their Reception and Diffusion*, «Journal of the Warburg and Courtauld Institutes», 21, 1958, pp. 63–85. Plus généralement, Raoul Manselli et coll., *Ricerche sull'influenza della profezia nel Basso Medio Evo*, «Bullettino del Istituto storico italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano», 82, 1970, pp.1–157.



Moins confiants dans l'approche d'événements décisifs ou justifiant toujours par des impératifs religieux et moraux la réconciliation de la chrétienté avec l'Islam, il y a aussi les représentants d'un courant opposé. Guillaume Postel est un mystique tourmenté par des questions dont il croit être le seul à connaître la réponse. Pour faire régner l'ordre évangélique, il voulait convertir «les Tartares, Persiens, Arabes, Mores, Égyptiens, Barbariens et Turcs» à une religion universelle qui eût greffé sur un christianisme éclairé des éléments du judaïsme et de l'Islam: du saint-simonisme avant la lettre<sup>16</sup> ! Ce n'est pas seulement Érasme qui, en désapprouvant toute guerre, même la croisade, s'inscrira dans cette tradition pacifiste<sup>17</sup>. Ce sont encore les luthériens sans Luther, que l'enseignement humaniste de Melanchthon encourage à chercher un rapprochement avec les orthodoxes, à la suite duquel la foi véritable rayonnera sous l'autorité du sultan.

A d'autres modérés, du côté catholique, ces projets d'activité missionnaire ou d'action belliqueuse semblent également manquer de lucidité. Car, pour Busbecq ou pour Montaigne, l'Empire ottoman paraît le monde à l'envers. Cette conception, incontestablement justifiée si l'on s'en tient au contraste entre l'égalitarisme de la société et la structure hiérarchique du monde occidental, devient chez ces auteurs un instrument de la critique qu'ils adressent à leur propre société. Il n'est pas exagéré de les placer dans cette perspective, que l'on peut toujours défendre par quelques citations des *Essais* judicieusement choisies. Dans un contexte aussi turbulent que celui de leur temps, parler de la supériorité morale des musulmans était moins l'expression d'une sympathie inspirée par l'expérience directe ou par la lecture des voyageurs que le premier signe de cette «crise de la conscience européenne» à laquelle on assigne d'habitude une date beaucoup plus tardive<sup>18</sup>.

Au contraire, les observateurs qui n'aspiraient pas à réformer la société occidentale remportaient de leurs expéditions une image proche de ce que serait aujourd'hui la vision d'un visiteur du Tiers Monde. Ce qu'ils décrivent avec un réalisme brutal c'est la misère des populations des Balkans, le décalage de civilisation d'une côte de l'Adriatique à l'autre, situation imputable selon eux au «mal governo» que les chrétiens subissaient<sup>19</sup>.

<sup>16</sup>Voir notamment, W.J.Bouwsma, *Concordia Mundi. The Career and Thought of Guillaume Postel (1510-1581)*, Cambridge MA, 1957.

<sup>17</sup>José A.Fernandez, *Erasmus on the Just War*, «Journal of the History of Ideas», XXXIV, 2, 1973, pp. 209-226. Pour un texte essentiel, Elise Constantinescu-Bagdat, *La Querela Pacis d'Erasmus (1517)*, Paris, 1924. Voir aussi Robert P. Adams, *The Better Part of Valor. More, Erasmus, Colet and Vives on Humanism, War and Peace*, Seattle, 1962.

<sup>18</sup>Le livre justement célèbre de Paul Hazard est centré sur l'époque de l'absolutisme, 1680-1715, tandis que René Pintard inclut la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>19</sup>Cf. par exemple la description de l'Albanie par Carlo Ranzo (G. Sforza, *Un viaggio attraverso i Balcani nel 1575*, dans le rare recueil *Nozze Gian Garino Canina*, Sienna, 1915). Celui qui parle de «mal governo» dès 1534 c'est le baile vénitien Daniele Ludovisi (Eugenio Alberi, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, XII, Florence, 1840, pp.1-32. Sa conclusion est que les peuples balkaniques sont «tutti derelitti e distrutti si ch  non   in alcuno né forza né vigore». Le même point de vue, nullement enclin à partager l'illusion d'une insurrection antiottomane, se retrouve chez Francesco Sansovino, auteur d'une *Historia universale dei Turchi*, souvent r d dit e.

Ainsi, dans la pensée occidentale au sujet de l'Empire ottoman la tendance dominante avant Lépante est d'opposer les malheurs du présent au passé glorieux (thème de *fortuna labilis*) et de dénoncer la *tyrannis* des Turcs. Même lorsque se manifeste l'espoir de voir la victoire d'une contre-offensive chrétienne, les voix des optimistes professionnels sont rares.

Cependant, l'accusation la plus répandue à l'égard des Turcs, la *tyrannis*, contient implicitement la *hybris* et celle-ci appelle la punition des dieux; l'idée, nullement originale, de *fortuna labilis* suppose elle aussi des changements spectaculaires et inattendus. Fondre ces références dans une même perspective, ce qui était aisé, permettait de concevoir la disparition future de l'Empire ottoman. Pour transformer l'espérance en théorie il ne fallait que deux choses: un grand succès militaire – ce sera, en 1571, la bataille de Lépante<sup>20</sup> – et un système historique qui puisse intégrer l'option politique et la développer comme construction doctrinale. La notion de décadence existait déjà dans la conception cyclique du temps à laquelle l'antiquité gréco-romaine était restée fidèle. Celui qui l'avait le premier appliquée à la vie des États, Polybe, aux yeux duquel le triomphe de l'impérialisme romain était l'œuvre de la Fortune, («Tyché») avait élaboré un modèle de la succession des types de gouvernement, dont trois purs (monarchie, aristocratie et démocratie) et trois corrompus (tyrannie, oligarchie, ochlocratie), chaque forme normale générant sa contrefaçon maléfique dans un enchaînement perpétuel. A l'intérieur de ce schéma il en avait placé un autre plus commode, car plus simple, qui identifiait les trois âges de chaque régime: naissance, accomplissement et déclin. De la sorte, toute croissance est inéluctablement suivie du glissement vers la chute<sup>21</sup>. Peu avant que Polybe n'écrivît le sixième livre de ses *Histoires* où il expose sa théorie, à Rome on connaissait aussi une conception foncièrement différente, judéo-hellénistique, de l'histoire universelle: elle apparaît déjà dans le Livre de Daniel et les soldats de la République avaient dû rapporter de leurs campagnes en Orient cette tradition qui inscrit Rome dans la succession des Empires<sup>22</sup>.

Les deux interprétations ont été exhumées vers le début du XVI<sup>e</sup> siècle et elles ont été adaptées au problème de l'expansion de l'État ottoman, chacune s'adressant à un milieu culturel nettement individualisé. Le schéma de la *translatio imperii* avait commencé par être une conception médiévale caractéristique pour l'Allemagne, parce qu'il fournissait une légitimation au Reich<sup>23</sup>. Après la Réforme, la tradition se maintient – par exemple, dans l'œuvre de Sleidanus<sup>24</sup>, un patriote du Saint-Empire qui se

<sup>20</sup>Voir les travaux du colloque de Venise (1971) publiés par la Fondation Cini qui l'avait organisé, *Il Mediterraneo nella seconda metà del Cinquecento alla luce di Lepanto*, Florence, 1974.

<sup>21</sup>Cf. Frank W. Walbank, *The Idea of Decline in Polybius*, in Koselleck et Widmer, *op.cit.*, pp. 41-58. On consultera encore les ouvrages fondamentaux de Kurt von Fritz, *The Theory of the Mixed Constitution in Antiquity*, New York, 1954, et Paul Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964.

<sup>22</sup>A part la littérature suscitée par le Livre de Daniel, je ne connais pas d'autre introduction à ce sujet que l'essai rapide de J.W. Swain dans «Classical Philology», 35, 1940, pp. 1-21.

<sup>23</sup>Robert Folz, *L'idée d'Empire en Occident du V<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1953.

<sup>24</sup>De son vrai nom Johann Philippi (1506-1555). Il s'agit de son livre *De quatuor summis imperiis, Babylonico, Persico, Graeco et Romano*, Strasbourg, 1556.

proposait de démontrer que l'Etat ottoman ne peut être compté au nombre des grands Empires historiques («nec enim quinta constitui potest monarchia»). Cette option politique se greffe sur l'érudition allemande: on reconnaît la continuité qui rattache les Turcs au passé arabe, ce qui représente pourtant une forme d'universalisme, celle de l'Islam<sup>25</sup>.

De leur côté, d'autres auteurs, les Italiens surtout, reprennent à leur compte la formule du cycle ternaire – naissance, accomplissement et déclin. Machiavel lui-même y est parvenu, soit à travers les chroniqueurs humanistes de sa propre cité – Giovanni Villani, conscient du caractère éphémère des gouvernements et des États, avait parlé de *hybris*, de *nemesis* et de *fortuna*<sup>26</sup> – soit à cause de la redécouverte de Polybe que la Renaissance avait introduit à Florence<sup>27</sup>. Les *Discorsi*, achevés en 1519, marquent bien le mouvement ascendant ou descendant qui constitue la dynamique naturelle de l'histoire («essendo le cose umane sempre in moto, o le salgono o le scendono»). Pour s'élever, un État doit passer par le désordre et tout agrandissement de sa puissance entraîne inévitablement le déclin futur: c'est la mécanique fataliste qui est au centre de sa pensée politique, telle qu'on la retrouve dans les *Istorie fiorentine* (V, 1): «Sogliono le provincie, il piu delle volte, nel variare che le fanno, dall'ordine venire al disordine, e di nuovo di poi dal disordine all'ordine trapassare; perche, non essendo dalla natura conceduto alle mondane cose il fermarsi, come le arrivano alla loro ultima perfezione, non avendo più da salire, conviene che scendino, e similmente, scese che sono, e per gli disordini all'ultima bassezza pervenute, conviene che salghino». Mais ce mouvement de balancier quoiqu'il implique les trois phases, n'est jamais décrit en détail par le penseur florentin. Si, à la suite de Polybe, il retient un rythme ternaire, celui-ci concerne seulement la succession des régimes constitutionnels: principat, aristocratie, démocratie, ce qui nous écarte de l'aspect qui nous intéresse ici. D'ailleurs, aux yeux de Machiavel et de ses contemporains, l'Empire ottoman est encore une force formidable.

Pour la génération qui, après Lépante, s'est prise à espérer, la réflexion sur l'histoire des Turcs ira au-delà de la spéculation intellectuelle. Même si, de l'aveu de Momigliano, la fortune de Polybe dans l'historiographie byzantine reste encore à éclaircir<sup>28</sup> il faut, paraît-il, passer encore par ce détour. L'œuvre de Laonikos Chalkokondylas couvre un siècle d'histoire, de la fin du XIV<sup>e</sup> à celle du XV<sup>e</sup>, ce qui représente l'époque du prodigieux essor ottoman vue par un témoin bien informé qui était aussi un humaniste remarquable. Certains passages de ce texte qui

<sup>25</sup>Par exemple Wolfgang Drechsler, *De Saracenis et Turcis chronicon, Item de origine et progressu et fine Machometi*, Strasbourg, 1530.

<sup>26</sup>Louise Green, *Historical Interpretation in Fourteenth-Century Florentine Chronicles*, «Journal of the History of Ideas», XVIII, 2, 1967, pp. 161–178.

<sup>27</sup>Arnaldo Momigliano, *Polybius' Reappearance in Western Europe*, d'abord publié dans les *Entretiens sur l'antiquité classique*, XX, Genève, 1974, pp. 347–372, ensuite dans *Essays in Historiography*.

<sup>28</sup>*Ibid.*, p.350.

envisagent une restauration de l'Empire byzantin fondent cette possibilité sur une analogie entre le cycle historique et les lois de la nature: le flux et le reflux correspondent à deux mouvements contraires de l'âme, l'un spontané, dont résultent la naissance et la croissance, l'autre forcé, qui produit la dégénération et la mort. Des repères physiques et biologiques autorisent à supposer que cette oscillation entre les extrêmes opposés appartient à un autre mouvement, complémentaire, qui, lui, est circulaire<sup>29</sup>. Or, tandis que le titre de la traduction en latin de Chalkokondylas, par Conrad Clauser, est encore *De origine et rebus gestis Turcarum* (Bâle, 1556), celle-ci sera à son tour traduite en français, par Blaise de Vigenère, qui, en 1577, lui donne un titre différent, *Histoire de la décadence de l'Empire Grec et établissement de celui des Turcs*: substitution qui débouche sur un autre déclin<sup>30</sup>.

Il est du plus haut intérêt de voir enfin l'Empire ottoman perçu comme condamné, non par les circonstances d'une actualité fiévreusement sondée, mais par une loi historique inévitable. En 1588 – retenons la date –, René de Lucinge publie son livre, *De la naissance, durée et cheute des Estats, où sont traitées plusieurs notables questions sur l'establissement des empires et monarchies*. Deux ans après, il y aura une traduction en italien (*Dell'origini, conservazione et decadenza degli stati*) suivie par la version anglaise, (*The Beginning, Continuance and Decay of Estates*, Londres, 1606) et par la traduction en latin (*De Augmento, Conservazione et Occasu Imperiorum*, Frankfurt, 1609, avec un chapitre intitulé *De Augmento, progressu et decremento Imperii Turcarum*). Cette fois-ci, c'est clair et net: l'Empire ottoman ne saurait échapper à un destin qui fut celui de toutes les puissances mondiales qui l'ont précédé. Quand il observe «che gli Stati si mutano, le monarchie si estinguono et che l'abassamento d'uno serve l'edificazione al altro», René de Lucinge, qui s'inspire évidemment de Machiavel, tout en rejetant, comme tant d'autres, son idée de la raison d'État, se préoccupe des causes de la décadence, il les divise en extérieures, intérieures et mixtes et il établit même une hiérarchie, qui explique la mort des Empires par des facteurs géographiques, militaires et économiques. La politique est pour lui une science exacte, à laquelle il ne faudrait pas mêler l'imposture de l'astrologie. Esprit moderne, notre auteur l'est aussi par son souci pour le problème de la colonisation, allant jusqu'à comparer l'exploitation de la Péninsule Balkanique par les Turcs aux méfaits commis par les Portugais et les Espagnols dans leurs possessions d'outre-mer. L'expansion de l'Empire ottoman a eu ses causes – fanatisme religieux des musulmans, usage habile de la discorde entre chrétiens, discipline rigoureuse et répression implacable –, comme la décadence

<sup>29</sup>Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, trad. roum. par V.Grecu, Bucarest, 1958, pp. 25, 72–73. Cet aspect fascinant de la pensée d'un auteur généralement peu étudié exigerait des recherches spéciales. Il faut cependant noter que le cousin de Laonikos, Démétrios, l'éditeur d'Homère, empruntait un manuscrit de Polybe de la bibliothèque de Laurent le Magnifique, ce qui, sans fournir la preuve que Laonikos connaissait Polybe, serait un indice dans ce sens.

<sup>30</sup>Plusieurs éditions: 1584, 1612, 1617, 1620, 1632, 1650, 1661. Le livre de Denyse Métral, *Blaise de Vigenère, archéologue et critique d'art (1523–1569)*, Paris, 1939, est nettement insuffisant. En 1612 le continuateur de Vigenère, Thomas Artus, sieur d'Embry, constatait «le commencement d'un grand déclin de l'Empire Othoman».

prochaine aura les siennes: conflits dynastiques, révoltes des janissaires, insurrections des *rayas*, sécession de certaines provinces causée par l'ambition d'un pacha local. Lucinge proposait même de tirer parti de l'hostilité que les Slaves et les Arabes portaient aux Turcs et de l'attiser par des brochures de propagande, rédigées en leurs langues. La découverte d'un penseur original dans la personne de ce gentilhomme savoyard qui, après avoir pris part à une campagne antiottomane en Hongrie, fut l'ambassadeur de son duc à la cour de Henri III et de Henri IV, a été pour l'histoire des idées du XVI<sup>e</sup> siècle une surprise et une révélation<sup>31</sup>.

A l'époque, le succès de l'ouvrage se mesure non seulement au nombre de ses éditions, mais à la vitesse avec laquelle on le plagie, ou on l'imité<sup>32</sup>. Sa conclusion («l'impero degli ottomani, secondo che delle conietture si può sottrare, s'avvicina e cammina a declinatione»)<sup>33</sup> coïncide avec le diagnostic, toujours très sûr, posé par les diplomates vénitiens. L'un d'eux, Lorenzo Bernardo, qui identifie lui aussi trois causes de la grandeur de l'Empire ottoman et trois causes de sa décadence, déclarait en 1592: «ora possa aver qualche principio la sua declinazione»<sup>34</sup>. L'ambassadeur de France à Constantinople, Savary de Brèves, répondait comme un écho: «Les fondements de ceste monarchie seront bientost renversez»<sup>35</sup>. Ces observateurs, qui suivaient avec une extrême attention la situation interne de l'État des sultans, croyaient qu'une stratégie victorieuse des puissances de la Sainte Ligue pourrait se conjuguer avec une insurrection générale, entraînant les peuples chrétiens du Sud-Est européen et même les Turcs, exaspérés par les abus et la corruption de leur propre gouvernement.

Dans l'histoire de ces rêves grandioses toujours trahis par la réalité, l'étape qui s'étend de Lépante jusqu'à la crise de la guerre de Trente Ans est peut-être la plus attrayante du point de vue intellectuel, parce qu'elle atteste un intérêt réel pour l'adversaire et un effort considérable pour comprendre le fonctionnement de

<sup>31</sup>Le mérite en revient à M.Alain Dufour, animateur des «Cahiers René de Lucinge» et éditeur des œuvres complètes, mais c'est une entreprise de portée locale, malgré la diffusion et le prestige assuré à cette série de volumes par la Librairie Droz. Le texte qui nous intéresse ici avait été signalé par Ludovic Drapeyron, *Un projet de conquête de l'Empire ottoman aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, «Revue des deux Mondes», XVIII, novembre 1876, pp.122-147; T.G.Djuvara, *Cent projets de partage de la Turquie*, Paris, 1914, pp.124-125; N.Iorga, *Encore un ouvrage de croisade*, «Revue historique du Sud-Est européen», XVIII, 1941, pp. 26-28. Par acquit de conscience, on peut citer aussi une plaquette du prince Ferdinand de Faucigny-Lucinge *Un ambassadeur de Savoie en France: René de Faucigny-Lucinge*, Paris, 1906.

<sup>32</sup>Claude Duret, *Discours de la vérité des causes et effets des décadences (...) et ruine des monarchies, empires et républiques*, Paris, 1595; Du Pellion, *Histoire de l'origine, progrès et déclin de l'Empire des Turcs*, Paris, 1614.

<sup>33</sup>*Dell'origini etc.* (Ferrare,1590), pp.68-70.

<sup>34</sup>E.Alberi, *op.cit.*, XIII, pp. 376-377. A quoi l'on peut ajouter le plus important des textes qui se situent dans le même courant: Lazaro Soranzo, *L'Ottomano* (Ferrare et Milan, 1599, Rome et Naples, 1600; trad. lat. Frankfurt, 1601; trad. angl. Londres, 1603). À propos de l'interdiction de publication à Venise, voir Giovanni Sforza, *Un libro sfortunato contro i Turchi (documenti inediti)* in *Scritti storici in memoria di Giovanni Monticolo*, Venise, 1922, pp. 207-219.

<sup>35</sup>Hurmuzaki, XII, p.1210, n. 1.



cette gigantesque machine de l'Empire. Les Vénitiens, généralement peu enclins aux aventures guerrières, avaient multiplié les missions d'observation allant de pair avec un souci d'explication historique<sup>36</sup>. En France, par suite de l'alliance ambiguë, mais réelle, avec la Porte, l'altérité ottomane était enregistrée sans passion partisane, avec le détachement qui rend efficace la perspective ethnographique<sup>37</sup>. Pour des raisons opposées, l'Espagne aura contribué assez peu à la compréhension du phénomène turc, dont on choisissait seulement les aspects susceptibles de nourrir le mythe<sup>38</sup>. En Angleterre avant la Réforme les justifications qu'on donne à l'attitude traditionnelle envers les Turcs sont fournies par l'alliance de la Porte avec la France et par l'impitoyable «tyrannie» subie par les chrétiens; plus tard, lorsque se développera aussi une certaine solidarité entre les Églises anglicane et orthodoxe, l'attitude évolue favorablement, tant à cause des intérêts commerciaux que par la commune nécessité de faire face à l'Espagne<sup>39</sup>. Du côté de l'Allemagne, il y a la conviction que le Saint-Empire est le seul véritable rempart contre une invasion qui avait déjà été arrêtée une fois aux portes de Vienne, mais, en même temps la méfiance qu'éveille l'idée médiévale de l'Empire universel met en garde le parti protestant: si une offensive antiottomane portait les bannières impériales au Sud de Danube, elle consoliderait le pouvoir des Habsbourg dans leur États. Les noblesses calvinistes de Bohême et de Transylvanie, l'ayant compris, chercheront à plusieurs reprises de négocier avec la Porte<sup>40</sup>. C'est dans ce contexte politique et religieux que l'érudition allemande a bâti une œuvre de documentation aussi solide que massive qui rassemble pour la première fois des sources turques traduites en latin: les *Historiae Musulmanae* de Leunclavius paraissent en 1588, la même année que le livre de René de Lucinge (d'ailleurs, le grand orientaliste, auquel on doit également un commentaire sur Zosime, connaissait Polybe)<sup>41</sup>.

Leunclavius, dont le travail immense témoigne d'un souci d'objectivité, est un faux précurseur. La troisième période dans l'historiographie occidentale de l'Empire turc ne s'ouvrira qu'avec la guerre de Trente Ans qui, en radicalisant le conflit entre les tendances théocratiques de la Réforme et de la Contre-Réforme,

<sup>36</sup>On pourra consulter Paolo Preto, *Venezia e i Turchi*, Florence, 1975, qui est utile comme vue d'ensemble d'une abondante littérature.

<sup>37</sup>Voir les recherches de Geoffrey Atkinson, *La littérature géographique française de la Renaissance*, Paris, 1927, et *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, 1935, mais surtout l'excellente étude d'un savant américain, Clarence Dana Rouillard, *The Turk in French History, Thought and Literature, 1560-1660* (1938).

<sup>38</sup>Albert Mas, *Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'Or*, I-II, Paris, 1967 (attention au sous-titre: «recherches sur l'évolution d'un thème littéraire»!).

<sup>39</sup>Samuel C. Chew, *The Crescent and the Rose. Islam and England during the Renaissance*, New York, 1937.

<sup>40</sup>R.J.W.Evans, *Bohemia, the Emperor and the Porte, 1550-1600*, «Oxford Slavonic Papers», n.s, III, 1970, pp. 86-106.

<sup>41</sup>Santo Mazzarino, *La fine del mondo antico*, Milan, 1959, pp. 95-102.

fait tomber la fièvre avec laquelle on avait guetté au début du siècle la décadence ottomane. C'est donc pour des raisons qui tiennent à l'équilibre des forces politiques en Europe occidentale que la réflexion historique sur les Turcs se replie et se fige. La génération des érasmiens iréniques qui, au tournant du siècle, avait espéré réaliser une coexistence pacifique et à laquelle appartenaient Leunclavius, Chytraeus, Crusius, le Tchèque Vaclav Budovec, de Thou, Jacques Bongars et Paolo Sarpi, disparaît au cours des années vingt.

Pourquoi appellons-nous néanmoins «coexistence» le système auquel correspond cette nouvelle étape de la pensée occidentale et qui, couvrant tout le reste du XVII<sup>e</sup> siècle, avance par dessus la paix de Karlowitz dans le siècle suivant, jusque vers 1730 ? Il y a eu des guerres pendant cette époque, elles ont réduit le territoire ottoman et elles ont entraîné de graves pertes pour les armées turques. Ce qui n'empêche pas que ces conflits soient quand même d'importance mineure. Un exemple récent nous montre que la «coexistence» est rendue possible par l'essoufflement des deux camps qui s'affrontent et que ceux-ci épuisent vite leurs initiatives agressives ou les limitent à des théâtres de combat secondaires.

Il n'en faut pas conclure assurément que rien ne bouge, ni que le jeu des forces politiques ne stimule absolument aucune controverse théorique. Il y a eu des analyses pénétrantes et parfois, mais rarement, personnelles. Abstraction faite de leur chevauchement et de leurs divergences, on peut distinguer quatre niveaux qui entretiennent ou qui reflètent le mouvement des idées au sujet de l'Empire ottoman.

D'abord, celui des diplomates, témoins d'une forme de gouvernement qui vieillit, ce qui fait qu'ils ne reculent pas devant les mots «décadence» ou «décrépidité» (ainsi, en 1650, Levinus Warner, ambassadeur des Provinces-Unies à Constantinople)<sup>42</sup>. Selon De la Croix en 1685, «l'Empire ottoman est dans une espèce de lethargie qui empesche toutes les facultés de ce corps de faire leur mouvement et leur circulation ordinaire»<sup>43</sup>. La métaphore de *l'homme malade*, fréquente dans les pamphlets que va produire la question orientale au XIX<sup>e</sup> siècle, est déjà appliquée au dépérissement de l'État des sultans<sup>44</sup>. Avides de se renseigner et puisant leurs informations même dans des rapports diplomatiques, viennent ensuite les érudits. Pour «la République des Lettres», fondée sur la philologie classique, les Turcs, malgré leur propre culture bien vivante, comptent moins que les civilisations qui les ont précédés. Peiresc et les Dupuy, Spon et Wheeler, Antoine

<sup>42</sup>G.N. du Rieu, *Levini Warneri de rebus Turcicis epistolae ineditae*, Leyde, 1883; N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, XXIII, Bucarest, 1913, pp. 145–224.

<sup>43</sup>I. Hudiță, *Recueil de documents concernant l'histoire des pays roumains tirés des archives de France, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Jassy, 1929, p. 290. Cf. Hurmuzaki, XVI, p. 95.

<sup>44</sup>Même beaucoup plus tôt, en 1670, lorsque Sarpi écrit: «In quell'Imperio multiplicano cosi li cattivi umori, ch'è necessario in breve ne segua una crisi, quale overo lo conduce alla fine, o lo purghi di maniera che resti in maggiore perfezione che mai» (Paolo Sarpi, *Lettere ai protestanti*, éd. M. D. Busnelli, I, p. 5).

Galland, Thomas Smith ou John Covell recueillent des manuscrits byzantins ou copient des inscriptions grecques. Les préoccupations des Hollandais Golius et Erpen ou des Anglais Greaves et Pococke leur ont assuré une belle réputation d'orientalistes, mais c'étaient des arabisants ou des hébraïsants: leurs collections contiennent peu de manuscrits turcs<sup>45</sup>. Cette émulation à la chasse aux manuscrits ne concerne d'ailleurs que la philologie. Les historiens du XVII<sup>e</sup> siècle, s'ils s'intéressent à l'Empire ottoman, ne se proposent jamais de recourir aux sources turques, dont ils ne connaissent pas la langue, mais se contentent de froides et ennuyeuses compilations, basées sur des matériaux depuis longtemps accessibles. C'est que le statut même de l'histoire a changé: elle est subordonnée à la philosophie politique. Dès lors, la notion de décadence s'élargit considérablement, en arrivant à inclure le domaine de l'esprit public qui se nationalise. Par exemple, De la Croix écrit: «La destinée des Empires règle celle de la Religion qu'ils observent, elle suit leur mouvement, fleurit durant leur augmentation et diminue avec eux»<sup>46</sup>. Et un obscur auteur gallois de la même époque ajoute cette étonnante réflexion: «To Languages as well as Dominions (...) there is an appointed tie. They have had their infancy, foundation and beginning, their growth and increase in purity and perfection, as also in spending and propagation, their state of consistency, and their old age, declinings and decayes»<sup>47</sup>. On conçoit donc que le passé soit relégué au second plan. Ce que les lecteurs demandent c'est un regard sur la plus directe réalité historique, la plus récente. Pour la satisfaire, on va publier des livres intitulés *L'État présent* (La Magdelaine, Du Vignau ou encore De la Croix), *The Present State* (Rycaut) ou *Relatione dell'Ottomano Imperio nel presente stato* (Mascellini). C'est une formule qui reflète le rôle que la presse vient d'acquérir en Occident et, en général, la massification de l'imprimé. Qu'il suffise de remarquer que, dans les inventaires de cent bibliothèques parisiennes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les ouvrages géographiques et historiques sur les Turcs forment encore le groupe le plus nombreux: 64 titres, par rapport à 37 concernant l'Italie et seulement 23 au sujet de l'Angleterre.

Sur le total des relations de voyage publiées en France pour toute la durée du siècle, la fréquence de celles qui traitent de l'Empire ottoman et de la Perse est la plus élevée entre 1660 et 1680 – une trentaine de titres par décennie<sup>48</sup>.

Ajoutons que, sur un point, tous ces courants de pensée concordent: l'expansion de l'Empire ottoman n'effraie plus; en revanche, l'absolutisme de son

<sup>45</sup>*Petri Scriverii Manes Erpeniani* (Leyde, 1625) comprend un catalogue de la collection de Thomas Erpen: quatre manuscrits turcs, tandis qu'il y en avait onze en persan et quarante-deux en arabe.

<sup>46</sup>*État présent des nations et églises grecque, arménienne et maronite en Turquie*, Paris, 1695, p. 1.

<sup>47</sup>Thomas Jones, *The British Language in Its Lustre* (1688), cité par Prys Morgan, *From a Death to a Wiew: the Hunt for the Welsh Pas in the Romantic Period*, in Eric Hobsbawm et Terence Ranger (éds.) *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983, pp. 44–45.

<sup>48</sup>Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII<sup>e</sup> siècle*, II, Genève, 1969, pp. 937, 1073.



gouvernement est devenu un repoussoir qu'on compare à la monarchie des Stuarts ou au régime louis-quatorzien, comme pour les exclure de l'Europe<sup>49</sup>. Au demeurant, la levée de boucliers contre le despotisme ne va plus tarder, car nous sommes déjà à l'aube des Lumières.

L'orientalisme baroque s'achève sur une œuvre de synthèse intellectuelle que nous ne pouvons qu'évoquer ici en passant, mais qui, placée à une croisée de chemins, entre la tradition ottomane et la culture occidentale, est une parfaite incarnation de deux mythes dont on a déjà retracé la généalogie et qu'attestent ces titres: *The Growth and Decay of the Ottoman Empire* et *Monarchiarum Physica Examinatio*. Leur auteur, Démétrius Cantemir, prince de Moldavie pour quelques mois (1710 - 1711) et courtisan de Pierre le Grand en exil, a rédigé ces textes en Russie: on ne peut donc faire abstraction de son engagement politique. La traduction en anglais et la publication posthume du premier de ces ouvrages (à Londres en 1735) sont un hasard. Le véritable titre, tel qu'on le lit dans le manuscrit récemment découvert, était *Incrementa Aulæ Othmanicæ* modifié ensuite par Cantemir lui-même en *Incrementorum et Decrementorum* etc.<sup>50</sup>. Dans l'intention de l'auteur, cette histoire de l'Empire appartenait à un triptique dont les deux autres volets étaient formés par *De statu politico Aulæ Othmanicæ* (disparu, mais sans doute une description du genre «état présent») et par un volume sur la religion des Turcs (dont l'original latin n'existe plus, mais qui fut publié en russe en 1722). L'idée de «grandeur et décadence» était dans l'air. Cantemir y a été amené par son expérience de témoin lucide, par son espoir passionné et par ses âpres rancunes, ainsi que par la conception historique dont ses lectures lui présentaient l'exemple et qu'il a adoptée fidèlement<sup>51</sup>. Au cours des mêmes années «russes» de sa biographie, le savant prince a médité aussi sur le thème des Quatres Monarchies, où il trouva appui pour un hommage d'idéologue officiel adressé au tzar. Il combattait l'idée selon laquelle les Turcs auraient construit un Empire universel et, sur la foi des prophéties, il assurait son nouveau souverain que ce rôle était réservé à la Russie. En quoi il n'avait pas tort.

Si on y cherche la décadence, le Siècle des Lumières ne s'en pose que rarement le problème. Il est trop absorbé par ses inventions: l'optimisme et le progrès.

<sup>49</sup>Le thème es beaucoup plus ancien, remontant à l'opposition huguenote du temps de la Ligue (*La France-Turquie, 1576*), continuant avec un pamphlet de 1649 (*L'entrevue du sultan Hibraim, empereur des Turcs, et du roi d'Angleterre aux Champs Élysées*, apud C.D.Rouillard, *op.cit.*, p.416), pour inspirer plus tard la propagande au service des Habsbourg (*La Francia turbantizzata, causa delle guerre d'Ungheria*, Cologne, 1689).

<sup>50</sup>Houghton Library, Harvard, ms. lat. 224, p.1 bis. Nous avons démontré ailleurs que c'est là une version postérieure de l'original grec, lequel fut probablement écrit à Constantinople après 1706 et influencé par un intérêt politique différent.

<sup>51</sup>Marcel Romanescu, *Cantemir, Montesquieu și Marsigli*, dans *În amintirea lui C. Giurescu*, Bucarest, 1944, pp. 419-434, a suggéré un rapprochement avec le titre de Marsigli, *Stato militare dell'Impero ottomano, incremento e decremento del medesimo*, qui est de 1732, et avec celui du fameux livre de Montesquieu, qui est de 1734. Dans le premier cas, il est vrai que le manuscrit de Cantemir a été déposé en 1732 chez Chauignon, l'éditeur d'Amsterdam qui était justement occupé à publier l'énorme in-folio de Marsigli. Voir John W.Stoye, *Luigi Ferdinando Marsigli*, Oxford, 1994.

Cependant, le progrès suppose nécessairement la décadence<sup>52</sup>. La loi des «ricorsi», formulée par Vico, est naturellement inspirée par Polybe, mais elle ne semble pas avoir exercé d'influence sur ses contemporains. Par contre, les *Considérations* de Montesquieu se situent dans la ligne majeure de la pensée du libéralisme aristocratique et elles sont heureusement complétées par les *Lettres persanes*, où la fable des Troglodytes constitue une référence claire à la succession des trois régimes (monarchie, aristocratie, démocratie). La Perse est un décor de ballet, l'auteur ne s'est pas approché de l'Empire ottoman plus près que de la Slovaquie, traversée dans un de ses voyages, pourtant il condamne résolument le type turc de gouvernement. Car, relayant «la tyrannie», expression traditionnelle, «le despotisme» est entré désormais dans le vocabulaire politique<sup>53</sup>. Au-delà de l'arbitraire et de la corruption habituellement associées à l'Orient, on vise la monarchie française, dont la réalité démentait d'ailleurs la doctrine absolutiste. Contre ce modèle exécré, les révolutions sont permises. Les «Révolutions» – autre mot-clé qui, par le trajet parcouru de l'astronomie à l'histoire et à la politique, indique la diffusion de la théorie polybienne<sup>54</sup>. Or, parmi d'innombrables ouvrages au titre aguichant: *Révolutions d'Espagne ou du Portugal* ou *de Venise* ou *de Naples*, qui banalisent l'idée et insinuent la normalité de l'événement, il n'est pas rare de trouver ce nom donné à une émeute de janissaires à Constantinople<sup>55</sup>. La fréquence de ce genre d'informations et les nouvelles que les gazettes rapportent (avec deux mois de retard) des champs de bataille des guerres austro-russo-turques auront beaucoup fait pour annexer le Sud-Est à une Europe qui, un siècle plus tôt, s'arrêtait nettement à la frontière ottomane. Voltaire n'est pas encore sûr de pouvoir étendre les limites du continent aussi loin que la Thrace ou la Scythie, mais l'œuvre des cartographes y a certainement contribué. Les cartes, objet dont l'usage se répand aussi chez les Turcs, signe de modernisation<sup>56</sup>, permettent aux Européens de se poser des questions sur les peuples d'une région qui leur était auparavant largement inconnue.

<sup>52</sup>Pierre Chaunu, *op.cit.*, p. 14. On ne peut omettre le classique J.B.Bury, *The Idea of Progress. An Inquiry into Its Origin and Growth*, Londres, 1920.

<sup>53</sup>Cf. Richard Koebner, *Despotism*, «Journal of the Wartburg and Courtauld Institutes».

<sup>54</sup>Vernon F. Snow, *The Concept of Revolution in Seventeenth-Century England*, «The Historical Journal», V, 2, 1962, pp. 167-174; Jean-Marie Goulemot, *Le mot Révolution et la formation du concept de Révolution politique (fin du XVII<sup>e</sup> siècle)*, «Annales d'histoire de la Révolution Française», 190, 1967, pp. 417-444.

<sup>55</sup>*An Account of the Revolution which happened at Constantinople in the year 1730*, dans *A Voyage performed by the late Earl of Sandwich round the Mediterranean*, Londres, 1799.

<sup>56</sup>Bernard Lewis, *The Islam Discovery of Europe*, New York, 1982. Mais au début les Vénitiens accusaient les Hollandais d'avoir offert au sultan Mehmed IV des atlas, considérés comme secret militaire (N. Barozzi, G. Berchet, *Relazioni degli ambasciatori e baili veneti a Constantinopoli*, II, Venise, 1871, p. 209). Le gouvernement de Raguse envoie en 1702 au grand vizir des cartes d'Asie et des deux Amériques (Archives d'État de Dubrovnik, Lettere e commissioni di Levante, 66, ff. 238-239).

La disparition de l'Etat ottoman, comme instrument d'oppression et de violence, est toujours promise. Selon sir Everard Fawkener, ambassadeur à la Porte en 1736, «this Empire is declining and, I can not help thinking, tends towards its end»<sup>57</sup>. Son collègue français, le marquis de Bonnac, avait bien reconnu le caractère militaire du régime. «Il est établi», remarquait-il, «sur trois principes: la force, ou, pour mieux dire, la violence, la superstition et le respect pour la personne du prince»<sup>58</sup>. Le jugement était juste, mais quelle réaction devait-il provoquer chez des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, auxquels on a enseigné de refuser avec véhémence ces trois principes ?

Trois ans avant la Révolution, l'*Encyclopédie méthodique* fournit une définition de la *Décadence des États*: «nom par lequel on désigne l'anéantissement ou la chute des nations qui perdent leur indépendance ou leur force». Soit, mais il est surprenant de remarquer que la confusion qui s'installe entre États et nations, ou la solidarité qu'on veut leur supposer, conduit à la légitimation de toute autorité, fût-elle despotique. Rousseau, en pensant à la Corse, aurait observé que les nations peuvent perdre leur indépendance, tout en ayant le meilleur des gouvernements. On est vite revenu de cette erreur. En l'an IV de la République, les Parisiens pouvaient lire *Les crimes des empereurs turcs*, ouvrage dont le titre flattait leur civisme et qui rajeunissait l'histoire la plus traditionnelle en l'accommodant aux nouveaux mythes. En même temps, on ménageait «la nation turque», pourvu que son existence fût attestée à l'époque...

Car ni l'hostilité à l'égard des Turcs, ni l'aversion pour l'Islam n'étaient plus monnaie courante. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Turcs, en tant qu'adversaires de l'Autriche et de la Russie, avaient connu une lente réhabilitation dans les pays qui craignaient l'expansion de ces deux Empires. Ils étaient donc plutôt bien vus en Italie et en France (avant que Choiseul et Vergennes eussent changé l'orientation traditionnelle de la politique française), ainsi qu'en Suède et en Pologne. Cette évolution correspond à une sécularisation de la pensée politique ayant des origines déjà lointaines. La tolérance religieuse et l'anticléricisme rendaient possible la turcophilie. Montesquieu déjà, s'interrogeant sur les causes de la décadence des Romains, avait mis en cause le christianisme: «Comme, dans le temps que l'Empire s'affaiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochaient aux païens cette décadence, et ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne». Et il surenchérit: «dans Rome mourante on imputait les malheurs à un nouveau culte et au renversement des anciens autels». Tout Gibbon se trouve déjà dans ces deux phrases, auxquelles fait écho sa parole retentissante sur «le triomphe de la barbarie et de la religion». S'agit-il seulement de cette religion dont il a entendu les cloches et a vu le clergé (papiste) monter au Capitole ce fameux soir où il fut visité

<sup>57</sup>V.N.Aleksandrenko, *Russkie diplomaticheskie aghenti v Londone v XVIII v.*, Saint-Pétersbourg, 1900.

<sup>58</sup>Charles Schéfer (éd.), *Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac*, Paris, 1894, p. 158.

par l'inspiration ? La fin de son grand livre évoque la chute de Constantinople comme le sommet de l'ascension de l'Islam, commencé humblement par les escarmouches des premiers fidèles du Prophète dans le désert. Mais en même temps c'est l'aboutissement d'une longue décadence qui rattache la Ville que le dernier Paléologue défendit l'épée à la main à la Cité où tout a commencé, celle dont l'historien regardait les ruines ce soir-là. Dans l'œuvre de Gibbon (qui a lu Cantemir), les Arabes et même les Turcs reçoivent un traitement favorable, car ils bénéficient de l'engouement pré-romantique pour l'exotisme. On sait quelle vogue a eu «le bon sauvage» dans la pensée utopique du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>. Le caractère spontanément vertueux et l'amour inné de la liberté que le préjugé occidental recherche peuvent expliquer la préférence de certains pour les Grecs, les Serbes ou les Roumains, mais ils sont invoqués par d'autres à propos des Musulmans (Turcs ou Albanais). De sorte que la décadence, concept utile tant qu'il fallait intégrer le destin d'un État dans la succession des grands Empires, tend à être oubliée par une époque moralisante et plus soucieuse des nations que des États.

Faut-il rappeler que, si le recul du mot traduit un changement d'attitude de l'Occident intellectuel et politique, la réalité continue sous les yeux des observateurs ? Non, parce qu'on observe seulement ce qu'on est préparé à voir et parce que la décadence prolongée, interminable, des États voués à la disparition n'est qu'un mythe, encore un.

Plutôt qu'une conclusion, qu'on nous permette un bref épilogue.

L'histoire des idées franchit des seuils, mais, de ces idées, on ne peut jamais dresser le constat de décès. Dans la sous-culture populaire des Kurdes de Turquie, une «nouvelle» croyance a récemment surgi. Les prophéties annoncent une guerre prochaine avec la Grèce, une guerre qui durera jusqu'en 1999 (nombre magique) et à la suite de laquelle la Turquie sera divisée en plusieurs États indépendants et égaux. C'est dire que la fonction des anciens oracles n'est pas encore épuisée.<sup>60</sup> Au demeurant, la sagesse de Polybe et de ses disciples est toujours à la portée de celui qui se pose les mêmes vieilles questions. Les hommes politiques de nos jours, même lorsqu'ils sont lettrés, n'ont plus l'habitude de se référer à Machiavel. Probablement le dernier à l'avoir fait et peut-être à son insu, fut, en 1921, Trotsky. Il déclarait: «Tout équilibre atteint par l'humanité comme résultat de la lutte entre les classes et les nations est forcément instable. Car», ajoutait-il, «une société qui n'est pas capable de mouvement ascendant se trouve devant son déclin»<sup>61</sup>. Ce qui a l'air d'une platitude solennelle, mais n'en est pas moins un écho des *Istorie fiorentine*.

<sup>59</sup>Andrei Pippidi, *Naissance, renaissances et mort du «Bon Sauvage» à propos de Morlaques et de Valaques*, «Cahiers roumanis d'études littéraires», 2, 1979, pp. 55-75 (avec bibliographie). Mais voir aussi Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages. A Study in Art, Sentiment and Demonology*, Cambridge MA, 1952.

<sup>60</sup>Robert Carver, *Despair among the Dervishes*, «Times Literary Supplement», 3 février 1995.

<sup>61</sup>Cité par Isaac Deutscher, *The Prophet Unarmed*, Oxford, 1970, p. 59. Ne serait-ce pas plutôt l'effet de la lecture de Spengler ? *Der Untergang des Abendlandes* date précisément de 1920.

# ZENTRALE UND DEZENTRALE MACHTGEFUGE IN BYZANZ

HARALD HEPPNER

Graz

## *Allgemeines*

Wer im Wege der historischen Forschung Schätze der Vergangenheit birgt, trägt angesichts der gegenwärtigen ökologischen Situation der Geisteswissenschaften dazu bei, die Ergebnisse historiographischer Arbeit vorwiegend als bloße Bestandteile einer unermesslichen Deponie von Wissensgut erscheinen lassen. Um die zahllosen Resultate einer Weiterverwertung zuzuführen, erscheint ein zweiter Schritt daher mehr denn je sinnvoll: an das Erforschte auch Fragen zu stellen! Ansätze hiezu ergeben sich entweder aus aktuellem Anlaß oder aus dem Grundbedürfnis, die erkannten Phänomene einzuordnen, d.h. festzustellen, inwieweit sich diese einerseits voneinander unterscheiden und andererseits wieviel Gemeinsames sie in sich tragen. Infolge solchen Strebens landet der Suchende zwangsläufig bei der Frage nach den Strukturen der historischen Phänomene. Im Rahmen dessen fällt der Blick seit einiger Zeit auch auf die Frage nach dem Wechselverhältnis von Zentrum und Peripherie, ein Thema, das sich in unterschiedlichster Hinsicht greifen läßt und das dazu beiträgt, das Gewicht der einzelnen geschichtsbildenden Kräfte besser zu erkennen.

Zunächst ist es notwendig, die Bedeutung der Ausdrücke *“zentral”*, *“dezentral”* und *“Machtgefüge”* festzulegen. Unter *“Machtgefüge”* wird im vorliegenden Zusammenhang die Summe jener Elemente verstanden, die in einer organisch gewachsenen Gesellschaft bzw. in einem Staat das öffentliche Leben mehr oder weniger stark bestimmen: das können Elemente der Organisation (z.B. Recht, Verwaltung, Politik, Wirtschaftssystem), Elemente der Bevölkerung (Zahl, Dichte, Herkunft, Lebensweise, Bildungsgrad) oder Elemente mit abstrakten Gehalten sein (z.B. Mentalität, Religion, Ideologien u.dgl.). Für eine so weit angelegte Definition des Begriffes *“Machtgefüge”* spricht nicht nur das vielfältige Ineinanderwirken der einzelnen Elemente, sondern auch deren Beharrung oft lange über äußerliche Zäsuren der Entwicklung hinweg. Der Begriff *“zentral”* bezieht sich auf jenen Platz innerhalb des Gemeinwesens, an dem die politische, organisatorische und meist auch ideelle Leitung gehäuft ist, d.h. in der – so vorhanden – Hauptstadt, an der Residenz der politischen Führung bzw. in den Spitzen der Gesellschaft. *“Dezentral”* hingegen bedeutet demzufolge alles außerhalb

Gelegene, d.h. die Lokalzentren, die "Provinz", die peripheren lokalen oder sozialen Bereiche. Aus logischen Gründen gibt es keine Zentrale ohne dezentrale Gegenstücke: Beide Seiten sind funktional aufeinander angewiesen und bilden daher gemeinsam ein System; dieses wird von zentralen und dezentralen Strukturen getragen. Wichtig für die Bedeutung der wechselseitigen Abhängigkeit zentraler und dezentraler Elemente ist allerdings die Frage, welchen Einfluß jene Faktoren ausüben, die von außerhalb auf ein solches System einwirken. Führen solche zur Störung oder gar Auflösung des Systems oder fördern sie dessen innere Festigung? Die Antwort auf diese Frage hängt vom jeweiligen historischen Fall ab, sie läßt sich nicht allein von theoretischen Gedanken ableiten.

Der Grund, warum unter diesem Blickwinkel das Beispiel Byzanz betrachtet werden soll, beruht auf der Überlegung, daß dieser vielfältige und einen langen Zeitraum erfassende Themenkomplex eine quantitativ wie qualitativ brauchbar erscheinende Basis für analytische Fragen bietet und – darüber hinaus – weiterführende gedankliche Anstöße zu vermitteln vermag. Ausgangspunkt für die weiteren Überlegungen ist die Annahme, daß das Byzantinische Reich<sup>1</sup> zumindest die längste Zeit ein System dargestellt hat, bei dem sich zentrale und dezentrale Kräfte gegenüberstanden, die daher als Objekt der Betrachtung geeignet erscheinen. Sucht man nach passenden Ansätzen, um dem Thema näher zu kommen, bieten sich drei verschiedene Gesichtspunkte an. Im ersten Fall erhebt sich die Frage nach dem Verhältnis zwischen Zentrum und Peripherie innerhalb des Byzantinischen Reiches im Lauf der Jahrhunderte. Im zweiten Fall erweitert sich die Perspektive auf die Umgebung des Byzantinischen Reiches: Da Byzanz ungeachtet des Wandels seiner Grenzen auf seine vor allem ost- und südosteuropäische Nachbarschaft eine starke Ausstrahlung ausgeübt hat, erscheint es nützlich, das Thema auch in dieser Hinsicht zu betrachten. Der dritte Aspekt schließlich erheischt einen noch ausgedehnteren Blickwinkel, nämlich den abendländischen; auch auf dieser Ebene entsteht ein Bild über das Gefüge zwischen Rand und Mitte.

### *Der innerbyzantinische Aspekt*

Ein anschaulicher Einblick in den innerbyzantinischen Aspekt bietet sich, wenn man die Umstände der Thronbesetzungen im Längsschnitt betrachtet<sup>2</sup>, denn dann kommt man zu folgenden Ergebnissen. Läßt man die Geschichte des Byzantinischen Reiches (im engeren Sinne) im Zeitalter Kaiser Justinians einsetzen und 1453 mit der Eroberung Konstantinopels durch die Türken enden, gab es,

<sup>1</sup> In konzentrierter Form bei Peter E. Pieler: *Verfassung und Rechtsgrundlagen des byzantinischen Staates*. In: XVI. Internationaler Byzantinistenkongreß. Akten I/1. Wien 1981 S. 213–225.

<sup>2</sup> Georg Ostrogorsky: *Geschichte des byzantinischen Staates*. München <sup>3</sup>1963 und *Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*. Bd. 1–4. München 1974–1981 und die dort angegebene weiterführende Literatur.



wenn man gescheiterte Usurpationsversuche beiseite läßt, in den fast eintausend Jahren fünfundsiebzig Kaiser. Von diesen fünfundsiebzig Kaisern, die zuweilen auch neben- oder gegeneinander auftraten, kamen rund zwei Fünftel aus den Provinzen, und zwar jene, die Begründer einer Dynastie wurden, und darüber hinaus auch eine ganze Reihe anderer, die nur als Person den Aufstieg von der Peripherie in das Zentrum des Reiches schafften. Daß es beim Herrscherwechsel oft recht grob zugeht, ist etwa daran zu ersehen, daß mehr als ein Drittel aller Kaiser gewaltsam verdrängt, verstümmelt oder gar ermordet worden ist. Aus der langen Abfolge der byzantinischen Kaiser ragen zehn Dynastien hervor. Acht von den zehn Dynastien bzw. deren Gründer kamen aus den Provinzen. Die „*justinianische*“ Dynastie im 6. Jahrhundert führte ihre Wurzeln auf das heutige Südostserbien zurück. Die Dynastie des Heraklios, die im 7. Jahrhundert herrschte, nahm ihren Ausgang in Afrika. Die im 8. Jahrhundert nachfolgende Herrscherfamilie, die „*syrische*“ oder „*isaurische*“, kam, wie ihr Name sagt, aus dem Nahen Osten. Nach einem kürzeren Interim, während dessen es nur Einzelherrschaften gab, trat im 9. Jahrhundert für einige Jahrzehnte die „*amorische*“ Dynastie hervor, die aus Anatolien stammte. Jene löste die „*makedonische*“ Dynastie ab, die von der zweiten Hälfte des 9. bis um die Mitte des 11. Jahrhunderts, wenn auch mittels Eingehirateten, die Regenten stellte. Anschließend bedurfte es mehrerer Jahrzehnte, ehe sich neuerlich eine Langzeit-Dynastie verankern konnte. Bevor die Familie der *Komnenen* aus Kleinasien vom späten 11. bis zum späten 12. Jahrhundert den Konstantinopler Thron besetzen konnte, ging ihr die Dynastie der *Dukas* voraus, die aus dem hauptstädtischen Ziviladel hervorgegangen war. Der *Komnenen* folgte am Übergang vom 12. zum 13. Jahrhundert die Familie der *Angeloi*, die zu diesem Zeitpunkt dank ihres Aufstiegs jedoch schon als hauptstädtisch bezeichnet werden kann, die aber ursprünglich in Anatolien beheimatet gewesen war. Der vierte Kreuzzug mit der Eroberung Konstantinopels 1204 und mit der Zerschlagung des Byzantinischen Reiches für Jahrzehnte zwang die Griechen, von der Peripherie aus erneut um ihr altes Zentrum und um ihre Einheit zu kämpfen. Nun traten zwei Familien in Konkurrenz: die eine waren die erwähnten *Angeloi*, die sich im Epirus festsetzten, die andere Familie, die dann den Sieg davontrug, waren die *Laskaris*, die vom nordwestlichen Kleinasien aus operierten. Als 1261 Konstantinopel neuerlich Hauptstadt des Byzantinischen Reiches wurde, trat die letzte Dynastie auf die Bühne, die ebenfalls ihre Anfänge in der Provinz genommen hatte, die *Paläologen*. Selbst dann noch – dank der Zersplitterung des stark geschrumpften Reiches und der dynastischen Rivalitäten vor allem im 14. Jahrhundert – kam die Dezentrale insofern zum Tragen, als „Provinz“-Paläologen gegen ihre hauptstädtischen Verwandten auftraten. In sehr vielen Fällen ging die Initiative, eine Person aus einem der byzantinischen Herrschaftsgebiete als Kaiser in der Hauptstadt durchzusetzen, vom Militär aus, woraus zu ersehen ist, daß die Provinzialtruppen bei der Thronbesetzung eine große Rolle spielten. Darüber hinaus ist festzuhalten, daß es noch zahlreiche Usurpationsbeispiele vor allem von Seiten des Heeres oder der Flotte gab, bei denen führende Persönlichkeiten von der Provinz aus nach dem kaiserlichen Purpur griffen, die dann aber scheiterten.

Aus diesen Ergebnissen ist zu ersehen, daß die peripheren Machtelemente für die Erhaltung des Reiches eine ziemlich erhebliche Rolle spielten. Diese Feststellung zieht die Frage nach sich, welche Hintergründe hierfür vorliegen<sup>3</sup>.

Konstantinopel hat nicht nur als Zentrum eines mehr oder weniger ausgedehnten Reiches mit langer Tradition, sondern auch als Kristallisationspunkt einer Idee gegolten, nämlich derjenigen, Mittelpunkt der aus der klassischen Antike und dem Christentum hervorgegangenen, gesitteten Welt zu sein. Das mit sakraler Aura untermauerte Kaisertum, gepaart mit dem fiktiven Universalherrschaftsanspruch, der lange Zeit im Vergleich zur Umgebung hohe Organisationsgrad des öffentlichen Bereichs, die klassische Bildung und die internationale Rolle im damaligen Welthandel stellten die Plattform für das Selbstverständnis der Byzantiner dar, ein Verständnis, das sie selbst als etwas Älteres und Höheres erscheinen ließ, jedenfalls als etwas Anderes als die "Barbaren", Andersgläubigen oder erst empor gekommenen christlichen Staaten in ihrer Umgebung. Demzufolge ist den Zuständen im Zentrum (daher hieß Konstantinopel einfach "die Stadt") und rund um den vor steten Erfolgsdruck gestellten Kaiser ein immenser Stellenwert zugekommen, denn beide – Stadt und Kaiser – galten als tragende Säulen für den Fortbestand des Reiches und damit des eigenen Seins. Es ist daher nicht verwunderlich, wenn sich aus provinzieller Richtung kommende Kräfte einschalteten, wenn diese Werte in Frage gestellt schienen. In solchen Fällen, – sei es, daß schwache Herrscher oder Herrscherinnen an der Regierung waren, der Hof oder die hauptstädtische Bürokratie sich nicht ausreichend um das Schicksal der einzelnen Landesteile kümmerten oder den auswärtigen Gefahren nicht in ausreichendem Maße gegenübertraten – entstanden Initiativen, die die Ordnung wieder herzustellen bemüht waren.

Daran knüpft sich die zweite Frage, was die dezentralen Kräfte qualifizierte, bei der Erhaltung der byzantinischen Einheit eine so große Rolle zu spielen. Ein tragendes Element zur Erhaltung der byzantinischen "Verfassung" war seit der Antike die Armee, die – im Gegensatz zum Senat und dem "Volk" in Konstantinopel – hauptsächlich in den Provinzen stationiert war und sich für das Reich und den Kaiserthron verantwortlich fühlte<sup>4</sup>. Hinzu kam die staatstragende Kompetenz der "Themenstrategen", die als Leiter der Themen – jener Einheiten der Territorialverwaltung, die ab dem 7. Jahrhundert das zentralistische Verwaltungssystem ablöste – zur besseren Stärkung des Reichsganzen zivile und militärische Agenden in ihren Händen hielten<sup>5</sup>. Weiters bot die Begegnung der "Provinz"-Griechen mit immer wieder neuer Fremdbevölkerung (Slawen, Germanen, Romanen und Asiaten) den Anreiz, sich des eigenen Focus zu besinnen. Mit der allmählichen "Feudalisierung"<sup>6</sup> innerhalb des Byzantinischen Reiches, deren

<sup>3</sup> Ausgewählt aus der Fülle des Schrifttums sei Herbert Hunger: Reich der neuen Mitte. Graz-Wien-Köln 1965 insbesondere S.37–61.

<sup>4</sup> Louis Bréhier: Les institutions de l'Empire byzantin. Paris 1949 S.334–429; Hans-Georg Beck: Das byzantinische Jahrtausend. München 1978 S.52–59.

<sup>5</sup> Johannes Karayannopoulos: Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung. München 1959 vor allem S.59–71.

<sup>6</sup> Allgemeine Hinweise bei Peter Schreiner: Byzanz. München 1986 S.150–151.



Durchbruch seit dem 11. Jahrhundert angesetzt wird, reifte eine Aristokratie wie z.B. die der Komnenen heran, deren Grundbesitz in den Provinzen lag; steigendes Karrierebewußtsein lenkte den Blick auf den Hof in Konstantinopel. Schließlich darf angesichts der zahllosen auswärtigen Gefahren auch das Sicherheitsbedürfnis nicht außer Acht gelassen werden, das in den Grenzländern zweifellos stärker ausgeprägt war und den Ruf nach Schutz für das ganze Reich nach sich zog. Zur Zeit des Lateinischen Kaiserreiches (1204–1261) bestand ohnehin keine Alternative, als von der Peripherie her den byzantinischen Staat wieder aufzubauen.

Verknüpft man den von dezentraler Seite herrührenden Eifer zugunsten der politischen und kulturellen Einheit mit der Lage des Reiches, sieht man, daß das Eingreifen meistens auf konkrete Gefahrensituationen (äußere Feinde, innere Wirren) zurückging. Zuweilen konnte dahinter allerdings auch persönlicher Ehrgeiz stehen, angetrieben durch eine machtgierige Lobby. Wie stark Konstantinopel und die Provinzen aneinander hafteten, ist auch daran ersichtlich, daß es von innerbyzantinischer Seite nur schwache Tendenzen gab, Teile aus dem Reichskörper herauszulösen (wie z.B. ab dem 11. Jahrhundert in Anatolien<sup>7</sup>). Außerdem haben Ableger des Reiches wenig Aussicht auf dauernden Erfolg gehabt (z.B. das Kaiserreich von Trapezunt), standen die Byzantiner doch nahezu pausenlos unter dem Zugzwang der Selbstverteidigung. Das Verhältnis zwischen der Hauptstadt und den einzelnen Landesteilen kennzeichnen somit zwar zeitweilige Meinungsverschiedenheiten über den gemeinsamen Weg, aber nicht über das gemeinsame Ziel – die Erhaltung des Reiches und der eigenen Identität.

### *Der Commonwealth-Aspekt*

Der zweite Aspekt betrifft den sog. „byzantinischen Commonwealth“ (D. Obolensky). Verfolgt man über die Jahrhunderte den territorialen Rahmen des Byzantinischen Reiches in Südosteuropa, fällt der krasse Wandel des Grenzverlaufs ins Auge<sup>8</sup>. Im Zeitalter Justinians reichte Ostrom von der Donaumündung bis nach Syrmien und Istrien und ebenso die Adria entlang. Im Zuge der Völkerverschiebungen des 6. und 7. Jahrhunderts schrumpfte der Anteil auf das engere griechische Gebiet, auf Teile des heutigen Bulgarisch-Thrakien sowie auf die ostadriatischen Küstenstädte zusammen. Spätere restaurative Anläufe, zuerst zur Zeit der makedonischen und dann der Komnenendynastie, erlaubten eine nochmalige, wenn auch nur vorübergehende Ausdehnung bis an die untere Donau und bis Syrmien. Schließlich, nach dem Einbruch der Kreuzfahrer im 13. Jahrhundert, gingen selbst große Teile des engeren Griechenlands für immer verloren. Diese Zone wechselnder politischer Zugehörigkeit, auf deren Anspruch Byzanz nicht verzichtete, stellt daher den einen Teil jener Welt dar, die für Konstantinopel eine Art dezentraler Rolle übernahm. Den anderen Teil, der sich mit dieser Zone

<sup>7</sup> Jürgen Hoffmann: Rudimente von Territorialstaaten im byzantinischen Reich (1071–1210). München 1974 passim.

<sup>8</sup> Johannes Koder: Der Lebensraum der Byzantiner. Graz–Wien–Köln 1984 S.76–102.

territorial teilweise überlappte, verkörpert die Welt der Orthodoxie, die Bindungen an Byzanz kraft der Gemeinsamkeit des Glaubens besaß (Serbien, Bulgarien, die beiden rumänischen Fürstentümer Moldau und Walachei sowie Rußland)<sup>9</sup>. Das Verhältnis zwischen Byzanz und seiner ost- bzw. südosteuropäischen Nachbarschaft erweist sich bei näherer Betrachtung jedoch als janusköpfig: Einerseits entstanden in dieser Zone byzantinischen Anspruchs oder Einflusses nach und nach mehrere Staatsgebilde, die einer emanzipatorischen und daher antibyzantinischen Ausrichtung folgten und sich daher nicht als Spielplatz konstantinopolitanischen Herrschaftsstrebens verstanden wissen wollten; andererseits konnten und wollten sich große Teile dieses Bereiches des byzantinischen Einflusses gar nicht entziehen. Angesichts dieser positiven und negativen Bindungen kommt dieser Zone eine besondere Funktion als Dezentrale zu.

Die eine Wurzel für eine Unter- bzw. Zuordnung Ost- und Südosteuropas beruht auf konkreten Initiativen, die sich teilweise *auf*, teilweise auch *gegen* Byzanz richteten. Bei dem Eintritt in die christliche Glaubensgemeinschaft stellte sich sowohl für die Bulgaren in der zweiten Hälfte des 9. als auch für die Russen in der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts die Wahl zwischen mehreren Quellen für die Mission; in beiden Fällen entschied man sich, mit welchen Begleitmotiven auch immer, letztlich für Byzanz<sup>10</sup>. In etwas abgeschwächter Weise trifft dies auch für das Serbien des Jahres 1219 zu, als für die probyzantinische Einstellung allerdings nicht ein Missionsangebot, sondern die byzantinische Zustimmung zu einer autokephalen serbischen Metropole entschied<sup>11</sup>. Zu den von südosteuropäischer Seite gewollten direkten, wenn auch antipodischen Bindungen an Byzanz gehören die politischen Konzepte des bulgarischen und serbischen Zartums. Als Höhepunkt des sog. Ersten Bulgarischen Reiches gelten die 913 und 924 unternommenen Versuche des am Kaiserhof erzogenen bulgarischen Herrschers Symeon, Konstantinopel zu erobern, sich die Kaiserkrone aufzusetzen und die Universalherrschaft selbst zu übernehmen, die der Titel "*Basileios der Bulgaren und Romäer*" lediglich andeutet<sup>12</sup>. Ivan Asen II. – Symbolfigur für den Höhepunkt des sog. Zweiten Bulgarischen Reiches – strebte demselben Ziel zu; auch er, berauscht von seinen militärischen Siegen, hatte gehofft, den Kaiserthron in Konstantinopel zu erben<sup>13</sup>. Etwas mehr als hundert Jahre später, als Bulgarien längst in sich zerrissen und Byzanz bereits zum Torso verkommen war, beschritt auch der erfolgreichste serbische Herrscher Stefan Dušan denselben Weg: 1346 ließ er sich vom serbischen Patriarchen zum Kaiser der Serben und Griechen krönen, da er die

<sup>9</sup> Ein Überblick bei Dmitri Obolensky: *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500–1453*. London 1971.

<sup>10</sup> A. P. Vlasto: *The Entry of the Slavs into Christendom*. Cambridge 1970 S.155 ff, 236 ff.

<sup>11</sup> Đorđe Slijepčević: *Istorija srpske pravoslavne crkve*. Bd.1. München 1962 S.78 f sowie Günter Prinzing: *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204–1219 im Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten nach der Einnahme Konstantinopels infolge des 4. Kreuzzuges*. München 1972 S.169 f.

<sup>12</sup> Franz Dölger: *Bulgarisches Zartum und byzantinischen Kaisertum*. In: derselbe: *Byzanz und die europäische Staatenwelt*. Darmstadt 1964 S.140–158, derselbe: *Der Bulgarenherrscher als geistlicher Sohn des byzantinischen Kaisers*. Ibidem S.183–196.

<sup>13</sup> Ivan Božilov: *Familijata na Asenevci. Genealogija i prosopografija*. Sofija 1985 S.80 f.

Grenzen seines Reiches bis Thessalien auszudehnen vermocht hatte<sup>14</sup>. In den genannten Fällen handelt es sich zwar um Versuche, die Griechen als Machthaber in Konstantinopel zu verdrängen, aber gleichzeitig auch darum, die byzantinische universale Herrschaftsidee zu übernehmen. Mit gewissen Einschränkungen gehört auch der spätere Versuch von Seiten der russischen Herrscher dazu, Moskau als Drittes Rom zu interpretieren<sup>15</sup>.

Die zweite Wurzel für die dezentrale Rolle Ost- und Südosteuropas in Hinsicht auf Byzanz entwickelte sich im Wege kleiner Schritte und nicht infolge einzelner Taten. Es ist dies die unwillkürlich eintretende Byzantinisierung der Lebens- und Ausdrucksformen innerhalb jener Länder, die der Orthodoxie zugehörten, – ein Vorgang, der in der Moldau und Walachei zum Teil bis ins 19. Jahrhundert nachwirkte, also wesentlich länger, als Byzanz selbst existierte<sup>16</sup>. Der eine Bereich, in dem sich der byzantinische Einfluß nachhaltig niederschlug, betraf den religiösen Bereich, aber nicht nur die Welt des Glaubens, sondern auch die Liturgie, die Literatur, die Kunst, die Architektur und die antiwestliche Einstellung und wurde nach und nach sowohl zum Erbgut eigener Vergangenheit als auch zum Ausdruck einer Zugehörigkeit zu einer Gemeinschaft, in deren symbolischem Zentrum sich Konstantinopel befand. Der andere Bereich der Byzantinisierung bezieht sich auf Staat und Verwaltung. Sowohl in Bulgarien, als auch in der Moldau und Walachei und in Serbien lassen sich die Einflüsse von Byzanz im Hofzeremoniell, bei den Amtstiteln, Insignien und im Rechtsleben nicht übersehen. In eingeschränktem Maß und mit anderen Motiven ausgestattet, gehört auch das mittelalterliche Venedig zu dieser Zone byzantinischer Ausstrahlung<sup>17</sup>.

Aus diesen Hinweisen ist zu ersehen, wie einzelne Teile Ost- und Südosteuropas die Rolle eines dezentralen Machtgefüges für Byzanz übernahmen. Es erhebt sich allerdings auch die Frage, was Konstantinopel selbst tat, um diese Bindung zu fördern.

Das augenfälligste Bemühen der Byzantiner, sich Teile dieser Nachbarschaft unterzuordnen, bestand in den wiederholten Versuchen militärischer Eroberung

<sup>14</sup> Constantin Jireček: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. Erster Teil. Wien 1912 (Leipzig Neudruck 1974) S.11; Serbisches Mittelalter. Altserbische Herrscherbiographien. Hg.v. St. Hafner. Bd.2. Graz 1976 S.267 ff.

<sup>15</sup> Peter Nitschev: *Translatio imperii?* Beobachtungen zum historischen Selbstverständnis im Moskauer Zartum um die Mitte des 16. Jahrhunderts. In: *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* Bd.35 (1987) S.333 ff relativiert allerdings die Bedeutung des "Translatio"-Gedankens.

<sup>16</sup> Nicolae Iorga: *Byzance après Byzance* (Reprint). Bucarest 1971; Franz Dölger: Die mittelalterliche Kultur auf dem Balkan als byzantisches Erbe. In: derselbe: *Byzanz und die europäische Staatenwelt*. Darmstadt 1964 S.261–281; zuletzt Peter Schreiner: Die Byzantinisierung der bulgarischen Kultur. In: *Kulturelle Traditionen in Bulgarien*. Göttingen 1989 S.47–60; Eugen Stănescu: *Byzance et les Pays roumains aux IX<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles*. In: *Actes du XIV<sup>e</sup> congrès des études byzantines*. Bd.1. Bucarest 1971 S.393–432; Valentin Al. Georgescu: *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*. București 1980; Vladimir Hanga: Die Rezeption des römisch-byzantinischen Rechtes in den rumänischen Fürstentümern. Theorien, Realitäten. In: *Nouvelles études d'histoire*. București 1985 S.7–18; Jireček a.a.O. S.18 f; Uwe Halbach: *Der russische Fürstenthof vor dem 16. Jahrhundert*. Stuttgart 1985 S.42–52 sowie 169 fund 349, der allerdings nachzuweisen versucht, daß der russische Hof keine nennenswerten Spuren von Byzanz aufweise.

<sup>17</sup> Donald M. Nicol: *Byzantium and Venice*. Cambridge 1988.

z.B. Bulgariens, Makedoniens, Albaniens, Dalmatiens, Serbiens oder Syrmiens<sup>18</sup>. Dauerhafterer Erfolg stellte sich auf der Ebene der Kirche ein. Auch wenn es je nach den politischen Konjunkturen Streitigkeiten mit den Bulgaren oder Serben um die Anerkennung autokephaler Landeskirchen gab, verstanden sich die orthodoxen Kirchenfürsten der Balkanländer dem Ökumenischen Patriarchen von Konstantinopel kraft dessen traditionellem Rang als primus inter pares zumindest zu-, wenn nicht gar untergeordnet<sup>19</sup>. Eine weiteres Mittel der byzantinischen Kaiser, Ost- und Südosteuropa an sich zu binden, waren dynastische Verflechtungen<sup>20</sup>. Auch wenn die Heirat zum Standardinstrument dynastischer Politik in Europa gehört hat und demzufolge kein Spezifikum für das Verhältnis zwischen Byzanz und seiner Umgebung ist, bietet dieser Aspekt trotz großer Informationslücken für die Zeit bis ins Hochmittelalter Anhaltspunkte. Innerhalb der Zeit bis zur Eroberung Konstantinopels durch die Lateiner läßt sich keine klare Tendenz der byzantinischen Herrscher feststellen, kontinuierliche Familienbande zur südosteuropäischen Nachbarschaft zu pflegen, da, soweit bekannt, der Großteil der Herrscherehen auf den innerbyzantinischen gesellschaftlichen Umkreis beschränkt blieb; die wenigen Beispiele von Verbindungen mit Bulgarien, Rußland, Serbien und Ungarn sind als Einzelfälle einzustufen und spiegeln keine generelle Tendenz wider. Ab 1204 jedoch, als die Griechen gegen ihre europäischen und asiatischen Widersacher einen immer schwereren Stand hatten, wandte sich das Blatt: Nun traten innerhalb der Kategorie der Auslandsehen die Verbindungen der byzantinischen Dynasten mit Mitgliedern bulgarischer, serbischer oder russischer Herrscherhäuser wesentlich deutlicher hervor. In diesem Fall lag jedoch ohne Zweifel Zugzwang vor, sodaß die Byzantiner mehr vom Prestige als von realer Macht her eine zentrale Rolle beanspruchen konnten.

### *Der "europäische" Aspekt*

Der dritte Gesichtspunkt zur Rolle von Byzanz als Zentrale bezieht sich auf das Verhältnis zum lateinischen Europa. Außer in Fachkreisen ist wenig bekannt, welch intensives Geflecht von Verbindungen zwischen Byzanz und dem europäischen Westen bestanden haben. Das hohe Maß an Unwissen geht nicht nur auf die zeitliche Entfernung und die daraus resultierende Überdeckung mit neueren Sedimenten der Geschichte zurück, sondern auch auf die Jahrhunderte lang vom Abendland gepflogene Beurteilung der Orthodoxie<sup>21</sup>. Geht man der Ausstrahlung des Byzantinischen Reiches und seiner Kultur auf das lateinische Europa nach,

<sup>18</sup> Dazu die Überblicksdarstellung bei Ostrogorsky a.a.O. passim und Koder a.a.O. S.76–102.

<sup>19</sup> Richard Potz: Patriarch und Synode von Konstantinopel. Das Verfassungsrecht des ökumenischen Patriarchats. Wien 1971 S.42–43, 58–59.

<sup>20</sup> V. Grumel: La chronologie. Paris 1958 S.361–366 (genealogische Tafeln).

<sup>21</sup> Herbert Hunger: Byzanz im europäischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts. In: Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik XV (1966) S.52.

offenbart sich ein Fülle von Spuren, die sich z.T. bis in die Gegenwart verfolgen lassen<sup>22</sup>. Ein Teil der Einflüsse hat bloß historische Bedeutung. Dazu zählen z.B. das Gottesgnadentum der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Herrscher, der Universalreichsgedanke, der Gebrauch von Reichsapfel und Szepter, die Anziehungskraft der Konstantinopler Residenz für westliche Besucher oder der Prestigegewinn bei Ehen mit byzantinischen Prinzessinnen. Ein anderer Teil von Einflüssen hat zwar auch nur historische Bedeutung, beinhaltet aber Impulse, die zu weiterer Entwicklung im Abendland Anreiz boten. Dazu gehört z.B. das byzantinische Vorbild im Welthandel und die damit verbundene internationale Geldwirtschaft, die vielen künstlerischen Anregungen in der Architektur, Malerei und Plastik sowie die zahlreichen Anstöße zur Entfaltung des Humanismus im Spätmittelalter, etwa durch griechische Gelehrte, die vor den Türken nach Italien (Rom, Venedig, Florenz, Padua etc.) auswichen und auf diese Weise klassisch-antikes Ideengut sowie viele Schriften in den Westen schafften, die heute zu den wertvollsten Schätzen der Archive und Bibliotheken gehören. Ein dritter Teil von Einflüssen geht über rein historische Relevanz hinaus und findet in der einen oder anderen Weise auch heute noch seinen zumindest indirekten Niederschlag, sei es das über Byzanz vermittelte römische Recht, der Gebrauch der Orgel etc.

Obwohl die byzantinischen Einflüsse die abendländische Entwicklung wesentlich mitgestaltet haben, wäre es falsch, hierfür Konstantinopel eine zentrale Rolle zuzugestehen, denn zum einen beruht die Geschichte der lateinischen Christianitas mehrheitlich auf Elementen nichtbyzantinischer Herkunft, und zum anderen erweist sich das byzantinisch-abendländische politische Verhältnis in summa vorwiegend als gegnerisch: Im Anspruch auf Italien standen den byzantinischen Kaisern die Langobarden, die Päpste, die deutschen Kaiser, die Normannen und schließlich auch die Anjou's gegenüber; in Südosteuropa traten den Byzantinern außer den ortsansässigen Völkern direkt oder indirekt gleichfalls das Deutsche Reich und die lateinische Kirche entgegen; im Bereich des östlichen Mittelmeeres konnte Byzanz zwar lange Zeit seine beherrschende Rolle behalten, verlor sie schrittweise aber an westliche Mächte (Normannen, Venedig, Genua).

Stellt man die oben erwähnte Aufnahme byzantinischer Einflüsse im westlichen Europa jener langen, wenngleich nicht ununterbrochenen Kette von Zwistigkeiten und Kämpfen zwischen Lateinern und Griechen gegenüber, liegt es nahe, dieses Verhältnis als Wechselspiel von Mit-, Neben- und Gegeneinander zu bezeichnen; eine klar greifbare, zentrale Funktion von Byzanz zeichnet sich nicht ab, und zwar deshalb nicht, weil es sich nicht um ein einheitliches System handelte,

<sup>22</sup> Franz Dölger: Byzanz als weltgeschichtliche Potenz. In: derselbe: *Paraspora*. Ettal 1961 S.1–19; Zakythinos, Denis: *Byzanz*. In: derselbe: *Byzance: Etat-société-économie*. London 1973 Nr. XIV; Otto Mazal: *Handbuch der Byzantinistik*. Graz 1988 S.193–208; Friedrich Winkelmann/Gudrun Gomolka-Fuchs: *Die byzantinische Kultur*. Stuttgart 1988; Pavlos Tzermias: *Das andere Byzanz. Konstantinopels Beitrag zu Europa*. Freiburg 1991.



innerhalb dessen die aufstrebende abendländische Staatenwelt die Rolle eines dezentralen Machtgefüges übernommen hatte. Objektiv gesehen, kommt der auf das lateinische Europa bezogene Gesichtspunkt daher nicht in Betracht. Geht man hingegen von dem subjektiven byzantinischen Weltverständnis aus, erscheint die Frage nach der dezentralen Funktion des lateinischen Westens jedoch sinnvoll.

Einer der entscheidendsten Bestandteile des byzantinischen Denkens und Handelns war die Vorstellung, einzig die Bewohner des eigenen Reiches als Abkömmlinge des spätrömischen Imperium Romanum seien das auserwählte Volk, um die Idee der christlichen Ökumene weiter zu oflegen. Demzufolge galt Konstantinopel als die Mitte, als das neue Rom, und die Byzantiner selbst bezeichneten sich bis ins Spätmittelalter als "Romäer" (Römer). Als Mittelpunkt von Reich und Gesellschaft galt der Kaiser, der als Sachwalter Christi auf Erden die Kirche *unter* und nicht *neben* sich hatte. Angesichts dieses anspruchsvollen Selbstverständnisses ist es folgerichtig, daß alle anderen christlichen oder heidnischen Herrscher rangmäßig unter dem jeweiligen Basileios eingereiht wurden. Auf der Grundlage antiker Vorbilder entwickelte sich in der politischen Ideologie der Byzantiner daher das Modell von der Familie der Könige, deren einziger Vater und Mittelpunkt der byzantinische Kaiser war. Dieses Modell spiegelt sich einerseits in den Titulaturen bei den Korrespondenzen, aber auch im Zeremonienbuch Kaiser Konstantins VII. Porphyrogenetos (Mitte 10. Jht.) wider<sup>23</sup>. Im Rahmen dieser Rangordnung vermochten nach und nach einige bedeutende Herrscherämter (z.B. des Deutschen Reiches, Frankreichs, Bulgariens) bis zum Status des Bruder-Ranges aufzusteigen. Auch wenn sich das römisch-deutsche Kaisertum de facto mit steigendem Gewicht neben das byzantinische stellte, erfuhr die byzantinische Ideologie keine Anpassung an die veränderte Lage; ganz im Gegenteil, je weniger die Realität mit der Fiktion übereinstimmte, umso mehr hielt man an den althergebrachten Vorstellungen fest. Selbst zur Zeit der Paläologen, als der Verfall von Byzanz nicht mehr zu leugnen war, blieb diese Anschauung nach außen hin aufrecht. Die bedrohliche Entwicklung im 14. und 15. Jahrhundert führte aber immerhin dazu, daß die Ideen des Hellenentums, des Antilatinismus sowie eines allgemeinen Fatalismus die politischen Anschauungen immer stärker zu prägen begannen<sup>24</sup>. Die hartnäckige Ablehnung der Union mit der römischen Kirche durch den orthodoxen Klerus und das byzantinische Volk gegen den Willen des macht- und mittellos gewordenen Johannes VIII. (1439) ist ein deutliches Beispiel für das Festhalten am überkommenen Identitätsmuster, bei dem Konstantinopel symbolisch als Zentrum der christlichen Welt verstanden worden ist.

<sup>23</sup> Franz Dölger: Die "Familie der Könige" im Mittelalter. In: derselbe: Byzanz und die europäische Staatenwelt. Darmstadt 1964 S.34-69.

<sup>24</sup> Jan-Louis van Dieten: Politische Ideologie und Niedergang im Byzanz der Palaiologen. In: Zeitschrift für Historische Forschung 6 (1979) S.1-35; Franz Georg Maier: Tradition und Wandel: Über die Gründe der Widerstandskraft von Byzanz. In: Historische Zeitschrift 218 (1974) S.265-282.

### *Zusammenfassung*

Aus diesen, das Byzantinische Reich betreffenden Erläuterungen ergeben sich unmittelbare und mittelbare Schlußfolgerungen für die Frage, inwieweit für die geschichtliche Entwicklung zentrale und dezentrale Kräfte in Betracht kommen. Das dargelegte Beispiel erscheint für eine derartige Untersuchung geeignet, weil das Byzantinische Reich ein klares Zentrum besaß (sei es örtlich Konstantinopel, sei es ideell und institutionell das Kaisertum), auf das die Peripherie fixiert war. Zur Stärkung des byzantinischen "Systems" trug über allen Wandel der Zeiten wesentlich das traditionelle Erbe der Antike bei, das hohe integrative Kraft besaß und das immer wieder neue Inspirationen hervorbrachte. Weitere wichtige Katalysatoren für die Erhaltung des byzantinischen Zusammenhalts waren die unzähligen Anfechtungen von außen, die zum Abschotten und damit auch zur Erstarrung beitrugen. Innerhalb des Byzantinischen Reiches gab es zwar immer wieder Spannungen zwischen zentralen und dezentralen Kräften, in deren Folge die Peripherie aktiv wurde, doch zielten sie ins Zentrum selbst – nicht um dessen Zerstörung willen, sondern für dessen Erhaltung unter veränderten Vorzeichen. Die insgesamt hohe Bindekraft zwischen zentralem und dezentralem Machtgefüge lieferte die Plattform für die Abwehr nach außen.

Da Byzanz 1453 endgültig untergegangen ist, erhebt sich allerdings die Frage nach den Hintergründen, umso mehr dann, wenn mit einer hohen Bindekraft zwischen Zentrum und Peripherie argumentiert wird. Neben den Territorialverlusten an auswärtige Gegner, in deren Folge das Reich nahezu auf seinen Mittelpunkt zusammenschrumpfte, hat die Verarmung und soziale Entrechtung besonders der Spätzeit dazu beigetragen, die Kraft nicht nur der Provinzen, sondern auch der Hauptstadt erlahmen zu lassen. Es lag somit sowohl an der Stärke der Gegner in Ost und West als auch an der internen Schwäche, wenn die tausendjährige Tradition am Bosphorus ihr Ende gefunden hat.

Die Erläuterungen zeigen weiters, daß man – je nach Beispiel – die Träger zentraler und dezentraler Machtgefüge nicht nur im innerstaatlichen Umkreis suchen darf, sondern daß diese Bipolarität auch auf zwischenstaatlicher Ebene auftreten kann. Im Falle von Byzanz wird dies dank der lange anhaltenden byzantinischen Überlegenheit in Südosteuropa besonders deutlich.

# SPIRITALIS UNICORNIS

## NACHTRÄGE ZU WORT UND BILD DES EINHORNIS

JÜRGEN W. EINHORN  
Osnabrück

Seit Erscheinen der Untersuchung *Spiritialis unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger in Literatur und Kunst des Mittelalters*<sup>1</sup> sind zwanzig, seit Fertigstellung des Manuskripts fünfundzwanzig Jahre vergangen. Die positive Aufnahme des Buches in der Forschung (siehe Literaturverzeichnis III) und bei den zahlreichen Liebhaber-Unikornisten hat den Verlag zu einer Neuauflage veranlaßt.<sup>2</sup>

Es erscheint aber außerdem als sinnvoll, den Ertrag einer Revision des Buches und der seitdem erschienenen Literatur "als Paket" vorzulegen. So wird übersichtlicher deutlich, worin der "Mehrwert" der Forschung besteht. Das gilt insbesondere für die Verzeichnisse der Quellen und der Abhandlungen. Die Zusammenstellung der seit 1970 erschienenen Titel spiegelt sehr deutlich Schwerpunkte in der Erforschung insbesondere der Physiologus – und Bestiaire-Literatur und ihrer Buchmalerei sowie der angewandten Künste wider, und zwar nicht nur zum Bildzeichen des Einhorns. Zu diesem Tier – Signum sind allein über neunzig neue Aufsätze und Lexikonartikel zu verzeichnen; die meisten von ihnen beziehen sich auf das hier erneut vorgestellte Buch. Vorliegender Nachtrag bietet außerdem eine Übersicht über die zahlreichen neuen zoologie- und pharmaziegeschichtlichen Publikationen und über die Wirkungsgeschichte eines offensichtlich durch hohe Aufmerksamkeit privilegierten Tiersignums über das im Buch gesetzte Limit des Jahres 1530 hinaus bis in die unmittelbare Gegenwart.

Der Autor durfte ganz unverdient erfahren, daß das wissenschaftliche Gespräch über die früheren, politisch verantworteten eisernen Grenzen hinweg trotz allem schriftlich und mündlich möglich war. Allerdings war die Literatursuche erschwert, Besuche waren zumeist unmöglich. Die Revision unter neuen Bedingungen spiegelt sich in dieser Zusammenstellung auch insofern als zahlreiche Titel aus dem ost- und südosterpäischen Raum aufgenommen werden konnten, so daß die dort geleistete Forscherarbeit nun endlich auch im Westen zur Kenntnis genommen werden kann. Dabei wird aber auch deutlich, daß in der Erforschung des Einhorn-Signum in Ost- und Südosteuropa noch manches zu tun ist. Hierbei wird nicht übersehen, daß es auch Bearbeitungslücken in den übrigen europäischen und außereuropäischen Ländern gibt.

<sup>1</sup> Jürgen W. Einhorn, *Spiritialis unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger in Literatur und Kunst des Mittelalters* (Münstersche Mittelalter-Schriften Bd. 13), Wilhem Fink Verlag, München 1976, 527 S., 192 Abb.



Mit der ausführlichen, z.T. kurz kommentierten Bibliographie, die den Hauptanteil dieses Nachtrags bildet, hoffe ich den auch an anderen Tiersigna interessierten Benutzern gewisse Hilfen zu bieten.

Das ergänzende Literaturverzeichnis nennt im III. Teil die inhaltlich weiterführenden Rezensionen zu *Spiritualis unicornis*, nicht ohne Dank an die Rezensenten. Im I. Teil sind die Quellen, im II. Teil die Veröffentlichungen aufgeführt, die für das Signum des Einhorn im Kontext der Tierbedeutungen von besonderer Bedeutung sind. Weitere Literatur erscheint in den Anmerkungen dieses Nachtrags. Neuausgaben oder inzwischen erschienene Faksimile-Editionen der Quellen werden nur in Einzelfällen und dann exemplarisch aufgeführt. Auch wäre es unmöglich, für jedes einzelne Text- und Bilddokument die jeweils neuesten Ausgaben bzw. Bildveröffentlichungen nachzuweisen.

Ausgaben und Untersuchungen zum Physiologus und zu den Bestiarien werden in der Regel nur dann aufgeführt, wenn sie in den Artikeln 'Physiologus' (CH. SCHRÖDER, W. SEIBT u.a.) bzw. 'Bestiarien' (F. WAGNER, G.R. MERMIER u.a.) des Verfasserlexikons, des Lexikons des Mittelalters und der Enzyklopädie des Märchens und bei N. HENKEL nicht berücksichtigt sind.

Die seither erschienene anregendste Gesamtdarstellung zur Einhorn-Thematik mit Abdruck wichtiger Quellen legte J. HÖRISCH vor. J.-P. JOSSUA gibt Lesehilfen zum Verständnis vor allem der mittelalterlichen Zeugnisse. D.C. KOCHAN bietet eine Übersicht über die literarische Tradition. N. HATHAWAY, Y. CAROUTCH, D. DAY, J.C. GIBLIN, M. MEGGED, W. POLTARNEES, M. RESTELLI und A. THUJA wenden sich, z.T. kompilierend, z.T. poetisch ausgestaltend, an ein breiteres Lesepublikum. Die bei EINHORN, Artikel 'Einhorn' Sp. 1256, angekündigte Untersuchung zur franziskanischen Literatur und Bildkunst ist (noch) nicht erschienen. In meinem Beitrag "Das Einhorn in der Graphik" habe ich mit 14 Bildbeispielen und Nachweisen vor allem zur Neuzeit eine Übersicht versucht.

Die beiden wohlbekannten Teppichzyklen der Dame mit den Einhorn (Paris) und der Einhornjagd (New York) haben zu immer neuen Untersuchungen herausgefordert, in denen häufig auch die Geschichte des Motivs aufgerollt wird; die wichtigste Darstellung stammt von M.B. FREEMAN; vgl. auch A. ERLANDE-BRANDENBURG, H. NICKEL, C. NORDENFALK, R.M. RILKE-E. OLESSAK, J.L. SCHRADER, G. SOUCHAL, CH. STERLING, J.B.D. VAIVRE. Die Basler und die Straßburger Teppiche werden in dem umfangreichen Band "zahn und wild" (A. RAPP BURI-M. STUCKY-SCHÜRER) neu vorgestellt.

Fragen der Herkunft und der Heilkraft des Tieres behandeln zoologisch und pharmaziegeschichtlich orientierte Publikationen<sup>3</sup> von C. CÄSAR, W. CAESAR, R. CAILLOIS, J. und D. FORD, S. GRAUMANN, K. GÜNTHER, H. KNAUBER,

<sup>2</sup> Zweite, revidierte und erweiterte Auflage 1997, ca. 610 Seiten, 202 Abbildungen, ca. DM 128,-.

<sup>3</sup> Die Ausfuhr eines bei Sotheby's für umgerechnet 1.1 Millionen DM ersteigerten beschnitzten Narwalzahns des 12. Jht.s in die USA ist im September 1995 zunächst untersagt worden.

H. KOFOD, B. LOPEZ, G. PILLERI, H. REINITZER–P. UKENA, die umfangreiche Rezension von H. REINITZER, J. SAVARE, N.D. VIETMEYER und das große Werk von H. HAUPT–TH. VIGNAU–WILBERG über das Bestiarium Rudolfs II. Rhinoceros und Einhorn sind Themen der kenntnisreichen Arbeiten von HERMANN WALTER.

Die Darstellung des Tieres im Wappen, auf Münzen und Medaillen, dokumentieren *Das Konrad Grünenberg Wappenbuch*, E. BANHOLZER sowie F. BISCHOFF und H. MAUE–L. VEIT. Lokalgeschichtliche Darstellungen findet man häufiger in den Städten und Gemeinden, die ein Einhorn im Wappen führen; sie zählen in den europäischen Ländern über siebzig (zu Schwäbisch Gmünd, u.a. mit Schlußstein und Wimperg in der Heiligenkreuzkirche, 1310–1400, siehe E. BANHOLZER, zu Ausstellungen der letzten Jahre in Frauenfeld M. FRÜH, in Giengen an der Brenz A. USLER–B. STOCK).

Geschichte und Bedeutung des Einhorns sind in Sammler– und Konversationskreisen liebenswerter “Unikornisten” ständiges Gesprächsthema.<sup>4</sup>

#### A. WORT UND BILD BIS 1530

Zum Einhorn in China siehe P. DE PRÉMARE (1878), J. RALL–NIU, B. ROSS und J. SCHICKEL, zur Bildkunst die Holzskulptur eines mit gesenktem Kopf anrennenden Ch–i–lin (Grabfund der Wüste Gobi)<sup>5</sup> und ein Räuchergefäß des 17. Jht.s in Form des Ch–i–lin.<sup>6</sup> Unbeachtet blieb bisher die Zeichnung eines Einhorn–Kopfes mit scharfem, rückwärtsgebogenem Horn als Titel einer Zeremonialhandschrift des nichtchinesischen Volkes der Na–khi (Naxi), Territorium der südwestchinesischen Provinz Yunnan an der Grenze zu Tibet und Burma, Ming–Dynastie und früher. Das scharfe Horn zeigt offenbar die Unmöglichkeit an, sich

<sup>4</sup> So z.B. Dr. Trudy Schmidt (Naturhistorisches Museum Basel), Y. Caroutch (Paris), nicht zufällig die Apotheker Almut und Artur Binkert (Weißenburg) und Rainer Filbry (Osnabrück und Warendorf) mit ihren vor allem natur– und kulturhistorisch orientierten Sammlungen, die u.a. 1994 zu einer Ausstellung im Geologisch–Paläontologischen Museum der Universität Münster, Veröffentl. 7, führten. Bei Frau und Herrn Dr. Winfried Hagenmaier, Freiburg i.Br., durfte ich eine reiche Sammlung von Bildbelegen vor allem aus Handschriften und älteren Drucken einsehen; Herr Dr. Hagenmaier gab mir als Leiter der Handschriftenabteilung der Universitätsbibliothek wertvolle Hinweise vor allem zu den zwischen Buchdeckeln verborgenen Schätzen, die hier nicht alle nachgetragen werden können.

<sup>5</sup> *The Exhibition of Ancient Art Treasures of the People's Republik of China. Archaeological Finds of the Han to Tang Dynasty unearthed at Sites of the Silk Road*, Yominri Shinbun, Tokyo 1979. Zu Einhornmaskentänzen in Vietnam vgl. H. FROSCHE.

<sup>6</sup> Museum für Kunsthandwerk, Frankfurt/M.–Neueste Dinosaurierfunde aus China zeigen ein Tier mit knöchigem Fortsatz auf dem Schädeldach, wohl als Stütze eines Kamms, möglicherweise zur Arterkennung oder zum Anlocken des Partners (SAUNDERS–ENGESSER).

selbst von während der Zeremonialhandlungen begangenen Sünden zu befreien.<sup>7</sup> Die Diskussion um die profilbedingt einhörnigen Tiere läßt sich anhand einer bronzenen Matritze zur Herstellung von Becherverzierungen aus Thrakien, 5. Jh. v. Chr., weiterführen.<sup>8</sup> Es wäre dies eines der wenigen Bildzeugnisse des Einhorns aus der griechisch-römischen Antike. Seit ich in *Spiritualis unicornis*, 1. Auflage S. 65 (Abb. 19) und S. 93, ein syrisches Mosaik (6. Jh.) und ein koptisches Relief (6./7. Jh.) erstmals benennen konnte, haben M.-T. und P. CANIVET 1976/77 zwei vergleichbare Mosaiken (Ende 4./Anfang 5. Jh. und Anfang 6. Jh.) in den Baptisterien zu Huarte bei Apamea (Syrien) freigelegt; S. SCHRENK hat einen koptischen Behang des 5. Jht. s mit der Darstellung der Himmelfahrt des Elias vorgestellt: beiderseits eines Kreuzes Einhorn und Löwe gegenständig, die Einhörner den Kopf zum Kreuz wendend und von Löwen mit offenem Maul angegangen (Abb.1). S. SCHRENK kann S. 176 nunmehr insgesamt "mindestens neun Denkmäler" des antiken, auch des frühchristlichen griechisch-römischen

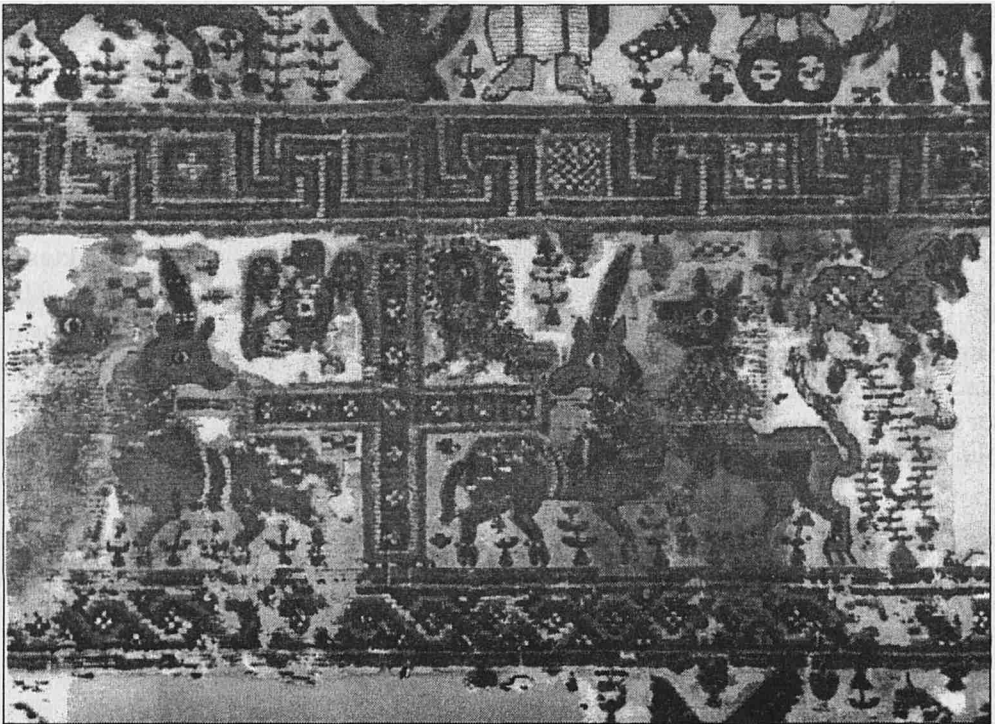


Abb.1: Himmelfahrt des Elias, Detail eines koptischen Behangs, 5.Jahrhundert. Abegg-Stiftung Riggisberg, Schweiz

<sup>7</sup> KLAUS L. JANERT-JOSEPH FRANCIS ROCK, *Na-khi Manuscripts I (Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland, Bd. VII,1)* Wiesbaden 1965, S. 167 mit Abb.

<sup>8</sup> *Gold der Thraker. Archäologische Schätze aus Bulgarien, Ausstellung im Roemer- und Pelizaeus-Museum Hildesheim, Mainz 1980, Kat. -Nr. 202: laufendes Einhorn zwischen Wildschwein, Löwen, Hirsch.*

Kunstkreises aufführen (mit Lit.), wobei sie für Huarte nur eines der beiden Mosaiken berücksichtigt. Zusammen mit dem oben genannten thrakischen Stück wären demnach elf zu zählen: zwei Behänge (Stuttgart/Württbg. Landesmuseum, Abegg-Stiftung), drei Malereien (Bawit, Abu Fana, Kellia), vier Mosaiken (Kunsthandel, Huarte, Qasr-el-Lebia), zwei Reliefs (Hannover/Kestner-Museum, Kunsthandel). Aufbauend auf diesen Untersuchungen, hat G. KAMINSKI-MENSSEN sechs bis acht weitere Zeugnisse vorgestellt, darunter zwei fragmentarisch erhaltene Statuetten des Einhorns in der Städtischen Galerie Liebieghaus in Frankfurt a.M.: Scheingefäße aus der ägyptisch-frühchristlichen Wallfahrtsstätte Abu Mena.

Die Bedeutung des Einhorns in der messianischen Bildlichkeit der Septuaginta hat J. L. W. SCHAPER untersucht. Nach rabbinischer Tradition bediente sich Mose beim Bau des Stiftszeltes der Haut eines einhörigen Tieres Tachasch, das eigens dazu erschaffen war und seitdem verschwunden ist.<sup>9</sup>

Zu Text bzw. Bild im Physiologus, im Novus Physiologus (vor 1294, gereimt, wohl im Schulbetrieb benutzt), in den Kyraniden, den lateinischen und den volkssprachlichen poetischen und moralisierenden Bestiarien, den Fiori di virtu sowie in Enzyklopädien, Topographien, Reiseberichten, in der Alexandergeschichte und in den Gesta Romanorum vergleiche man Quellen und Literatur des ergänzenden Literaturverzeichnisses, zur Frühgeschichte des Physiologus vor allem R. RIEDINGER und K. ALPERS. D. PEIL äußert sich kritisch zum behaupteten breiten Einfluß der Physiologus-Traditionen auf die Emblemik. Zu meinen auf W. HAUG, Studien, und D. SCHLINGLOFF gestützten Darlegungen zur Rsyasnga-Erzählung (*Spiritalis unicornis* S. 32–37, 66f.) nehme man jetzt hinzu K. FISCHER und M. RESTELLI.

Im folgenden werden, wiederum nur exemplarisch, Nachträge zu einzelnen Motivkomplexen und Bildformeln geboten: Das Einhorn bei der Erschaffung der Tiere: Stiftskirche Innichen, Fresken der Vierungskuppel um 1284, auf dem Flügel einer astronomischen Uhr (?) in Erfurt<sup>10</sup>; neben dem Paradiesesbaum: Motivbild im Münster zu Heilsbronn, 1. H. 16. Jh.; im Kampf mit dem Löwen: Kalkmalerei im Gewölbe der Voldby kirke, Dänemark, um 1500; Wandmalerei eines Drachens und eines Einhorns, gegenständig, Ende 15. Jh., in der Kirche zu Flemendorf/Nordvorpommern; zwei Einhörner gegenständig als Kalkmalerei, 1522, in der Sct. Jorgensbjerg kirke in Roskilde, Dänemark<sup>11</sup>; als einhörige Giraffe auf zwei Brüsseler Teppichen, um 1560, im Wawel-Museum Krakau. Von einer Dame wird es geritten, gegenständig zu einem Löwen, auf einem flämischen Teppich (Entwurf Gilles le Castre zugeschrieben), um 1500–1525, im Museum of Art, Toledo/Ohio. Drollerien finden sich im Stundenbuch der Maria von Burgund.<sup>12</sup> The Folger Shakespeare Library Washington D.C. zeigt gegenständige Tiere wie der Teppich

<sup>9</sup> OSKAR DANHARDT, "Zeitschrift des Vereins für Volkskunde" 16, 1906, S. 390.

<sup>10</sup> GERT VON DER OSTEN, *Hans Baldung Grien. Gemälde und Dokumente*, Berlin 1983, Taf. 164.

<sup>11</sup> Kirchenführer, Text LOTTE FANG, 1979.

<sup>12</sup> FRANZ UNTERKIRCHER-ANTOINE DE SCHRYVER (Hrsgg.), *Stundenbuch der Maria von Burgund. Codex Vindobonensis 1857 der Österr. Nationalbibliothek*, Graz 1969, fol. 150<sup>v</sup>, 158<sup>v</sup>.



D-902AB in *Spiritualis unicornis*. Nach Art der Aquamanilien D-855 ein weiteres Exemplar im Museum Bad Königshofen/Saale, um 1400. Zum Einhorn auf Modeln, Bodenfliesen und Ofenkacheln vgl. F. ARENS, E. GRIL, R. PITTIONI und E. ROTH KAUFMANN u.a.; Bodenplatten des 13. Jht.s finden sich in Stift Zwettl und in St. Martin, Ettlingen. Eine eiserne Strafnaske als Ring mit aufgesetztem Horn besitzt das Fürstlich Hohenzollernsche Museum Sigmaringen (Inv.-Nr. 3758). Zum Wasserzeichen vergleiche man jetzt G. PICCARD.

Zahlreich sind Untersuchungen zum Einhorn als Sinnzeichen des Todes (Barlaam und Josaphat): K. GOULD, J.C. HIRSH (Hrsg.), O. ODENIUS, H. OTT, R. PITMAN-J. SCATTERGOOD und für osteuropäische Zeugnisse R. CRETEANU, I.N. LEBEDEVA in: D.S. LICHACEV, P. DINEKOV (Hrsg.), F. KARLINGER, I. LACKNER, W. KOPALINSKI, E.D. SAMPANIKOU, C. VELCULESCU, M. MORARU-C. VELCULESCU und TURDEANU.<sup>13</sup>

Als seltenes, spätes Bildbeispiel für das Einhorn in der Fabelliteratur beobachtet das Tier, wie Reineke Fuchs erhängt werden soll.<sup>14</sup>

Zum Zugtier im Triumphzug des Petrarca vgl. E. NYHOLM und ein Cassoni-Gemälde von Francesco di Giorgio im Getty Museum Malibu (Inv.-Nr. 57.PA 2), vergleichbar mit *Spiritualis unicornis*, D-220H. Als einzige mir bekannte Wandmalerei einer Jungfrau mit dem Einhorn in den Niederlanden nenne ich die Gewölbmalerei in der Reformierten Kirche in Loppersum, Groningen. Ebenfalls einzigartig ist das Einhorn im Schoß der hl. Jungfrau Clara von Assisi auf Konventssiegeln des Klarissenklosters St. Jakob am Anger in München von 1293 und 1478.<sup>15</sup> Zu ergänzen ist ein Schlußstein mit Jungfrau und Einhorn im inneren südlichen Seitenschiff des Augsburger Domes (um 1335-1343). Drei Platten eines Minnekästchens nach Art der D-287A-G aus der Sammlung Hirsch bot Sotheby's 1978 an.<sup>16</sup> In gotischem spanischem Chorgestühl sind nachgewiesen die Jungfrau mit dem Einhorn (Toledo, D-160), ihm die Brust reichend (Leon) und sein Fang in ihrem Schoß (Plasencia) (I. MATEO GOMEZ).

Die allegorische Einhornjagd, vor allem im Hortus conclusus, behandeln G.M. LECHNER (u.a. S. 260 genannt: Freilegung von Friedrich Pachters Fresko im Kreuzgang des Dominikanerklosters Bozen), H. KÄSSER, L. GODFREDSSEN (zu D-413 Kopenhagen) und höchst beachtenswert zur bildwerkparallelen literarischen Volksüberlieferung L. KRETZENBACHER, mit neuen Nachweisen von Fresken in der Filialkirche St. Andrä in Krasce bei Moravce (15. Jh.) und in der Marienkapelle zu Celje, Slowenien (späteres 16. Jh.). Die einzige bislang nachgewiesene mittelalterliche Darstellung der Jungfrau mit dem Einhorn in Rumänien findet sich auf einem Fresko in der Marienkapelle im siebenbürgischen Herman/Honigberg, und zwar

<sup>13</sup> Dazu vorher bereits JURGEN W. EINHORN, *Das Einhorn als Sinnzeichen des Todes: Die Parabel vom Mann im Abgrund*, in "Frühmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts für Frühmittelalterforschung der Universität Münster" 6, 1972, S. 381-417.

<sup>14</sup> WALTHER JÜRGENS, *Erhard Altdörfer. Seine Werke und seine Bedeutung für die Bibelillustration des 16. Jht.s.*, Lübeck 1931, Abb. 83.

<sup>15</sup> Bayerisches Hauptstaatsarchiv, Urkunden KU München Anger 16 und 673.

<sup>16</sup> Bd. II, Nr. 290, KOECHLIN Nr. 1288.

in der Zusammenstellung des Defensoriums, als Fresko übrigens selten wie die Kalkmalerei in Risinge/Schweden (D-425).<sup>17</sup>

Der Einhornaltar des Klosters Dambeck (D-366) kam wegen Verfalls des Klosters 1953 in die St. Katharinenkirche Salzwedel. Im Sommerrefektorium des ehem. Dominikanerklosters Stralsund (Kulturhistorisches Museum) wurden Freskenreste einer allegorischen Einhornjagd, 1.H. 15. Jht., freigelegt. Zum Bühler Altar (D-334AB) vergleiche man jetzt R. LEHNI.<sup>18</sup>



Abb.2: Ecclesia und Synagoga fangen das Einhorn, Gesta Romanorum deutsch, Bodenseegebiet um 1460. Karlsruhe, Badische Landesbibliothek Hs.Don. 145, fol.67<sup>v</sup> b

<sup>17</sup> I.D. ȘTEFĂNESCU, Abb.S. 23; V. DRĂGUȚ; ED. MORRES, Die gotischen Wandmalereien, in *Das Burzenland* IV.1. Brasov 1929: *Die Dörfer des Burzenlandes*, hrsg.von Erich Jekelius, S. 196–198; GEORGE OPRESCU, *Bisericile cetăți ale sașilor din Ardeal*, București 1956, Abb. S.224; R. BALACI, S. 14f., mit Abb. 4

<sup>18</sup> *Le retable de Bühl. Der Bühler Flügelaltar*, Colmar–Ingersheim 1974

Im Stadtkern von Ahaus, Westfalen, fand sich die Scherbe einer Siegburger Feldflasche wie D-377M.<sup>19</sup> Im Schloßmuseum Wernigerode befindet sich eine Wollstickerei auf Leinen, Mitte 16. Jh., mit der allegorischen Einhornjagd vor einem Baum mit dem Nest des Pelikans.<sup>20</sup>

Auf spätmittelalterliche Federzeichnungen, auf ein Meisterlied und eine Andachtsübung weist in seiner ausführlichen Rezension D. SCHMIDTKE hin (S. 138, 146). Ein niederrheinischer Orientbericht des 14. Jht.s enthält eine kurze Beschreibung des Tieres.<sup>21</sup> D. SCHMIDTKE (S.141) und H. REINITZER (S. 409) korrigieren in ihren Besprechungen zu recht meine Angabe S. 202, wonach die deutschsprachige Fassung der Gesta Romanorum den Elefanten durch das Einhorn ersetzt habe; ich kann inzwischen eine um 1460 im Bodenseegebiet entstandene kolorierte Federzeichnung in einer Gesta Romanorum-Handschrift beibringen: Im Hortus conclusus fangen zwei auf Ecclesia und Synagoga gedeutete nackte Jungfrauen das Einhorn: eine hält das Tier, die andere sticht mit einem Speiß in seinen Rücken und fängt das Blut in einer Schüssel auf.<sup>22</sup>(Abb. 2).

## B. WORT UND BILD 1530 BIS ZUR GEGENWART

Nachdrücklich und mit zahlreichen Quellenbelegen fordert H. REINITZER, die Tradition des Einhorn-Signumms über die gewählte Zeitgrenze 1530 hinweg zu verfolgen. Das Exerzitium der Nachlese läßt mich deutlicher als früher erkennen, daß das Weiterleben des Einhorns besser nicht, wie in *Spiritualis unicornis* S. 269, als "Verlust der Fülle seiner Bedeutungen" zu beschreiben ist. Selbst die wenigen hier notierten Zeugnisse lassen neue Schwerpunkte in Bildformeln und Ausdeutungen erkennen. Sie mögen zu weiterer Beschäftigung mit der Bedeutungs- und Motivgeschichte des Einhorns anregen.

Reich dokumentiert ist das Tier auf Schöpfungs-, Sündenfall- und Arche Noah-Bildern des 16. und 17. Jahrhunderts zur Lutherbibel, vor allem von Jost Amman, Tobias Stimmer und Matthäus Merian (PH. SCHMIDT).<sup>23</sup> Im *Orbis sensualium pictus* des Johann Amos Comenius, Norimbergae 1658, figuriert das Einhorn Abb. XXVIII für die *Ferae Pécudes-Wild-Vieh* und erinnert mit der Bildlegende *Monoceros/unum, sed pretiosum-Das Einhorn/ein einiges, aber gar koestliches* zugleich an den erwiesenen Wert des Horns.

<sup>19</sup> Gisela und August BIERHAUS, *Bodenfunde im Stadtkern von Ahaus*, in *Siedlungsfunde aus dem Kreis Börken 800-1900. Eine Ausstellung im Hamaland-Museum Vreden 1978*, ausgew. und bearb. von WILHELM ELLING, Vreden masch. 1978, S. 70-72.

<sup>20</sup> GEORG VON GYNZ-REKOWSKI, *Der Festkreis des Jahres*, Berlin (Ost) 1981, Abb. nach S. 144 (vgl. *Spiritualis unicornis* D-392).

<sup>21</sup> "Zeitschrift für deutsche Philologie" 19, 1987, S. 71

<sup>22</sup> Hs. Don. 145, fol 67<sup>vb</sup>, seit 1993 in der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe. Zu den *Gesta Romanorum* jetzt B. WEISKE.

<sup>23</sup> Siehe auch das Titelblatt zur Lutherbibel 1614 bei HEIMO REINITZER, *Biblia deutsch. Luthers Bibelübersetzung und ihre Tradition*, Wolfenbüttel 1983, Abb. 195.

Ein zweiter Bildthematischer Schwerpunkt der Neuzeit sind die Darstellungen des Orpheus mit dem Einhorn unter den Tieren; neben den Nachweisen bei F. JOUKOVSKY und G. SCAVIZZI ein Gemälde von Alessandro Varotari (1590–1650) im Prado Madrid (Inv. –Nr. 266), ein Emblem bei J. W. Zingref (A. HENKEL–W. WIEMANN) und ein Kupferstich von Franz Hogenberg zur ersten nachweisbaren Aufführung eines opernhaften Singspiels in Deutschland “Orpheus und Amphion” von Martin Peu d’Argent, 1585 in Düsseldorf. Auch die in den letzten Jahren in dichter Folge in kommentierten Nachdrucken vorgelegten Emblembücher verlangen nach einer Untersuchung auf unser Motiv hin; genannt seien hier nur Joachim Camerarius, Hermann Heinrich Frey und die in der Reihe “Emblematisches Cabinet” herausgegebenen Bände. Zur angewandten Emblemantik in süddeutschen Barockkirchen (Einhorn am Wasser, im Schoß der Jungfrau) vergleiche man jetzt C. KEMP, zu Rabelais P. J. SMITH.

In seinem allegorischen Roman *Istoria ieroglifica* sieht sich der rumänische Humanist Dimitrie Cantemir (1673–1723), Fürst der Moldau, selbst unter dem Bilde des Einhorns<sup>24</sup>. Eine genauere Untersuchung verdienten zwei Huldigungsschriften von 1668 und 1665 aus der Feder des Benediktiners P. Paris Gille zu Salzburg<sup>25</sup>: Das Benediktinerkollegium der Universität ehrte den Grafen Guidobald von Thun anlässlich seiner Kardinalserhebung unter dem Sinnzeichen des Einhorns. Zwölf Kapiteln sind zwölf emblematische Kupfer nach Zeichnungen des Burkhard Schrammann mit Adler und Einhorn, aus Füllhörnern der Kartusche aufsteigend, beigegeben. Vier von ihnen sowie das Frontispiz der Schrift bringen das Einhorn nochmals zu Gesicht: den Kopf des Tieres am Gestänge des Triumphwagens (Frontispiz), das Einhorn geflügelt wie Pegasus und die trompetenblasende Fama tragend (I.); die abgezogene Haut mit dem gehörnten Kopf auf den Knien der lorbeer gekrönten und nimbierten Dido die aus der Haut Streifen schneidet (II.); das Tier, dem ein bekröntes Füllhorn über das Horn gestülpt ist (IV.); Herakles im Einhornfell, den Reichsapfel den Berg hinantragend (VI.).

Die Huldigung für Wenceslaus Graf von Thun läßt zwei Einhörner den Himmelswagen des Mitraträgers Helios ziehen (II.); Himmels- und Erdglobus werden als Gegengewichte aufgeboden, das rücklings in einen Tragegurt gelegte

<sup>24</sup> A. SIMOTA, *Dimitrie Cantemir*, und Beiträge in: “Secolul 20. Revistă de literatură universală”, Bucureşti 1973, Nr. 11-12.

<sup>25</sup> Mit anderen Gratulationsschriften auf die Regierungsantritte von Bischöfen und Äbten zusammen 1681 bei Johann Baptist Mayr in Salzburg erschienen, unter den Einzeltiteln wie folgt: *Gratulatio panegyrica quam eminentissimo (...) Guidobaldo ex Cimitibus de Thun, S.R.E. Cardinali, Archiepiscopo Salisburgensi (...) dixerunt Musae Salisburgenses Anno M.DC.LXIIIX* (staat LXVIII); Expl. der Universitätsbibliothek Freiburg i Br. Nach freundl. Mitteilung von Herrn Dr. W. Hagenmaier ist das Einhorn nicht Wappentier des Bischofs, wohl besteht die mittlere Helmzier einer Linie der Grafen von Thun aus einem Einhorn. – *Suffragium Deorum Conspirantium in Illustrissimum (...) Dominum Wenceslaum e Com. de Thun nuper electum Episcopum Passaviensem, ad solemnissimam inaugurationem Die XII Aprilis, Anno M. DC. LXV, a Musis Benedictinis Salisburgensibus decantatum*. Bibliothek der Erzabtei St. Peter in Salzburg, Sign. 83 P2, freundliche Hinweise von P. Rhabanus Erbacher, Münsterschwarzach, und Herrn Dr. Adolf Hahnl, Salzburg. Weitere Kupfer des Sammelbandes zeigen Kopf und Hals des Tieres als Galionsfigur sowie zwei Einhörner mit je einem Auge auf der Hornspitze.



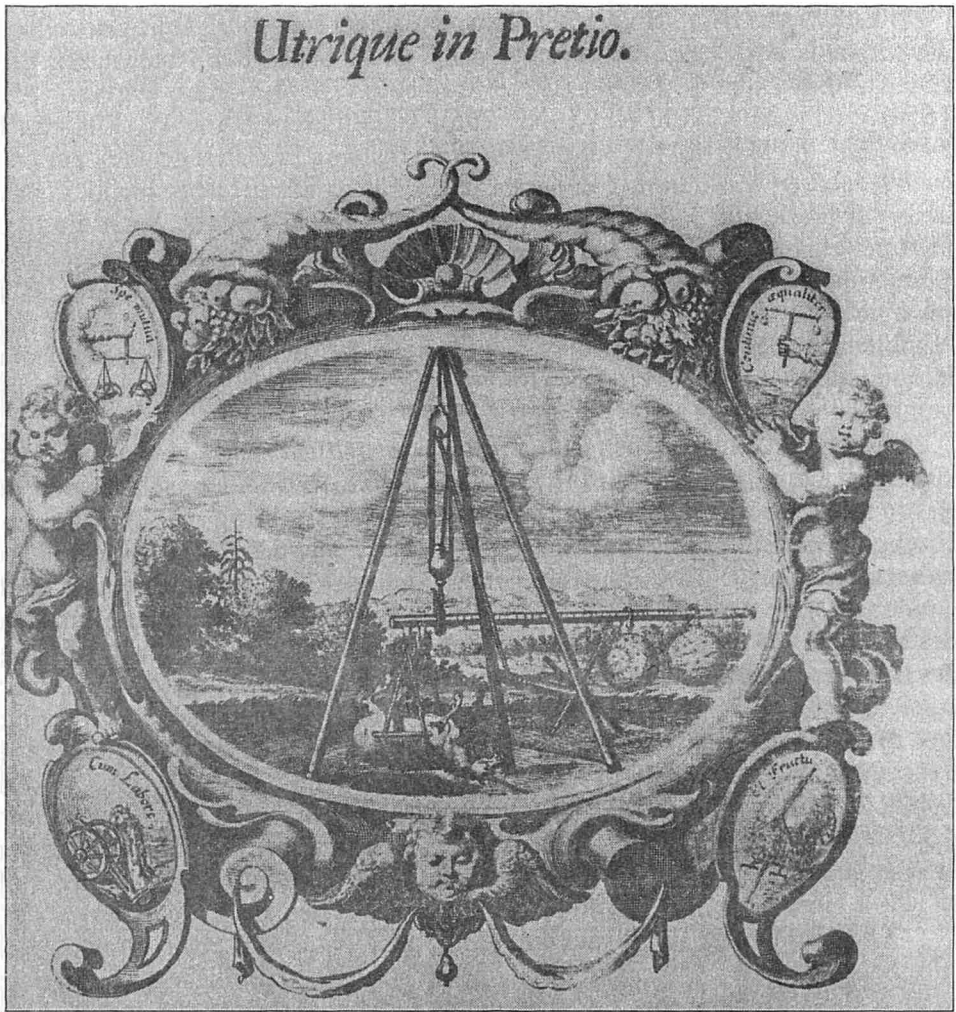


Abb.3: Das Einhorn wiegt Himmels- und Erdglobus auf, Huldigung für Erzbischof Guidobald von Thun, Salzburg 1654

Einhorn an Gewicht und Wert aufzuwiegen (XV) (Abb. 3). Besticht letztgenannte Darstellung durch den wiege-technisch nachgewiesenen Hochwert des (bischöflichen) Einhorns, so ist das oben genannte Bild der Dido von doppelter Bedeutung: es ist die lorbeerbekränzte Dido, die—nach Vergils Aeneis I 365–68—die Haut des Stieres in Streifen schneidet, um mit ihnen den Platz für die Burg Karthago einzumessen; es ist die mit dem Nimbus gezierte Hildegard von Bingen, die—wie im Buch zu Anm. 479 ausgeführt—heilkräftige Gürtel aus der Haut des Tieres schneidet. Antike und hohes Mittelalter werden in außerbiblischer Typologie aufboten, das “immensum” landesfürstlicher Herrschaft zu preisen.

Der sogenannte ‐Luftpumpentaler‐ (Münzkabinett Berlin) von 1702 zeigt über Otto von Guericke's Hohlkugelsonnenversuch das hannoversche Einhorn, das dem kaiserlichen Adler mit dem Horn Blitze entlockt.

Für das Einhorn im marianischen Kontext stehe hier das Deckengemalde in der Kirche Bernhardszell, Schweiz, für die Jungfrau mit dem Einhorn das Frontispiz in F. DENIS' programmatischem Werk *Le monde enchant * von 1845, für die weltliche Einhornjagd ein neuentdecktes Wandbild wohl des mittleren 16. Jht.s in Lübeck, Königstr. 28.

Der Kapuziner P. Isaak (von Osterhofen) veröffentlichte 1703 bei Alexander Griot in Würzburg *Marianische Ehren-Titulen* zur Lauretanischen Litanei mit einem Kupferstich der Verkündigung im netzumzogenen Hortus conclusus, den



Abb.4: Allegorische Einhornjagd im Hortus conclusus, Würzburg 1703



gleichzeitig ein Jäger zur Jagd von Hase und Hirsch nutzt. (Abb 4). Das Geschehen wird in 24 Strophen und sechs Seiten *Anmerkungen* ausgelegt.<sup>26</sup>

Auch auf Schießscheibenbildern des frühen 18. Jht.s wird häufig Einhornjagd gehalten, und zwar auch als Kontrafaktur der geistlichen Einhornjagd: mit adeliger (Jung)frau und mit Diana oder Bacchus als Jäger mit Hunden. Die Einschüsse lassen erkennen, daß die Jagd auf die Jagd Tier, Frau und Jäger (in) traf.<sup>27</sup>

An Beispielen angewandter Kunst seien genannt: Steinzeug im Kunstgewerbemuseum Köln<sup>28</sup>, ein silbernes springendes Einhorn von J. Werner im Musée Historique Mulhouse, ein Spielstein des 17. Jht.s<sup>29</sup>, Sternbild des Einhorns auf dem Himmelsglobus des Marco Vincenzo Coronelli, Venedig 1693, in der Stadtbibliothek Trier (zu Sternbilddeutungen R.–A. LOMBARD), ein Wappenpaneel von 1714 in der Noorderkerk zu Hoorn, Niederlande, Tischgerät im Albertinum Dresden, eine Radschloßbüchse von Georg Gessler, Dresden 1611, deren Feuerstein im Maul eines Einhornkopfes mittels des Horns justiert wird, zwei Einhornköpfe an den Holmen eines Turnierschlittens (Ringelstechen für Damen) des 17./18. Jht.s in den Kunstsammlungen des Veste Coburg und ein Sackstempel der Familie Cornaz auf einem Kornsack, ausgeh. 18. Jht.<sup>30</sup>

Bildbeispiele der 1.Hälfte des 20. Jahrhunderts mögen zur unmittelbaren Gegenwart überleiten. Im Benediktinerkloster Münsterschwarzach befinden sich eine Madonna mit Kind auf dem Einhorn des Münchner Bildhauers Valentin Kraus, der sich 1930 als Frater oblatus Maurus dem Konvent anschloß und bis zur Aufhebung der Abtei durch die Nationalsozialisten die Bildwerkstätten des Klosters leitete. Bruder Bonifaz Nüdling schuf 1950 für eine Säule im Treppenhaus des Ostflügels eine allegorische Einhornjagd in strengen Formen. Auf dem "Güstrower Weihnachtsbild" in neugotisch nachempfundenen Formen im dortigen Dom von Wolfgang Grasse, Sydney/Australien, ruht zu den Füßen der Madonna ein Einhorn.

Zu Voltaires *Die Prinzessin von Babylon* schuf Rolf Chott, Wien 1920, die Radierung eines Einhornreiters, auf einem Farbholzschnitt des Münchner Malers und Graphikers Peter Trumm (geb. 1888 in Straßburg) scheint das Orpheus-Motiv auf eine orgelspielende Frau zwischen lagernden Männergestalten und einem Einhorn übertragen.

<sup>26</sup> S. 216-224 mit Kupferstich nach S. 216, Expl. der Bibliothek der Abtei Münsterschwarzach, Asc. A/8B (freundliche Mitteilungen des Einhornsammlers P.Rhabanus Erbacher OSB) und der Bayerischen Staatsbibliothek, 4 Asc. 507.

<sup>27</sup> F. VON WALTHER, 18 Beispiele, davon drei wie beschrieben: Alfred Förg (Hrsg.), *Schießscheiben. Volkskunst in Jahrhunderten, 450 Schießscheiben aus Deutschland, Österreich, Südtirol und der Schweiz*, Rosenheim 1976.

<sup>28</sup> GISELA REINEKING VON BOCK, *Katalog des Kunstgewerbemuseums Köln*, Köln 1976, Nr.222, 224.

<sup>29</sup> CHRISTIAN THEUERKAUFF, *Elfenbein in Klosterneuburg*, Wels 1962, Abb. 11.

<sup>30</sup> WALTER MARTI, *Sackstempel*, Bern 1964, Abb. 102.

Franz Marc malte 1913 in Deckfarben und Tusche ein "Bläuliches Fabeltier", Paul Klee aquarellierte 1923 ein "Puppentheater" mit einem Einhorn, Jean Lurçat schuf 1939 (Atelier Tabard, Aubusson) den Teppich "Le petit fabuleux" mit einem geflügelten Einhorn (Musée Jean Lurçat, Angers), Maurits Cornelis Escher versuchte sich 1950 an einem seiner populären Vexierbilder mit drei versetzt wiederkehrenden Einhörnern, Willi Baumeister fertigte 1947 im Zusammenhang mit seinen Arbeiten zu Shakespeares *The Tempest* die Kohlezeichnung eines verrästelten Einhorn-Kopfes.<sup>31</sup> Der Surrealist Mac Zimmermann läßt auf der Farblithographie "Die Nacht" eine schlafende Frau den Hals eines Einhorns umgreifen.<sup>32</sup> Zu Ernst Fuchs vergleiche man jetzt die Darstellung von E. NEUMANN.

Nahezu unbekannt blieb bisher eine Zeichnung eines Einhorn-Kopfes in feurigem Rot mit einem Stirnhorn wie ein Laserstrahl von Joseph Beuys, 1956–57.<sup>33</sup> Der Mainzer Maler Helimar Schoormans gab dem Widergöttlichen auf einem Triptychon für das St. Hildegardis-Krankenhaus in Mainz die Gestalt eines Einhorns in der Nachfolge von Bosch und Brueghel. Rebecca Horn entwarf 1970 für die Performance mit einer jungen Frau ein "DamenEinhorn": ein steil über ihrem Kopf aufragendes Horn, dessen Haltebänder zugleich ihren unbedeckten Körper bandagierten.<sup>34</sup> (Abb 5). Ernst Alt stellt die Inkarnation durch das gefangene Einhorn dar.<sup>35</sup> HAP Grieshaber fertigte eine Farbskizze von Einhorn und Jungfrau.<sup>36</sup> Heinz Zander, Berlin, komponiert einen Frauenkopf ins Scheibenrund auf dem Rücken eines Einhorns ("Die Najade will nun endlich wieder Nymphe sein", Öl, 1979). Werner Tübke setzte Peter Flettners Flugblatt "Das zugrunde gerichtete Handwerk" (*Spiritualis unicornis* D-557) in einen Vorentwurf für das große Bauernkriegs-panorama in Bad Frankenhausen/Thüringen um. In Salvadore Dalis Folge aquarellierter Kaltnadelradierungen "Les douze tribus d'Israel", 1972, vertritt das Einhorn den Stamm Efraim; Dali läßt das Einhorn Vordergrund ein liegender Frauenakt<sup>37</sup>.

Zwei New Yorker Künstler deuten Einhörniges nur an: Paul Rotterdam den Narwalzahn, Magdalena Abakanowitz wie ein Fossil auf hoher Stele den kurzgehörnten Kopf<sup>38</sup>. Tiefgründige Heiterkeit spricht aus Gernot Rumpfs

<sup>31</sup>R.R. BEER, *Willi Baumeisters Shakespeare-Einhorn*, in "Graphische Kunst" 17, 1981, S. 48.

<sup>32</sup> SCHRAUD Abb.S. 82

<sup>33</sup> Joseph Beuys, *Zeichnungen, Katalog Nationalgalerie Berlin*, 1979, Nr. 20

<sup>34</sup> Rebecca Horn. *Nationalgalerie Berlin, Kunsthalle Wien in Zusammenarbeit mit dem Guggenheimmuseum New York, Cantz Verlag 1994, Kat.-Nr.4, Text S. 24f., 80; auch als Filmaufzeichnungen 1970, 1973.*

<sup>35</sup> MARTIN KÖNIG, *Ein Fensterzyklus von Ernst Alt: Die Tierfenster in der Pfarrkirche St.Ludwig in Saarlouis*, in "Das Münster" 42, 1989,S. 27–30.

<sup>36</sup> Aquarell, 75x57,5 cm. 1979, signiert, Galerie Schmücking, Braunschweig.

<sup>37</sup> Als Original-Graphik, 75x55 cm, und als farbig gefaßte Bronze, 1977–1984. Eine Serigraphie von 1977 zeigt ein blaues "Munteres Einhorn".

<sup>38</sup> M. MEGGED, Abb. S. X. 151.

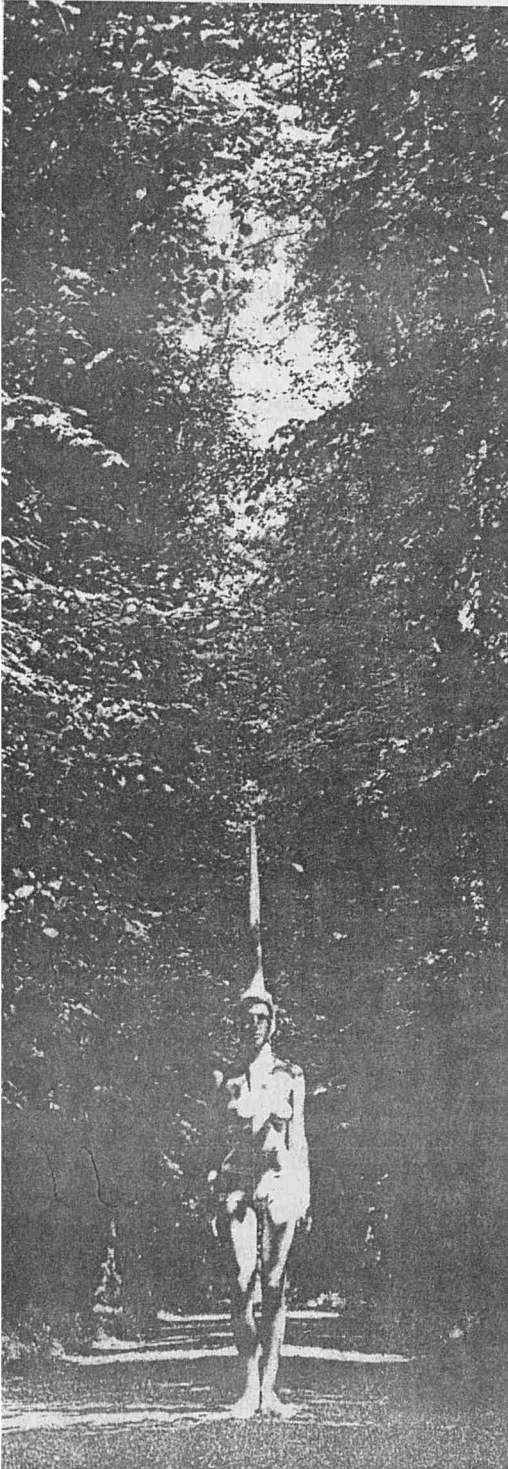


Abb 5: Rebecca Horn, Damen-  
Einhorn, Performance 1970



Bronzearbeiten Einhornvogel (Lettneraltar im Dom zu Xanten, 1976) und Einhornforelle (Forellenbrunnen Geislingen/Steige), entrückt und wie gepanzert wirkt sein Brunnenkopf in Speyer<sup>39</sup>. Ein androgynes Einhorn steht in der Marmorfigurengruppe "Pyégmalion" von Julio Silva beim Pariser Forum des Halles. Detlef Willand (Kleinwalsertal) läßt auf einem Holzschnitt den Dr. Paracelsus dem großen Einhorn auf dem Weg nach Compostela begegnen und stellt das Tier in siebzehn Landschaften ein ("Jäger des Einhorns"; Galerie im Unteren Tor Bietigheim-Bissingen), Walter Habdank stellt es 1987 nach bewährten Vorbild auf einem Farbholzschnitt unter die Paradiesestiere, Wilfried Maria Blum modelliert archetypisch-erotische Keramiken mit Nashorn und Einhorn<sup>40</sup>. Die Galleria Monti in Rom zeigte 1984 postmoderne Einhornbilder der italienischen Avantgarde<sup>41</sup>.

Das Tier ist nun in jedermanns Hand: Der Plakatkünstler Tomi Ungerer läßt es melken, Robert Vavra fotografiert den Lauf rassiger Pferde, denen er ein Horn aufgesetzt hat<sup>42</sup>. Buch und Film *The last Unicorn*, New York 1968, von Peter S. Beagle ließ sich wohl kein Liebhaber des Tieres entgehen. Romane mit einschlägigem Titel weisen die Bücherverzeichnisse des Buchhandels nach; hier seien nur genannt Iris Murdoch, *Unicorn*, London 1963, Alan Garner, *Elidor oder Das Lied des Einhorns*, London 1965, Manuel Mujica Lainez, *El unicornio*, Barcelona 1980, A.A. Attanasio, *The Dragon and the Unicorn*, 1995. Weitere Titel nennen folgende Zeitschriften: *Corps écrit* 1983, Heft 6; *Mythlore* 1982, Heft 30 und 31, sowie 1983, Heft 34. Das prominenteste der romanhaften Einhörner ist das kulturgeschichtlich intelligent plazierte in Umberto Eco, *Der Name der Rose*, 1982.

Einhornjagd bzw. Narwal-Einhorn erscheinen kurz in Erzählungen und Erinnerungen z.B. von Anna Seghers (*Sonderbare Begegnungen*, 1973, S.19) und Pablo Neruda (dt.: *Ich bekenne, ich habe gelebt*, 1974, S. 278f.). Helmut Arntzen versetzte das Tier in zwei seiner hintersinnigen Fabeln<sup>43</sup>. Zum Einfluß Rilkes auf Pasternak siehe D. RAYFIELD.

Im Gedicht finden wir das Einhorn bei Federico Garcia Lorca: *Romancero Gitano*, 1928<sup>44</sup>, Dylan Thomas: *And death shall have no dominion*<sup>45</sup>, Alfred Margul-Sperber: *Das Einhorn*<sup>46</sup>, H.C. Artmann: *deutsche ansprache für das einhorn und die rose und das einhorn weiß*<sup>47</sup>, Max Hermann-Neisse: *Sehnsucht nach den*

<sup>39</sup> *Animalia 85. Tierplastik des 20. Jahrhunderts. Ausstellungen* (...) Münster (Sondernummer der "Allwetterzoo-Nachrichten" Münster 1985), Abb. S. 91.

<sup>40</sup> GISELA REINEKING VON BOCK, *Die phantastische Welt des Wilfried Maria Blum*, in "Kunst und Handwerk" 10, 1980, Abb. 24-30.

<sup>41</sup> M. APA-F.C. CRISPOLTI, *Unicorno*: JOCHEN HÖRISCH, *Das postmoderne Einhorn*, in "Buch-Magazin" 3, Gemeinschaftswerk der Evangelischen Publizistik, 1985, S. 5f.

<sup>42</sup> *Das Einhorn lebt*, Herrsching 1983.

<sup>43</sup> "Neue Deutsche Hefte" 29, 1982, S. 716.

<sup>44</sup> JAMES E. LARKINS, *Myth upon myth. Five animals in the "Romancero gitano"*, in "Hispania" 64, 1981, S. 14-22; *Zigeuner-Romanzen*, Leipzig 1977.

<sup>45</sup> *Poems of Our Time*, London 1967, S. 265.

<sup>46</sup> *Verzaubertes Wort. Gedichte*, Berlin (DDR) 2 1977, S. 120f.

<sup>47</sup> *ein lilienweißer brief aus lincolnshire, gedichte aus 21 jahren*, hrsg. von gerald bisinger, Frankfurt/M. 1969, S. 225, 325; auf das Gedicht *Sah ein kleines unicorn*, s. 232, wies bereits J. HÖRISCH, *Das Tier, das es nicht gibt*, S. 151, hin.

Wäldern<sup>48</sup>, Sarah Kirsch: *Tucholsky-Straße*<sup>49</sup>, Sándor Weöres: *Besuch des Einhorns*<sup>50</sup>, Peter Huchel: *Nichts zu berichten*<sup>51</sup>, Arno Reinfrank: *Das Einhorn*<sup>52</sup>, Călin Vlasiu: *Besuch bei einem Versuchskaninchen*<sup>53</sup>, Hinnerk Einhorn: *Einhorn*<sup>54</sup>, Hans Magnus Enzensberger: *Das leere Blatt*<sup>55</sup>, Barbara Köhler: *Dresdner Traum, Neustädter Seite*<sup>56</sup>, Gioconda Belli: *Vigilia*<sup>57</sup>, Peyton Houston: *Importance of the Unicorn*<sup>58</sup>. Weitere Biespiele ließen sich finden.

Zu den in *Spiritualis unicornis* S. 17 genannten Büchern für Kinder, junge und ältere Leser sind–auch hier nur beispielsweise–hinzugekommen: Louise Tellheim (Hrsg.): *Die Jagd auf das Einhorn*, München 1969; Hans Baumann: *Die Reise mit dem Einhorn*, Würzburg 1972; Otfried Preußler: *Das Märchen vom Einhorn*, Stuttgart 1975; Anne Wilsdorf, *Als der Weihnachtsmann Feuer fing*, Zürich 1982; Fiona Moodie, *Das Einhorn und das Meer*, Recklinghausen–Wien–Paris 1986; Friederike Mayröcker: *Unikornisch*<sup>59</sup>.

Jean Cocteau's Einhorn-Ballett ist S. 270 der 1. Auflage bereits erwähnt. An weiteren musikalischen Umsetzungen sind zu nennen: Hans U. Staeps, *Des Einhorns Anmut. Unicornis gratia* für Blockflötenchor und Sopranstimme<sup>60</sup>; ein Musical von Stephen Oliver für fünf Sänger und Chor *The Girl and the Unicorn*<sup>61</sup>. Gian Carlo Menottis Madrigal-Fabel *Das Einhorn, der Drache und der Tigermann oder Die drei Sonntage eines Dichters*, deutsch von Rudolf Hagelstange, wurde 1956 aufgeführt<sup>62</sup>.

Der hier in Teil B gebotene Ausblick auf Text, Bild und Klang geht weit über die zunächst gesetzte Zeitgrenze (1530) der Untersuchung zum Einhorn-Signum hinaus. Er ist gleichwohl unerlässlich, weil auf diese Weise deutlich wird, daß die Neuzeit dem *Tier, das es nicht giebt* (Rilke), die Anziehungskraft nicht genommen hat. Wie um dies zu beweisen, brachte die Bellerophon-Serie in Santa Barbara, Californien, ein Buntmalbuch mit 50 Umrisszeichnungen der ehrwürdigsten Einhorn-Bildzeugnisse vom Physiologus bis zum New Yorker Jagdteppich heraus<sup>63</sup>.

<sup>48</sup> *Gesammelte Werke*, hrsg. von KLAUS VÖLKER, Frankfurt/M. 1986, Bd. 2, S. 186.

<sup>49</sup> *Rückenwind. Gedichte*, Berlin–Weimar 1976, S.77.

<sup>50</sup> *Poesiealbum 135*, hrsg. von Paul KARPATI, Berlin 1978, S. 11.

<sup>51</sup> *Die neunte Stunde. Gedichte*, Frankfurt 1979, S. 57.

<sup>52</sup> *Heuschrecken am Horizont. Gedichte*, Berlin 1984, S. 130.

<sup>53</sup> "Neue Literatur" 2, 1987, Bukarest.

<sup>54</sup> *Quichote und die Windmühlen*, Halle–Leipzig 1989, S. 35

<sup>55</sup> *Zukunftsmusik*, Frankfurt/M. 1991, S. 13

<sup>56</sup> *Deutsches Roulette*, Frankfurt/M. 1991, S.61.

<sup>57</sup> *In der Farbe des Morgens*, München 1992, S. 58-61.

<sup>58</sup> "The Hudson Review" 45, 1992, S.273-275.

<sup>59</sup> In dem Sammelband *Das Einhorn sagt zum Zweihorn*, hrsg. von GERTRAUD MIDDELHAUVE–GERT LOSCHÜTZ, Köln 1966–Weitere Angaben bei TRUDY SCHMIDT, *Das Einhorn. Symbol des Keuschheit, Reinheit*, in "Der Schweizerische Kindergarten" 72, 1982, S. 18-22.

<sup>60</sup> Verlag Doblinger, Wien München, Flautario Nr. 30, Partitur.

<sup>61</sup> Musikverlag Novello, Sevenoaks, Kent; Erstaufführung London 1978.

<sup>62</sup> Für Chor, 10 Tänzer und 9 Instrumente; G.Ricardi & Co. Lörrach.

<sup>63</sup> *Unicorns. A Bellerophon coloring book*.

Die in *Spiritalis unicornis* S.19 geäußerte Erwartung, neu hinzukommende Text- und Bildzeugnisse dürften das in der ersten Auflage entworfene Gesamtbild wohl kaum verzeichnen, hat sich bestätigt; allerdings haben Funde und Forschungen zur Frühgeschichte des Signums größere Eindeutigkeit erbracht und ist die Notwendigkeit, die Linien in detaillierterer Untersuchung zeitlich weiter auszuziehen, deutlicher erkannt. Hierbei sollte man die vermeintlichen oder wirklichen Kuriosa in der Einhornrezeption der Neuzeit bis in die unmittelbare Gegenwart hinein als Daten einer Mentalitätsgeschichte würdigen: Diese Einhörner verraten manches über unsere Ängste und Sehnsüchte.

## C. ERGÄNZENDES LITERATURVERZEICHNIS 1970–1996

### I. QUELLEN

#### 1. *Physiologus*, *Bestiarius*, *Bestiaire*

- Spurgeon Baldwin (Hrsg.), *The Medieval Castilian Bestiary*, Exeter 1982.
- Nicolas Barker (Hrsg.), *Two East Anglian Picture Books. A Facsimile of the Helmingham Herbal and Bestiary and Bodleian Library MS Ashmole 1504*, The Roxburghe Club.
- Gabriel Bianciotto (Hrsg.), Pierre de Beauvais, Guillaume le Clerc, Richard de Fournival, Brunetto Latini, Corbechon, *Bestiaires du Moyen Age*, Mis en français moderne et présentés par G.B., Paris 1980, S. 38f., 92–94, 121f. (Thibaut de Champagne), 239.
- Willene B. Clark (Hrsg.), *The Medieval Book of Birds. Hugh of Fouilloys' "Aviarius"*. Edition, Translation and Commentary, Binghamton–New York 1992, Abb. 28a.b, 36, 55b, 60b.
- Michael J. Curley (Hrsg.), *Physiologus*, transl., Austin–London 1979.
- P.T. Eden (Hrsg.), *Theobaldi "Physiologus"* edited with Introduction, Critical Apparatus, Translation and Commentary, Leiden–Köln 1972, S. 75 (*monocornis*, cod. Pal. Vind. Lat. 982).
- Herbert Haupt–Thea Vignau–Wilberg (Hrsgg.), *Le Bestiaire de Rodolphe II. Cod. min. 129 et 130 de la Bibliothèque nationale d'Autriche*, Paris 1990, S. 110–125, Taf. 8–13.
- Luuk Houwen–Penny Eley (Hrsgg.), A. Fifteenth Century French Heraldic Bestiary [London, College of Arms MS. 19], in "ZfirPh" 108, 1992, S. 460–514 (S. 476f., Zeilen 327–342).
- Dimitris Kaimakis (Hrsg.), *Der "Physiologus" nach der ersten Redaktion (Beiträge zur klassischen Philologie 63)* Meisenheim am Glan 1974, S. 68a–69b.
- Ignacio Malaxecheverria (Hrsg.), *A Medieval Bestiary*, Madrid 1986.
- Guy R. Mermier (Hrsg.), *Le "Bestiaire" de Pierre de Beauvais (Version courte)*. Edition critique avec notes et glossaire, Paris 1977, S. 71f.
- Xenia Muratova (Hrsg.), *The Medieval Bestiary*, Moskau 1984, S. 82–84.
- Xenia Muratova–D. Poirion–M–F. Dupuis–S. Louis (Hrsgg.), *"Bestiarius"*. Facsimile du manuscrit du bestiaire Ashmole 1511, Paris: Club du Livre, 1984.
- A.P. Orban (Hrsg.), *"Novus Physiologus"*. Nach Hs. Darmstadt 2780, Leiden–New York–København–Köln 1989, S. 41f.
- Edgar Papp (Hrsg.), *Codex Vindobonensis 2721. Frühmittelhochdeutsche Sammelhandschrift der Österreichischen Nationalbibliothek in Wien. 'Genesis'–'Physiologus'–'Exodus'*, Göttingen 1980.

- Johannes Rathofer (Hrsg.), *“Bestiarium”*. Bodleian Library, Oxford, MS. Ashmole 1511, Graz 1983.  
 Anna Maria Raugeri (Hrsg.), *“Bestiario” valdese*, Florence 1984.  
 Ann Squires (Hrsg.), *The Old English “Physiologus”*, Durham 1988.  
 Anna Stojkova, *Der “Physiologus” in den südslavischen Literaturen (blg.)*, Sofia 1994.  
 Ursula Treu (Hrsg.) *“Physiologus”*. *Naturkunde in frühchristlicher Deutung*. Aus dem Griechischen übers., Hanau 1981.  
 Hanneke Wirtjes (Hrsg.), *The Middle English “Physiologus”*, Oxford 1991 [mit Lit., kein Einhorn-Kapitel].  
 C. del Zotto Tozzoli (Hrsg.), *The “Physiologus” in Iceland-Latin, Icelandic and Italian*, Pisa 1992.

## 2. Übrige Quellen

- Albertus Magnus, *De animalibus* (Book 22-26). Translated by James J. Scanlan, New York 1987.  
*Der Alexanderroman mit einer Auswahl aus den verwandten Texten*, übersetzt von Friedrich Pfister, Meisenheim am Glan 1978.  
*Liber Alexandri Magni. Die Alexandergeschichte der Handschrift Paris*, Bibliothèque Nationale, n.a.1. 310. Untersuchungen und Textausgabe, München 1989.  
*Barlaam and Josaphat. A Middle English Life of Buddha*, ed. John C. Hirsh, London–New York–Toronto 1986, S. 195ff.  
*On the Properties of Things. John Trevisa’s translation of Bartholomaeus Anglicus “De Proprietatibus Rerum”*, a Critical Text ed. Michael C. Seymour, Oxford 1975.  
*Ratman vppon Bartholome: His Booke “De Proprietatibus Rerum”*, London 1582, with an introduction and a new index by Jürgen Schäfer, Hildesheim 1976.  
 Joachim Camerarius, *Symbola et Emblemata (Nürnberg 1590 bis 1604)*, mit Einleitung und Registern hrsg. von Wolfgang Harns–UllaBritta Kuechen, 2 Bde., Graz 1986, II 12-14.  
 Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, Iași 1705; *Opere complete*, hrsg. von Virgil Căndea u.a., București 1973, Bd. 4.  
 Petur Dinekov u.a. (Hrsgg.), *Hristomatia po staro bŭlgarska literatura*, Sofia<sup>3</sup> 1974 [Alexandergeschichte S. 225, 228-243; Barlaam und Josaphat S.225f., 243-246; Physiologus S.261f., 263-266–kein Einhorn–; Kosmas Indikopleustes S. 262, 267-270].  
*Floarea Darurilor*, hrsg. von Pandeale Olteanu, Timișoara 1992 [Fiori di virtù in rumänischen Übertragungen].  
 Hermann Heinrich Frey, *Therobiblia. Biblisch Thier- Vogel – und Fischbuch, Leipzig 1595*, mit Vorwort und Register hrsg. von Heimo Reinitzer, Graz 1978, S. 170-174.  
 Conrad Gesner, *Thier-Buch, Frankfurt 1669*, Reprint Hannover 1980, S. 71-83.  
*Das Konrad Grünenberg Wappenbuch, 1483*. In Farbendruck neu hrsg. von Rudolf Graf Stillfried-Alcántara Adolf Matthias Hildebrandt, 1875 (nach der Hs. Bayer. Staatsbibl. cgm 145; passim).  
 Michael Herr, *Gründtlicher vnderricht/warhafft vnd eygentliche beschreibung/wunderbarlicher seltzamer art... aller vierfüssigen thier*, Straßburg 1546.  
 Herrad of Hohenburg, *Hortus deliciarum*, hrsg. von Rosalie Green u.a., London–Leiden 1979. Bd. 2, Abb. S. 14, 427.  
 Herrad von Landsberg, *Hortus deliciarum*, hrsg. von Otto Gillen, Neustadt/Weinstr. 1979, S. 32f., 134.  
 Hildegard von Bingen, *Das Buch von den Tieren*, nach den Quellen übersetzt und erläutert von Peter Rieth, Salzburg 1996, S. 90-92, 134-137.  
 Honorius Augustodunensis, *Imago mundi*, hrsg. von V.I.J.Flint, in “Archives d’histoire doctrinale et littéraire du moyen âge” 57, 1982, S. 7-153.  
 Isidore de Séville, *Etymologies Livre XII. Des animaux*, Texte établit, traduit et commenté par Jacques André, Paris 1986, S. 96f. [*De bestiis, Rhinoceron*].  
*Die Kyranden*, hrsg. von Dimitrie Kaimakis, Meisenheim am Glan 1976, S. 83, 168.  
 Brunetto Latini, *Le livre dou tresor*, ed. Francis J. Carmody, Genf 1975.

- Der deutsche "Lucidarius"*, Bd. I: Kritischer Text nach den Handschriften, hrsg. von Dagmar Gottschall-Georg Steer, Tübingen 1994, S. 28, 1-6.
- Liber monstrorum de diversis generibus*, ed. Corrado Bologna, Milano 1977.
- Jacob van Maerlant, *Der naturum bloeme*. Uitg. door M. Gysseling, s'–Gravenhage 1981.
- Jacob van Maerlant, *Het boek der natuur*, Samenstelling en vertaling: Peter Burger, Amsterdam 1989, S. 32–34.
- Konrad von Megenberg, *Buch der Natur*, hrsg. von Gerhard E. Sollbach, Frankfurt/M. 1990.
- Sebastian Münster, *Cosmographia Basel 1588*: Faksimile München 1977; 1628: Lindau 1978, Bd. 4, S. 1522.
- Reiner Musterbuch*. Faksimile-Ausgabe, Kommentar von Franz Unterkircher, Graz 1979, S. 25f., fol. 3,4,8.
- Marco Polo, *Il Milione*, ed. Ruggero M. Ruggieri, Firenze 1986.
- De Rebus in Oriente Mirabilibus*, (Lettre de Farasmanes). Ed. synoptique [...], hrsg. von Claude Lecouteux, Meisenheim am Glan 1979, S. 56.
- Thomas Cantimpratensis, *Liber de natura rerum*, hrsg. von H. Boese, Berlin – New York 1973, 4, 33, 44ff.
- Tomas de Cantimpré, *De natura rerum (lib. IV–XII). Tacuinum sanitatis. Codice C-67 de la Biblioteca Universitaria de Granada*. Comentarios a la edición facsimil. Estudio preliminar, transcripción y traducciones castellana e inglesa. Hrsg. von Luis García Ballester u.a., Granada 1974, Bd. 1: *Monocerothes, Monocheros, Onager Indiae*; Bd. 2: fol. 22<sup>v</sup>, 24<sup>v</sup>, 29<sup>v</sup>, 59<sup>v</sup>.
- Julius Wilhelm Zinzgref, *Hundert ethisch-politische Embleme mit den Kupferstichen des Matthaeus Merian*, hrsg. von Arthur Henkel-Wolfgang Wiemann, Heidelberg 1986.

## II. ABHANDLUNGEN

- I. Aharoni, On some animals mentioned in the Bible, in "Osiris" 5, 1938, S. 461–478.
- Klaus Alpers, Untersuchungen zum griechischen Physiologus und den Kyraniden, in "Vestigia Biblicae" 6, 1984, S. 35–39, 73–76.
- Adolf Ammerschlaeger, Das Einhorn, in "Das Goetheanum" 7, 1928, S. 253–255, 259–261.
- Mariano Apa-Francesco Carlo Crispolti, *Unicorno, Galleria Monti Roma, Via Federico Cesi 62* int. 3, 1984 [Ausstellungskatalog zu postmodernen Darstellungen von 28 italienischen Künstlern].
- Paul Ardouin, Maurice Scève–Pernette du Guillet–Louise Labé, *L'Amour a Lyon au temps de la Renaissance*, Paris 1981, S. 204–211, 346, 357.
- Fritz Arens, Die ursprüngliche Verwendung gotischer Stein–und Tonmodel, mit einem Verzeichnis der Model in mittelhheinischen Museen, in "Mainzer Zeitschrift" 66, 1971, S. 106–131. Taf. 17, 42.
- W. Baier, Artikel 'Einhorn' in *Marienlexikon*, hrsg. von Remigius Bäumer–Leo Scheffczyk, St. Ottilien 1989, S. 304–308.
- Ruxandra Balaci, Noi aspecte iconografice în pictura murală gotică din Transilvania. Hărman și Sînpetru (I), in "Studii și cercetări de istoria artei". Seria arta plastică 36, 1989, S. 3–18.
- Jurgis Baltrušaitis, *Das phantastische Mittelalter. Antike und exotische Elemente in der Kunst der Gotik*, Frankfurt/M.–Berlin–Wien 1985, S. 211f.
- Eugen Banholzer, Das "Weiße Einhorn in rotem Feld". Vom Wappen der Stadt Schwäbisch Gmünd, in "Einhorn" 1975, S. 169–189.
- Reinhold Baumstark, Hrsg., *Schatzkammerstücke aus der Herbstzeit des Mittelalters: Das Regensburger Emailkästchen und sein Umkreis*, München 1992 [zu D-847A].
- Udo Becker, Artikel 'Einhorn', in *Lexikon der Symbole*, Freiburg–Basel–Wien 1992, S. 66.
- Rüdiger Robert Beer, *Einhorn. Fabelwelt und Wirklichkeit*, München 1972.
- *Unicorn, Myth and Reality*, New York–London 1977.
- Rolf Beiderbeck–Bernd Knoop, *Buchers Bestiarium. Berichte aus der Tierwelt der Alien, gesammelt und vorgelegt*, Luzern–Frankfurt/M. 1978, S. 46, 114–123.
- Wolfgang Beinert–Heinrich Petri, Hrsgg., *Handbuch der Marienkunde*, Regensburg 1984, S. 953.



- Audrey Berner, The 'Unicorn' Poems of Jay Macpherson, in "Journal of Canadian Poetry" 3, 1980, S. 9-16.
- Gabriel Bianciotto–Michel Salvat, *Epopée animale, Fable, Fabliau. Actes du IV<sup>e</sup> Colloque de la Société Internationale Renardienne, Evreux 1981* (Publications de L'Université de Rouen: "Cahiers d'études médiévales" 2-3), Paris 1984.
- Jean Bichon, *L'animal dans la littérature française au XII<sup>ème</sup> et au XIII<sup>ème</sup> siècles*, Paris–Lille 1976, Bd. 2, S. 891.
- Friedrich Bischoff, Das Einhorn auf Münze, Medaille und Plakette, in "Geldgeschichtliche Nachrichten" 11, 1976, S. 243-245.
- Klaus Bitterling, Zur Quelle des Middle English Bestiary, in "Anglia" 94, 1976, S. 166-169.
- Harald Borges, *Drache, Einhorn, Phönix. Über chinesisches Denken*, Stuttgart–Weimar 1993, S. 39 [Geburt des Konfuzius].
- Walter Buckl, *Megenberg aus zweiter Hand. Überlieferungsgeschichtliche Studien zur Redaktion B des "Buchs von der natürlichen Dingen"*, Hildesheim–Zürich–New York 1993, S. 20, 140f.
- Claude Cäsar, *Vom Meereinhorn zum Narwal*. Ausstellungsbroschüre Zoologisches Museum der Universität Zürich, 1993.
- Wolfgang Caesar, Fabeltier und Wunderdroge, in "Deutsche Apothekerzeitung" 129, 1989, S. 2020, 2205-2211.
- Roger Caillois, Le mythe de la licorne, in "Diogenes" 119, 1982, S. 3-26.
- Maria-Teresa et Pierre Canivet, La Licorne dans les mosaïques de Huarte d'Apamène, Syrie, in "Byzantion" 49, 1979, S. 57-87 mit Abb.
- Yvonne Caroutch, *La licorne alchimique*, Paris (Chiron) 1982.  
– *Le livre de la licorne*, Paris (Pardès) 1989.  
– *Miroir de la licorne*, Paris 1992.
- Jean Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, Genève 1977.
- John Cherry, Hrsg., *Fabeltiere. Von Drachen, Einhörnern und anderen mythischen Wesen*, Reclam. Ditzingen 1997.
- Ion. C. Chițimia, Artikel 'Fiore di virtù (Blume der Tugend)', in *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin–New York 1984, Bd. 4.
- Chongo Choi, Popkwa Misul (koreanisch: Recht und Kunst), Seoul 1995 (über die Koreanische Tradition des chinesischen Einhorn Hsich-chai).
- Șerban Cioculescu, *Le Seigneur à la Licorne*, in "Secolul 20. Revistă de literatură universală". București 1973, Nr. 11-12, S. 82-92 [über D. Cantemir; vgl. weitere Beiträge des Bandes].
- Alexander Cizek, Ungeheuer und magische Lebewesen in der "Epistula Alexandri ad Magistrum suum Aristotelem de situ Indiae", in Goossens – Sodman, S. 78–94, S. 87, Abb. 15.
- Willene B. Clark – Meradith T. McMunn, *Beasts and Birds of the Middle Ages. The Bestiary and Its Legacy*, University of Pennsylvania Press 1989 [Register: *Animals: Unicorn*].
- Jean-Paul Clébert, *Bestiaire fabuleux*, Paris 1971, S. 224–233.
- L. Cogliati Arano, *Il manoscritto C 246 inf. della Biblioteca Ambrosiana: Solino (Miniatura Italiana)*, Firenze 1978 [D–16].
- Gustave Cohen, *La poésie en France au moyen-âge*, Paris 1952, S. 60f.
- Radu Crețeanu, L'influence des livres populaires sur les beaux-arts en Valachie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, in "Synthesis" 3, 1976, S. 101–120 [u.a. Einhorn in Wandmalereien südrumänischer Kirchen].
- Michael J. Curley, "Physiologus", Physiologia and the Rise of Christian Nature Symbolism, in "Viator" 11, 1980, S. 1-10.
- D. Day, The "Unicorn", in "Canadian Literature" 108, 1986, S. 13f.
- M. Dekkers, *Bestiarium*, Amsterdam 1977.
- Carlos Della Casa, Contatti tra popoli e scambi culturali: La leggenda del-'unicorno', in "Contributi di orientalistica, glottologia e dialettologia, Quaderni di Acme" 7, Milan 1986, S. 11-24.
- Otto Demus, Bemerkungen zum "Physiologus" von Smyrna, in "Jb. der Österreichischen Byzantinistik" 25, 1976, S. 235-237.

- Ferdinand Denis, *Le monde enchanté. Cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen âge*, Paris 1845, Frontispiz, S. 83-90, 152f.
- Gerd Dicke-Klaus Grubmüller, *Die Fabeln des Mittelalters und der frühen Neuzeit. Ein Katalog der deutschen Versionen und ihrer lateinischen Entsprechungen*, München 1978.
- Bernhard J. Dotzler, Das Einhorn, das es gibt. Ein Diskussionsbeitrag, in "Jb. der Deutschen Schillergesellschaft" 33, 1989, S. 411-417 [Diskursanalyse und Metasprache am Beispiel der Rede vom Einhorn].
- Vasile Drăguț, *Arta gotică în România*, București 1979, S. 244f., 265 [Herman/Honigberg].
- Suzanne Dutruch, The Unicorn: Art et artifice, in "Études Anglaises" 36, 1983, S.57-66 [über Iris Murdochs Roman 'Unicorn'].
- Alexandru Dușu, "Alexandria" ilustrată de Năstase Negrule, București 1984 [Hs. mit Miniaturen des 18. Jhts., Bukephalos als Einhorn].
- Wolfram Eberhard, *Lexikon chinesischer Symbole*, Köln 1983.
- Umberto Eco, *Der Name der Rose*, München-Wien 1982, S. 403-406.
- Jürgen Werinhard Einhorn, Der Bilderschmuck der Handschriften und Drucke zu Ulrichs von Pottenstein 'Buch der natürlichen Weisheit', in *Verbum et signum. Beiträge zur mediävistischen Bedeutungsforschung*, hrsg. von Hans Fromm-Wolfgang Harns-Uwe Ruberg, München 1975, Bd. 1, S. 389-424, bes. S. 403.
- Artikel 'Einhorn', in *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin-New York 1980, Bd. 3, Sp. 1246-1256.
- Das Einhorn in der Graphik, in "Graphische Kunst" 17, 1981, S. 43-47.
- Colin Eisler, *The Master of the Unicorn. The Life and Work of Jean Duvet*, New York 1979.
- Alain Erlande-Brandenburg, *La Dame à la licorne*, éd. Musées nationaux, Paris 1979.
- Marcel Faure, "Aussi com l'unicorne sui" ou le désir d'amour et le désir de mort dans une chanson de Thibaut de Champagne, in "Revue des Langues Romanes" 88, 1984, S. 15-21.
- Klaus Fischer, *Erotik und Askese in Kult und Kunst der Inder*, Köln 1979, S. 13-15, Register S. 288 'Rishyashringa', Abb. 4, 43, 46f., 75, 85, 97.
- John and Deborah Ford, Narwhal: Unicorn of the Arctic Seas, in "National Geographic Magazine" 169, 1986, S. 355-363.
- Lothar Frank, *Die Physiologusliteratur des englischen Mittelalters und die Tradition*, Tübingen 1971.
- Margaret B. Freeman, *The Unicorn Tapestries*, New York 1976.
- Herbert Friedmann, *A Bestiary for Saint Jerome: Animal Symbolism in European Religious Art*, Washington D.C. 1980, S. 153, 266f.
- Udo Friedrich, *Naturgeschichte zwischen artes liberales und frühneuzeitlicher Wissenschaft. Conrad Gesners "Historia animalium" und ihre volkssprachliche Rezeption*, Tübingen 1995.
- Hans Frosch, *Zu gast in andern Ländern*, Leipzig 1978, S. 145f.
- Margrit Früh, *Das Einhorn-das geheimnisvolle Fabeltier. Begleikatalog zur Ausstellung in der Schloßremise Frauenfeld, 5. Juni bis 10. Oktober 1993 (Mitteilungen aus dem Thurgauischen Museum*, hrsg. von der Thurgauischen Museums-Gesellschaft, Heft 29) Frauenfeld 1993.
- A. Gabrielli, *Het fantastische in de kunst*, Utrecht 1989.
- Wilma Beryl George, *Animals and Maps*, London 1969, Register "Unicorn".
- Udo Gerdes, Artikel "Gesta Romanorum", in *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, hrsg. von Kurt Ruh u.a., Berlin-New York 1981, Bd. 3, Sp. 25-34.
- Wilma George-Brundson Yapp, *The Naming of the Beasts. Natural History in the Medieval Bestiary*, London 1991.
- Christoph Gerhardt, *Die Metamorphosen des Pelikans. Exempel und Auslegung in mittelalterlicher Literatur. Mit Beispielen aus der bildenden Kunst und einem Bildanhang*, Frankfurt/M.-Bern-Las Vegas 1979, Register S. 183.
- James Cross Giblin, *The truth about Unicorns*, New York 1991.
- Jan Goossens-Timothy Sodman, *Third International Beast Epic Fable and Fabliau Colloquium Münster 1979. Proceedings*, ed. Köln-Wien 1981.
- Lise Gotfredsen, Jagten i den lukkede have, in "Konsthistorik tidskrift" 59, Stockholm 1990, S. 17-24.
- Karen Gould, *The Psalter and Hours of Yolande of Soissons*, Cambridge/Mass. 1978, S. 76-81, Abb. 38.
- Sill Gertrude Grace, *A Handbook of Symbols in Christian Art*, New York 1979.

- Ronald Grambo, Enhjørning, kentaur og verdenstre, in "Journal of the Norwegian Association for Semiotic Studies" 6, 1989, S. 12–25.
- Sabine Graumann, Pello venena procul–Zur medizinischen Bedeutung des Einhorns in der Vergangenheit, in "Medizin im Museum. Jahrbuch der Medizinhistorischen Sammlung der Ruhr-Universität Bochum", Essen 1995, S. 35-58 u.a. [Verzeichnis der Museen mit Narwal-Zähnen; Literatur].
- Erich Grill, *Mittelalterliche Bodenfliesen aus Worms*, Veröffentlichungen der Städtischen Sammlungen Worms 1922, Nr. 5f.
- Roland Guillot, Le bestiaire symbolique des "Tragiques" (Livre II et III), in *L'animalité. Hommes et animaux dans la littérature française*, hrsg. von Alain Niderst, Tübingen 1994, S. 106f.
- Klaus Günther, Das Einhorn. Die eklektische, natur- und symbolgeschichtliche Betrachtung eines Fabeltieres, in "Sitzungsberichte der Gesellschaft Naturforschender Freunde zu Berlin" N.F. 7, Heft 1-3, 1967, S. 1-36.
- Debra Hassig, *Medieval Bestiaries. Text, Image, Ideology*, Cambridge/ Mass. 1995 [umfangreiches Literaturverzeichnis].
- Nancy Hathaway, *The Unicorn*, New York 1980.
- Walter Haug, *Das Mosaik von Otranto, Darstellung, Deutung und Bilddokumentation*, Wiesbaden 1977, S. 43f., Abb. 13.
- (Hrsg.), *Formen und Funktionen der Allegorie. Symposium Wolfenbüttel 1978*, Stuttgart 1979, S. 127-129 (F. Ohly), 146, 377-379 [H. Reinitzer], 609, Abb. zu S. 628, Anm. 27 [G. Hess].
- Gerold Hayer, *Konrad von Megenberg. "Das Buch der Natur". Untersuchungen zu seiner Text- und Überlieferungsgeschichte*, Tübingen 1996.
- Nikolaus Henkel, *Studien zum "Physiologus" im Mittelalter*, Tübingen 1976, literarische Beilage S. 168-171, 134f.
- Jochen Hörisch, "Das Tier, das es nicht giebt"–Zur Geschichte des Einhorn-Motivs und der Selbstdeutung von Dichtung. Antrittsvorlesung 25. Mai 1982, in "Jb. der Universität Düsseldorf" 1985.
- Die alltägliche Wiederkehr des Einhorns in der "Unendlichen Geschichte", in A. Schöne, Hrsg., *Kontroversen, alte und neue Akte des 7. Kongresses der IVG*, Bd. 10, Tübingen 1986.
- *Das Tier, das es nicht giebt. Eine Text- & Bild-Collage über das Einhorn*, Nördlingen 1986 (Hörisch), Neuauflage vorgesehen.
- Das Einhorn als Symbol des schönen Scheins, in: Dietmar Kamper–Christoph Wulf, Hrsg., *Der Schein des Schönen*, Göttingen 1989, S. 452-464.
- Hans H. Hofstätter, Christliche Allegorie: Das Einhorn, in "Das Münster" 32, 1979, S. 49-53.
- James Hogg, A Morbid Preoccupation with Mortality? The Carthusian London British Library MS. Add. 37049, in ders., *Zeit, Tod und Ewigkeit in der Renaissance-Literatur*, Salzburg 1986, Bd. II, S. 139-161.
- Christoph Huber, *Die Aufnahme und Verarbeitung des Alanus ab Insulis in mittelhochdeutschen Dichtungen. Untersuchungen zu Thomasin von Zerclaere, Gottfried von Straßburg, Frauenlob, Heinrich von Neustadt, Heinrich von St. Gallen, Heinrich von Mügeln und Johannes von Tepl*, Zürich–München 1988.
- M. Hubert, La Taille de la Licorne, in "Archivum latinitatis Medii Aevi" 27, 1957, S. 167-187.
- Christian Hünemörder–Klaus Wessel–H.-E.Korn, Artikel 'Einhorn', in: *Lexikon des Mittelalters*, München–Zürich 1986, Bd. 3, Sp. 1741f.
- Paul and Karin Johnsgard, *Dragons and Unicorns. A Natural History*, New York 1982.
- Jean-Pierre Jossua, *La Licorne. Images d'un couple*, Paris 1985.
- Françoise Joukovsky, *Orphée et ses disciples dans la poésie française et néo-latine du XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève 1970, Abb. S. 84.
- Zoltán Kádár, *Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts*, Budapest 1978 [Abb. Cod. Ven. Marc. Gr. Z. 479]
- Heide Kässer, Das Einhorn auf mittelalterlichen Textilien an fünf Beispielen aus dem Bayerischen Nationalmuseum in *Textilarbeit und Unterricht* 1989, S. 19-28, Abb. 1-6.
- Gabriele Kaminski-Menssen, Zur Ikonographie und Ikonologie des Einhorns in Frühchristlicher Zeit, in "Städel-Jahrbuch" N.F. 15, 1995, S. 19-34.

- Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du moyen âge*, Paris 1980 [u.a. Reiseberichte].
- Felix Karlinger-Irmgard Lackner, *Romanische Volksbücher*, Darmstadt 1978, S. 23-97 [*Barlaam und Josaphat*].
- Cornelia Kemp, *Angewandte Emblemik in süddeutschen Barockkirchen*, München-Berlin 1981, Nr. 70a, 88, 144a, 160.
- K. Kitchell-Stephen Schierling, Three Unicorn Poems from Rossi 1006, in "Classical Bulletin" 61, 1985, S. 69-75; s.u. Schierling.
- Doris M. Klostermaier, *Wanderungen und Wandlungen des Einhornmotivs von der altindischen Legende zur Emblemik des sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderts*, Magisterarbeit Winnipeg, Univ. of Manitoba 1978 [nicht eingesehen].
- Hubert Knauber, "Einhorn" im *Arzneyschatz*, Baden-Württemberg 1974, S. 178f.
- Ulrich Kniefelkamp, *Die Suche nach dem Reich des Priesterkönigs Johannes. Dargestellt anhand von Reiseberichten und anderen ethnographischen Quellen des 12. bis 17. Jahrhunderts*, Gelsenkirchen 1986, S. 26f., 81-84, 98.
- John B. Knipping, *Iconography of the Counterreformation in the Netherlands*, Leiden 1974, Bd. 1, S. 18, 29, 214.
- Detlef C. Kochan, Einhorn und Dame: Zur Legende des Einhorn-Fanges in der literarischen Tradition, in "Amsterdamer Beiträge zur Neueren Germanistik" 27, 1988, S. 183-235.
- Helmer Kofod, Danish Contributions to the unicorn story, in "Beiträge zur Geschichte der Pharmazie" 31, 1979, S.12-14.
- Władysław Kopaliński, Artikel, 'Barlaam i Jozafat', 'Bestiariusz', in *Slownik mitów i tradycji kultury*, Warszawa 1978, S. 78, 94.
- *Slownik Symboli*, Warszawa, 1991, S. 123-125: Jednorozec.
- Leopold Kretzenbacher, *Mystische Einhornjagd, Deutsche und slawische Bild- und Wortzeugnisse zu einem geistlichen Sinnbild-Gefüge. Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil. -Histor. Kl. 6*, 1978.
- Gerhart B. Ladner, *Handbuch der frühchristlichen Symbolik: Gott, Kosmos, Mensch*, Stuttgart 1992, S. 124f.
- Irmgard Lackner, Artikel 'Barlaam und Josaphat', in: *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin-New York 1977, Bd. 1, Sp. 1243-1252.
- I.N. Lebedeva, *K istorii drevnerusscogo "Prologa": "Povesti o Varlaame i Ioasafe" v sostave "Prologa". (Trudy Otdela drevnerusskoj literatury Instituta russkoj literatury 37)*, 1983, S. 39-53.
- Gregor Martin Lechner, *Die mystische Einhorn-jagd als Allegorie der Verkündigung (Jagd einst und jetzt. Niederösterreichische Landesausstellung Schloß Marchegg)*, Wien 1978, S. 27-41, 258-266.
- Jacqueline Leclercq, De l'art antique à l'art médiéval. A propos des sources du bestiaire carolingien et de ses survivances à l'époque romane, in "Gazette des Beaux-Arts" 113, 1989, S. 61-66, Abb. 3 [D-480].
- Claude Lecouteux, *Kleine Texte zur Alexandersage. Mit einem Anhang: Prestre Jean*, Göppingen 1984, S. 82 (§19), 93.
- *Les monstres dans la littérature allemande du moyen âge. Contribution à l'Étude du merveilleux médiéval*, Göppingen 1982, Bd. 1, Register S. 344; Bd. 2, S. 98-107 [Wildleute], 190 [Drachenstein], 224-228 [Einhorn], Bd. III, S. 9 [Einhorn].
- Sylvie Lefèvre, Polymorphisme et métamorphose. Les mythes de la naissance dans les Bestiaires, in *Métamorphose et Bestiaire fantastique au Moyen Age*, hrsg. von Laurence Harf-Lancner, Paris 1985, S. 215-246, S. 229-232.
- Jürgen Leibbrand, *Speculum bestialitatis. Die Tiergestalten der Fastnacht und des Karnevals im Kontext christlicher Allegorese*, München 1988, "Einhorn" im Register.
- Dimitrij Sergeevič Lichačev, (Hrsg.), *Slovař knižnikov i knižnosti drevnej Rusi (XI-pervaja polovina XIV v.)*, Leningrad 1987, Bd. 1, S. 349-352; I.N. Lebedeva, "Povesti o Varlaame i Ioasafe"; S. 461f.: O.A. Belobrova, "Fiziolog".
- René-André Lombard, La Dame à l'Unicorne et le passage de l'An, in "Atlantis" 337, 1985, S. 226-248.
- B. Lopez, The Image of the Unicorn (Looking for the Arctic Narwhal), in "North American Review" 250, 1987, S. 27-37.

- Y. Loskoutoff, *Astrée à la Licorne: L' Eloge d'Elisabeth I concluant le troisième livre des Tragiques d' Agrippa d' Aubigné*, in "Bibliothèque d' Humanisme et Renaissance" 54, 1992, S. 373-384.
- Néstor Alberto Lugones, *Los Bestiarios en la literatura medieval española*, The University of Texas at Austin 1976.
- H.Luke, *The Lion and the Unicorn: Purging the Ego of the Sin of Pride*, in "Parabola. The Magazine of Myth and Tradition" 10, 1985, S. 62-69.
- Isabel Mateo Gómez, *Temas profanos en la escultura gótica Española. Las sillerías de coro*, Madrid 1979, S. 110-113, Abb. 103f., 106.
- Ignacio Malaxecheverria, *El bestiario esculpido en Navarra*, Pamplona 1982.
- Hermann Maué-Ludwig Veit, *Münzen in Brauch und Aberglauben. Schmuck und Dekor, Votiv und Amulett, Politische und religiöse Selbstdarstellung*, Mainz 1982, Abb. 7.
- Kristen Meek, Flannery O' Connor's 'Greenleaf' and the Holy Hunt of the Unicorn, in "The Flannery O' Connor Bulletin" 19, 1990, S. 30-37.
- Matti Megged, *The Animal that never was. In Search of the Unicorn*, New York 1992.
- G.R. Mermier-Nikolas Henkel-Joachim M. Plotzek, Artikel "Bestiarium, -ius, Bestiarien" in *Lexikon des Mittelalters*, München-Zürich 1980, Bd. 1, Sp. 2072-2080.
- Volker Mertens-Hans Sauer, Artikel "Gesta Romanorum" in *Lexikon des Mittelalters*. München-Zürich 1989, Bd. 4, Sp. 1408-1411.
- Heinz Meyer, Artikel "Enzyklopädie" in *Literatur-Lexikon*, hrsg. von Walter Killy, Bd. 13, München 1992, S. 216-219.
- Paul Michel (Hrsg.), *Tiersymbolik*, Bern 1991.
- Pierre Miquel, *Dictionnaire symbolique des animaux. Zoologie mystique*, Paris 1991, S. 239f.
- Heinz Mode, *Fabeltiere und Dämonen in der Kunst. Die fantastische Welt der Mischwesen*, Leipzig 1973, S. 158-162.
- Mihai Moraru- Cătălina Velculescu, *Bibliografia analitică a literaturii române vechi*, Vol. I: *Cărțile populare laice*, București 1976-78, S. 243-264, 265-306, 437-500 (*Physiologus, Fiori di virtù, Barlaam und Josaphat*).
- Luce Moreau Arrabal, *La licorne en Espagne de 1500-1660. Quelques exemples pris dans l'icongraphie et les lettres*, in "Ibérica" 1981, S. 137-150.
- Xenia Muratova, "Adam donne leurs noms aux animaux". L' iconographie de la scène dans l' art de moyen âge. Les Manuscrits des bestiaires enluminés du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, in "Studi medievali" 18, 2, 1997, S. 367-394, Taf IV.
- Les miniatures du manuscrit Fr. 14.969 de la Bibliothèque Nationale de Paris (Le Bestiaire de Guillaume le Clerc) et la tradition iconographique franciscaine, in "Mediaevalia" 78, 28, 1978, S. 141-148.
- L' arte longobarda e il Physiologus, in *Atti del 6. Congresso Internazionale di Studi sull'Alto Medioevo*, Milano 1978, Bd. 2, Spoleto 1980, S. 547-558.
  - La production des manuscrits du Physiologue grec enluminés en Italie au XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle et leur place dans l' histoire de la tradition de l' illustration du Physiologus, in *Internationaler Byzantinistenkongress Wien 1981*, Akten II. Teil, 6. Teilbd., Wien 1982, S. 327-340 (= *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 32 6).
  - The decorated manuscripts of the Bestiary of Philippe de Thaan (The MS. 3466 from the Royal Library in Copenhagen and the MS. 249 in the Merton College Library, Oxford) and the Problem of the Illustrations of the Medieval poetical Bestiary, in *Goossens Sodman*, S. 217-246, S. 243f., Abb. 29-31.
  - Probleme de l'origine et des sources des cycles d' illustrations des manuscrits des bestiaires, in "Cahiers d' études médiévales" 2-3, Rouen-Paris 1984, S. 383-407; s.o. Bianciotto; S. 389, Abb.1f.
  - Workshop Methods in English Late Twelfth-Century Illumination and the Production of Luxury Bestiaries, in: W.B.Clarke-M.T. McMunn, *Beasts*, siehe dort.
- Friedrich Muthmann, *Mutter und Quelle*, Basel 1975, S. 459.



- Eckhard Neumann, Der Einhorn-Zyklus von Ernst Fuchs und seine subjektiv-schöpferischen Beziehungen zur christlichen Ikonographie und alchemistischen Bildwelt, in "Das Münster" 37, 1984, S. 207-216.
- H. Nickel, About the Sequence of the Tapestries in The Hunt of the Unicorn and The Lady with the Unicorn, in "Metropolitan Museum Journal" 17, 1982, S. 9-14.
- Presents to the Princes. A Bestiary of Strange and Wondrous Beasts, Once Known, for a Time Forgotten, and Rediscovered, in "Metropolitan Museum Journal" 26, 1991, S. 129-138.
- Stefan Nieznanowsky, Artikel 'Bestiarium', in *Literatura polska. Przewodnik encyklopedyczny*, Bd. I, Warszawa 1984, S. 67.
- Traude-Marie Nischik, *Das volkssprachliche Naturbuch im späten Mittelalter. Sachkunde und Dinginterpretation bei Jacob van Maerlant und Konrad von Meigenberg*, Tübingen 1986, passim.
- Carl Nordenfalk, Qui a commandé les tapisseries dites de "la Dame à la Licorne"?, in "Revue de l'art" 55, 1982, S. 52-56.
- Esther Nyholm, "Triumph" as a motif in the poems of Petrarch and in contemporary and later art, in *Medieval Iconography and Narrative. A Symposium*, Odense 1980, S. 70-99, Abb. 9f., 14.
- Oloph Odenius, Der Mann im Brunnen und der Mann im Baum. Ein ikonographischer Beitrag, in *Festschrift für Robert Wildhaber*, Basel, 1972/73, S. 477-486, Abb. 1-3.
- Friedrich Ohly, Zum Buch der Natur, in ders., *Ausgewählte und neue Schriften zur Literaturgeschichte und zur Bedeutungsforschung*, hrsg. von Uwe Ruberg–Dietmar Peil, Stuttgart–Leipzig 1995, S. 727-843.
- Andrei Oișteanu, The unicorn. Zoomythological commentaries, in "Ethnologica". Beilage zu: "Recherche sur l'histoire comparative des institutions et du droit", București 1982, Nr. 1, S. 63-79 (erste Fassung in: Grădina de dincolo, 1980).
- Norbert H. Ott, Anmerkungen zur Barlaam-Ikonographie: Rudolfs von Ems "Barlaam und Josaphat" in Malibu und die Bildtradition des Barlaam-Stoffs, in Odilo Engels–Peter Schreiner, Hrsgg., *Die Begegnung des Westens mit dem Osten*, Sigmaringen 1993, S. 357-364).
- Barbara Pavarotti, *Aspetti simbolici del Corno in un Mio dell' Antichità e del Medioevo: l' Unicornio*, Degree thesis in Cultural Anthropology, University of Rome, Faculty of Letters and Philosophy 1980/81.
- Anne Payne, *Medieval Beasts*, London 1990, S. 8, 26f., 41.
- Dietmar Peil, Zum Problem der Physiologus-Traditionen in der Emblemik, in "Mittelalterliches Jahrbuch" 30, 1995, S. 61-80.
- Monique Pelletier, *Géographie du monde au Moyen Age et à la Renaissance*, Paris 1989.
- Gerhard Piccard, *Die Wasserzeichenkartei im Hauptstaatsarchiv Stuttgart, Findbuch 10: Wasserzeichen Fabeltiere Greif, Drache, Einhorn*, Stuttgart 1980, S. 175-378.
- Marco Piccat, Animal's representations in an italian manuscript of the fifteenth century, in "Cahiers d' études médiévales" 2-3, Rouen–Paris 1984, S. 449-461; s.o. Bianciotto, S. 450-452.
- G. Pilleri, *Auf Baffinland zur Erforschung des Narwals (Monodon Monoceros)*, Bern 1983.
- Ruth Pitman–John Scattergood, Some Illustrations of the Unicorn Apologue from Barlaam and Joasaph, in "Scriptorium" 31, 1977, S. 85-90, Taf. 7f.
- Richard Pittioni, Figuralverzierte Bodenfliesen aus dem Stift Heiligenkreuz, Niederösterreich. Ein Beitrag der Mittelalter-Archäologie zur Physiologusforschung, in "Anzeiger der phil.-hist. Kl. der österreichischen Akademie der Wissenschaften" 107, 1970, S. 74-89, Taf. III.
- Alice Planche, La Double Licorne ou le chasseur chassé, in "Marche Romane" 30, 1980, S. 237-246.
- Welleran Poltarnees, *A Book of Unicorns*, la Jolla/California 1978.
- Klaus Popitz, *Tiere und Pflanzen in der Graphik, Ausstellung Kunstbibliothek Stiftung Preuß. Kulturbesitz*, Berlin 1967, S. 54–58.
- P. de Prémare, *Vestiges des principaux dogmes chrétiens tirés des anciens livres chinois*, Paris 1878, S. 351–360.
- Cees van Raak, Nader tot de eenhoorn, in "Maatstaf" 6, 1993, 47–57.
- Jutta Rall-Niu, Drachen, Phoenix, Einhorn und Schildkröte, die vier heiligen Tiere in der chinesischen Mythologie, in "Symbolon" N. F. 5, 1980, S. 143–151.

- Anna Rapp Buri – Monica Stucky-Schürer, *Zahn und wild. Basler und Straßburger Bildteppiche des 15. Jahrhunderts*, Mainz 1990, S. 52–54, 58, 60, 64 mit Abb.
- Donald Rayfield, Unicorns and Gazelles: Pasternak, Rilke and the Georgian Poets in "Forum for Modern Language Studies": 26, 1990, S. 370–381.
- Heimo Reinitzer – Peter Ukena, Das königs–Einhorn. Ein Einblattdruck von Philipp von Zesen, in "Vestigia Biblicae" 6, 1984, S. 309–319.
- Richard Reitsma, Sexual Discourse through the Image of the Unicorn in the Richard de Fournival's "Bestiaire d'amour" and Response, in "Romance Languages Annual" 3, 1992, S. 108–110.
- Marco Restelli, Il Ciclo dell'Unicorno. Miti d'Oriente e d'Occidente, Venezia 1992, Risyasrnga/Gazellenhorn Abb. 15–18.
- Klaus Ridder, *Jean de Mandevilles "Reisen". Studien zur Überlieferungsgeschichte der deutschen Übersetzung des Otto von Diemeringen*, München 1991.
- Rudolf Riedinger, Der "Physiologus" und Klemens von Alexandria, in "Byzantinische Zeitschrift" 66, 1973, S. 273–307.
- Seid klug wie die Schlange und einfältig wie die Taube. Der Umkreis des "Physiologus", in "Byzantina" 7, 1975, S. 9–32.
- Rainer Maria Rilke, *Die Dame mit dem Einhorn. Mit zwölf Abbildungen der Teppiche "La Dame à la Licorne" und einem Nachwort von Egon Olessak*, Frankfurt/M. 1978.
- Bruce Ross, Chinese Animal Symbolism: The Case of the ch' i-lin, in ders., *The Inheritance of Animal Symbols in Modern Literature and World Culture. Essays, Notes and Lectures*, New York–Bern–Frankfurt/M. 1988, S. 78–100.
- D.J.A. Ross, A Funny Name for a Horse–Bucephalus in Antiquity and the Middle Ages in Literature and Visual Arts, in *Alexander the Great in the Middle Ages*, ed. by L.J. Engels u.a., Nijmegen 1986, S. 302–303 (Summary).
- Eva Roth Kaufmann–René Buschor–Daniel Gutscher, *Spätmittelalterliche reliefierte Ofenkeramik in Bern*, Bern 1994.
- Uwe Ruberg, Die Tierwelt auf der Ebstorfer Weltkarte im Kontext der mittelalterlichen Enzyklopädik, in Hartmut Kugler–Eckhard Michael, Hrsgg., *Ein Weltbild vor Columbus. Die Ebstorfer Weltkarte, Interdisziplinäres Collogium 1988*, Weinheim 1991, S. 321, 323–342.
- Beryl Rowland, *Animals with Human Faces. A Guide to Animal Symbolism*, London 1974, S. 152–157.
- Hannelore Sachs–Ernst Badstübner–Helga Neumann, *Christliche Ikonographie in Stichworten*, Leipzig 1973, S. 106f.
- Michel Salvat, Notes sur les bestiaires catalans, in "Cahier d' études médiévales" 2–3, Rouen–Paris 1984, S. 499–508; s.o. Bianciotto, S. 505.
- Evi Dim. Sampanikou, The illumination of the "raging unicorn" scene from the Barlaam and Ioasaph romance in greek post-byzantine wall-painting, in "Dodoni" 19, 1990, nr. 1, S. 127–157.
- John B. Saunders–Burkart Engesser, *Dinosaurier aus China. Sonderausstellung des Hessischen Landesmuseums Darmstadt*, 26.4–10.11. 1991, S. 22f.
- J. Saunierrollier, A Unicorn of the New World, in "Corps écrit" 1983, Iss. 6, S. 181–188.
- Jean Savare, La licorne: de la légende à la réalité, in "Revue d' histoire de la pharmacie" 21, 1972, S. 177–185.
- Giuseppe Scavizzi, The Myth of Orpheus in Italian Renaissance Art, 1400–1600, in *Orpheus. The Metamorphoses of a Myth*, edited by John Warden, Toronto–Buffalo–London 1982, Abb. S. 125, 130.
- J.L.W. Schaper, The Unicorn in the Messianic Imagery of the Greek Bible, in "Journal of Theological Studies" 45, 1994, S. 117–136.
- Joachim Schickel, "Einhorns Ruf", ein Jagdlied aus dem Shih-ching, in "Mitteilungsblatt der Deutschen China-Gesellschaft" 9/1988, S. 1–3.
- Stephen Schierling, Corrections in the Texts of three Unicorn Poems in Cod. Vaticanus Rossianus 1006, in "Manuscripta" 30, 1986, S.213f.; s.o. Kitchell.
- U. Schmid, Das Einhorn und seine Bedeutung in der Kunst, in "Walhalla" 1, 1905, S. 124–126.
- Heinrich und Margarethe Schmidt, *Die vergessene Bildersprache christlicher Kunst. Ein Führer zum Verständnis der Tier-, Engel-und Mariensymbolik*, München 1981, S. 46–54, 243–245.

- Philipp Schmidt, *Die Illustration der Lutherbibel*, Basel 1977, S. 401-409, Abb. 312-320.
- Trudy Schmidt, Das Einhorn. Symbol der Keuschheit, Reinheit, in "Der Schweizerische Kindergarten" 72, 1982, S. 18-22.
- Dietrich Schmidtke, *Studien zur dingallegorischen Erbauungsliteratur des Spätmittelalters. Am Biespiel der Gartenallegorie*, Tübingen 1982, S. 399.
- Geistliche Tierinterpretation, in *Geistliche Aspekte mittelalterlicher Naturlehre*, hrsg. von Benedikt Konrad Volkmann, Wiesbaden 1993, S. 27-31.
- Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1988, S. 87-93.
- Hans Schöpf, *Fabeltiere*, Graz 1988, S. 65-90.
- J.L. Schrader, A Medieval Bestiary, in "The Metropolitan Museum of Art Bulletin" 44, 1986, S. 1-56.
- Peter Schraud, Vom Tier, das es nicht gibt. Das Phänomen Einhorn, in "Westermanns Monatsmagazin" 6, 1973, S. 74-83.
- Sabine Schrenk, Der Elias-Behang in der Abegg-Stiftung, in *Begegnung von Heidentum und Christentum im spätantiken Ägypten*. Abegg-Stiftung Riggisberg 1993 (Riggisberger Berichte 1, S. 167-181).
- Christian Schröder, Artikel "Physiologus" in *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, hrsg. von Kurt Ruh, Berlin-New York 1989, Bd. 7, Sp. 620-634.
- Werner Seibt-Nikolaus Henkel-Francesco Zambon-Rudolf R. Simek-Christian Hannick, Artikel "Physiologus", in *Lexikon des Mittelalters*, München-Zürich 1993, Bd. 6, Sp. 2117-2122.
- Rudolf Simek, *Erde und Kosmos im Mittelalter. Das Weltbild vor Kolumbus*, München 1992, S. 82f., 86, 91, 158.
- Victor Simion, *Imagine și legendă. Motive animaliere în arta evului mediu românesc*, București 1983, S. 75-77, 110f.
- Algeria Simota, Cantemir Dimitrie, in *Dicționarul literaturii române de la origini până la 1900*, București 1979, S. 151-154.
- Paul J. Smith, Rabelais et la licorne, in "Revue Belge de Philologie et d'histoire" 63, 1985, S. 477-500.
- Geneviève Souchal, The Le Viste Family and the Lady of the Unicorn, in "Bibliothèque de l'École des Chartes" 141, 1983, S. 209ff.
- Malcolm South, The Unicorn, in M. South (Hrsg.), *Mythical and Fabulous Creatures: A Source Book and Research Guide*, New York 1988.
- I.D. Ștefănescu, *L'art byzantin et l'art lombard en Transylvanie. Peinture murale de Valachie et de Moldavie*, Paris 1938, S. 23 [Herman/Honigberg].
- Charles Sterling, *La peinture médiévale à Paris 1300-1500*, Paris 1987, Bd. 2, S. 332-417.
- Ana Stojkova, *Der "Physiologus" in den südslavischen Literaturen* (bulgarisch), Sofia, 1994, S. 63, 94f.
- Heinrich Strauss, Das Einhorn in der Kunst, in "Wochenzeitung des Irgun Olej Merkas Europa" 42, No. 26, Tel-Aviv 28.6.1974, S. 4.
- Jutta Ströter-Bender, *Die Muttergottes. Das Marienbild in der christlichen Kunst. Symbolik und Spiritualität*, Köln 1992 [ohne Berücksichtigung des Einhorn].
- Armand Strubel, La dame à la licorne, in "Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse" 12, 1981/82, S. 57-77.
- Aleke Thuja, *Dem Einhorn auf der Spur*, Kiel 1984.
- Elisabeth M. Trux, *Untersuchung zu den Tierstudien Albrecht Dürers*, Münster 1993, S. 118.
- Emil Turdeanu, *Études de la littérature roumaine et d'écrits slaves et grecs des Principautés roumaines*, Leiden 1985 [u.a. Barlaam und Josaphat].
- Alexander Usler-Bertus Stock, *Das Einhorn. Mythos, Märchen Fabel*, hrsg. von der Stadt Giengen an der Brenz, Giengen 1995.
- J.B.D. Vaire, Jehan Le Viste, Knight, Lord of Darcy and His Lion and Unicorn Tapestries, in "Bulletin monumental" 142, 1984, S. 397-434.
- Luiza Valmarin, *Studii de literatură română modernă și comparată*, București 1987, S. 99-177 [Physiologus].
- Baudouin van den Abele, L' exemplum et le monde animal: Le cas des oiseaux chez Nicole Bozon, in "Le Moyen Age" 94, 1988, S. 51-72.

- Bestiaires encyclopédiques moralisés. Quelques succédanés de Thomas de Cantimpré et de Barthélemy l' Anglais, in "Reinardus" 7, 1994, S. 209-228.
- Robert Vavra, *Das Einhorn lebt*, Herrsching 1983.
- Cătălina Velculescu, *Cărți populare și cultură românească*, București 1984, S. 8-52, 90-116, 184; siehe auch: "Revista de istorie și teorie literară" 37, 1989, nr. 1-2; 39, 1991, nr. 3-4, S. 434-436. In Auswahl auch in deutscher bzw. russischer Fassung in "Berichte im Auftrag der Internationalen Arbeitsgemeinschaft für Forschung zum romanischen Volksbuch", hrsg. von Felix Karlinger, 6, Salzburg 1983, S. 259-274; "Revue des Etudes Sud-Est Européennes" 27, 1989, Nr. 4, S. 339-344; *Deutscher Akademischer Austauschdienst, Dokumentationen und Materialien 27: Germanistentreffen Bundesrepublik Deutschland-Bulgarien Rumänien*, Bonn 28.2-5.3.1993, S. 43-47.
- *Animale fantastice și Țara preotului Ioan*, in "Manuscriptum" 22, 1991, nr. 2-4, S. 26-33.
- *Die Tiersymbolik in der Wandmalerei der rumänischen Länder*, New Europe College, București 1998.
- N.D. Vietmeyer, Rare Narwhals Inspired the Myth of the Unicorn, in "Smithsonian" 10, 1980, Iss. 11, S. 118-123.
- Romulus Vulcănescu, *Mitologie română*, București 1985, S. 536f.
- Fritz Wagner, Artikel "Bestiarien" in *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin-New York 1979, Bd. 2, Sp. 214-226.
- M.L. Wagner, Phallus, Horn und Fisch, Lebendige und verschüttete Vorstellungen und Symbole, vornehmlich in Bereiche des Mittelmeerbeckens in "Romanica Helvetica" 4, 1937, S. 79-133.
- Franz von Walther (Hrsg.), *Die Schützenscheiben von Oberbozen. Symbole eines ritterlichen Exercitiums*, Stuttgart-Zürich 1994.
- Hermann Walter, Contributi sulla recezione umanistica della zoologia antica. Nuovi documenti per la genesi del "1515 RHINOCERVS" di Albrecht Dürer, in "Res publica litterarum. Studies in the classical tradition" 12, 1989, S. 267-275.
- An illustrated incunable of Pliny's *Natural History* in the Biblioteca Palatina, Parma, in "Journal of the Warburg and Courtauld Institutes" 35, 1990, S. 208-216.
- Un ritratto sconosciuto della "Signorina Clara" in Palazzo Ducale di Venezia. Nota sulle mappe geografiche di Giambattista Ramusio e Giacomo Gastaldi, in "Studi umanistici Piceni" 14, 1994, S. 227-228 (*Rhinzeros*).
- Il dibattito cinquecentesco sullo status zoologico dell' unicorno. Un disegno della scuola di Pierre d'Alost, in Luisa Rotondi Secchi Tarugo (Hrsg.), *Atti del IV convegno internazionale di studi umanistici 'L'uomo e la natura nel Rinascimento'* Chianciano-Montepulciano 1992, Milano 1996.
- D. Ward, Now I Will Believe that there are Unicorns. 'The Tempest' and Its Theater, in "English" 36, 1987, S. 95-110.
- Jerry Lewis Warren, *The Influence of the "Physiologus" on Prüss "Herbary" of 1500*, The Ohio State University Ph. D. 1978.
- Udo Wawrzyniak, Artikel "*Gesta Romanorum*", in *Enzyklopädie des Märchens*, Berlin-New York 1987, Bd. 5, Sp. 1201-1212.
- Hilkert Weddige, *Einführung in die germanistische Mediävistik*, München 1987, S. 71-76.
- Kurt Weinberg, The Lady and the Unicorn, or M. de Nemours à Coulommiers: Enigma, Device, Blazon and Emblem in "la Princesse de Clèves", in "Euphorion" 71, 1977, S. 306-335.
- Brigitte Weiske, *Gesta Romanorum*, Bd. 1: *Untersuchungen zu Konzeption und Überlieferung*, Bd. 2: *Texte, Verzeichnisse*, Tübingen 1992.
- Ewald Weitzdörfer, El unicornio de Virgilio Piñera: Lo neofantástico cortazariano en algunos cuentos del autor cubano, in "Letras de Deusto" 20, 1990, S. 151-164.
- Rudolf Wittkower, *Allegory and the Migration of Symbols*, London 1977, S. 76f., Abb. 113 (Marco Polo).
- David Woodward, *Medieval Mapamundi*, in *The History of Cartography*, ed. J.B. Harley-D. Woodward, Chicago 1987, Bd. I.
- Peter Wunderli (Hrsg.), *Reisen in reale und mythische Ferne. Reiseliteratur in Mittelalter und Renaissance*, Düsseldorf 1993, S. 189f.

- W. Brunsdon Yapp, A New Look at English Bestiaries, in "Medium Aevum" 54, 1985, S. 1-19; kein Einhorn-Kapitel.
- Johannes Zahlten, "Creatio mundi". Darstellungen der sechs Schöpfungstage und naturwissenschaftliches Weltbild im Mittelalter, Stuttgart 1979, S. 192 und Abb.
- Zoologisches Institut und Zoologisches Museum der Universität Hamburg, Schausammlung: Der Narwalschädel von 1684 (Informationsblatt).

### III. REZENSIONEN DER 1. AUFLAGE (AUSWAHL)

- Ernst S. Dick, "German Quarterly" 51, 1978, S. 197-199.
- Raphaella Gasser OP, "Freiburger Zs. für Philosophie und Theologie" 24, 1977, S. 491-494.
- Paul Good, Die Semantik des Einhorns, in "Schweizer Monatshefte" 58, 1978, S. 117-126.
- Germain Marc 'Hadour, "Moreana" 16, Angers 1979, S. 155-158.
- Angelus Häußling OSB, "Archiv für Liturgiewissenschaft" 23, 1981, S. 310.
- Karl-Sigismund Kramer, "Kieler Blätter zur Volkskunde" 9, 1977, S. 130f.
- Leopold Kretzenbacher, "Zs. für Volkskunde" 74, 1978, S. 283-285.
- Brian Murdoch, "Erasmus" 29, 1977, S. 577f.
- Frederick P. Pickering, "Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen" 216. Bd., 131. Jgg., 1979, S. 140-144.
- Heimo Reinitzer, Die philologische Einhorn-Jagd. Bemerkungen zu J. W. Einhorn's Spiritalis Unicornis, in "Daphnis" 10, 1981, S. 397-413.
- Rudolf Schenda, "Fabula" 19, 1978, S. 324f.
- Dietrich Schmidtke, "PBB" 100, Tübingen 1978, S. 137-147.
- H. Silvestre, "Bulletin de Théologie ancienne et médiévale" 13, S. 215.
- Cătălina Velculescu, "Revue des Etudes Sud-Est Européennes" 18, 1980, S.773-775.
- Peter Wapnewski, Das Tier, das es nicht gibt. Ein Kapitel mittelalterlicher Bedeutungslehre, in "Die Zeit" 8.4. 1977, S. 41.

Abbildungsnachweis nach freundlicher Genehmigung: 1. Abegg-Stiftung, 2. Badische Landesbibliothek. 3. Württembergische Staatsbibliothek. Foto Joachim W. Siener, 4. Abtei Münsterschwarzach, 5. Katalog Nationalgalerie.



## SUR L'INVESTITURE DES DERNIERS PRINCES PHANARIOTES. AUTOUR D'UN DOCUMENT IGNORÉ

RADU G. PĂUN

Par une lettre du 10 décembre 1818, le résident prussien à Constantinople informait son souverain au sujet de la cérémonie d'investiture organisée pour Alexandre Soutzo, le nouveau prince de Valachie en remarquant que «le cérémonial et les usages observés par la Sublime Porte envers les hospodars, depuis le moment de leur nomination jusqu'à celui de leur départ (...) n'ayant point fixé jusqu'ici l'attention des auteurs (...), j'ai chargé le baron von Miltitz de réunir toutes les notions authentiques qu'il pourra»<sup>1</sup>.

Loin d'être seulement une simple curiosité – pour un personnage suffisamment familier des usages de son temps – l'intention de von Schladen montre l'intérêt pour tout ce qui concerne l'étiquette d'un pays que les Prussiens étaient en train de découvrir. Nous ne savons pas si telle intention a jamais été réalisée, ni même si le baron aura jamais réuni dans un rapport les données sur le cérémonial ottoman<sup>2</sup>. Mais, il est tout à fait juste que les informations que nous possédons à cet égard sont restées – jusqu'aujourd'hui – assez fragmentaires et surtout indirectes (relations de voyage ou fragments de correspondance), donc pas toujours assez exactes que les historiens l'aimeront. Autrement dit, il n'y a aucun guide du protocole ottoman, outre les documents, à leur tour lacunaires et laconiques, publiés par H. Dj. Siruni<sup>3</sup>.

Toute cette situation suggère déjà l'importance du texte qui nous occupera l'attention en suite. Cette ample relation sur le cérémonial observé à l'occasion

<sup>1</sup>Cf. N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, vol. II, Bucarest, 1896, p. 537.

<sup>2</sup>En revanche, N. Iorga signalait l'existence d'une relation autrichienne au même sujet. Il s'agissait, semble-t-il, d'un rapport consulaire signé par Kreuchely, qui sous le titre «Rapport sur les cérémonies usitées à l'arrivée publique d'un nouvel hospodar de la Valachie», renfermerait tous les détails de l'événement. Malheureusement, l'historien n'a publié ce texte, ni dans le volume déjà cité, ni ailleurs. Le rapport mentionné par Iorga n'apparaît pas dans les autres volumes dédiés aux documents consulaires autrichiens de Constantinople (voir *Hurmuzaki*, X). Nous sommes maintenant persuadés que ce texte reste encore inédit et nous espérons le trouver et l'éditer à une prochaine occasion.

<sup>3</sup>*Domnii români la Poarta Otomană*, Bucarest, 1940. Bien que l'auteur a négligé certaines sources et que les textes qu'il a édités offrent seulement une image partielle sur notre sujet, sa recherche demeure encore à présent la plus complète.

de l'investiture des princes phanariotes a été édité pour la première fois dans les *Mémoires* du prince Nicolas Soutzo<sup>4</sup>. «Je traduis – dit le prince – mot à mot une relation de ce cérémonial que j'ai retrouvé par hasard dans mes papiers et qui, bien que prolix, pourra offrir quelque intérêt par cela même que presque tous les détails qui y sont compris ne sont plus en usage depuis l'abolition du régime des janissaires»<sup>5</sup>.

En fait, c'est justement cette «prolixité» dont parle le prince, qui fait l'exceptionnel intérêt de ce document qui n'est guère, comme nous serions tentés de le croire, un témoignage ponctuel de l'investiture de son père, mais un vrai et riche formulaire de cérémonial qui offre des renseignements à l'égard de toutes les étapes – tellement complexes – de l'algorithme protocolaire<sup>6</sup>. Il s'agit d'un document que l'auteur l'avait trouvé dans les papiers de son père, le dernier prince «phanariote» de la Valachie, et qui avait servi à celui-ci comme «guide» dans le labyrinthe toujours compliqué de l'étiquette ottomane à Constantinople. Une exploration systématique des fonds documentaires Nicolas Soutzo pourrait découvrir l'original même de ce texte qui serait, sans doute, rédigé en grec, vu que la variante que nous étudions n'est qu'une traduction en français.

Il convient d'ajouter que ce document n'a jamais été pris en considération par les historiens, tant roumains qu'étrangers. C'est pourquoi nous avons estimé qu'il n'était pas inutile de le reproduire et commenter, afin de compléter le dossier, encore trop sommaire, du cérémonial qui réglait les réceptions des princes de Valachie et de Moldavie à la Cour Ottomane.

À ce point, nous croyons nécessaires quelques remarques méthodologiques. Cette publication du document voudrait être une édition critique, ce qui implique la mise en relation de notre texte avec toutes les autres pièces du même ordre. Elles étaient en majorité déjà réunies par Siruni dans l'ouvrage mentionné

<sup>4</sup>*Mémoires du prince Nicolas Soutzo, grand logothète de Moldavie (1798–1871)*, publiées par les soins de Panaioti Rizos, personnage fictif qui cachait sous ce nom la collaboration entre D. A. Stourdza et P. Colescu-Vartic. Pour la carrière politique du prince, voir l'article d'Andrei Pippidi, *Le prince Nicolas Soutzo et la fin du régime phanariote dans les Pays Roumains*, dans son recueil, *«Hommes et idées du Sud-Est Européen à l'aube de l'âge moderne»*, Bucarest–Paris, 1980, p. 315–338, avec une riche bibliographie.

<sup>5</sup>*Mémoires....*, éd. cit., p. 26.

<sup>6</sup>Les détails offerts par les deux sources essentielles que nous connaissons sur l'investiture d'Alexandre Soutzo sont sensiblement différents par rapport au texte que nous avons en vue, voir Fr. Recordon, *Lettres sur la Valachie ou des observations sur cette province et ses habitants, écrites de 1815 à 1821, avec la relation des derniers événements qui y ont lieu*, Paris, 1821, p. 117–122, et Raicevich, *Voyage en Valachie et en Moldavie avec des observations sur l'histoire, la physique et la politique...*, traduit de l'italien par J. M. Lejeune, Paris, 1822. Ce qui montre, à notre avis, que le texte déniché par le prince Soutzo est un formulaire impersonnel et non pas la relation concrète de telle ou telle investiture.

ci-dessus. En outre, nous avons ajouté une relation qui a eu le même destin que le document Soutzo; il s'agit de la *Perigraphi tīs aūthenthias ōtan ginetai*, éditée par Marcu Beza avant que le livre de Siruni ne soit publié, mais qui a presque complètement échappé à l'attention des chercheurs<sup>7</sup>.

Quant aux documents ottomans, qui font l'originalité du livre de Siruni, c'est à partir de leur traduction en roumain, due à l'éditeur, que nous les avons traduits en français. Pour simplifier les notes, de toute façon très touffues, nous avons proposé les abréviations des principaux titres cités. Toutes les explications au sujet des particularités de telle ou telle étape du cérémonial ont été reléguées en bas de page.

Plutôt que d'essayer une vraie et ample analyse critique sur la présence des princes roumains à la Cour Ottomane, nous avons considéré la documentation encore insuffisante pour tenter une telle démarche, car nous espérons trouver à l'avenir d'autres pièces encore à ajouter à ce propos. On a choisi donc une variante plus «technique» qui tâche seulement d'élargir d'une façon ponctuelle et strictement circonscrite les dimensions du sujet.

#### ABRÉVIATIONS

1. BEZA = Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul Ortodox*, II<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1935, p. 197–198 (Περιγραφή της αὐθεντίας ὅταν γίνεται).
  2. BJOERNSTAHL = C. I. Karadja, *Un călător despre noi: Jacob Jonas Bjoernstahl, R. I., VI, 1–2, 1920, p. 54–60.*
  3. RECORDON = *Lettre sur la Valachie...*, déjà cité.
  4. LEJEUNE = Raicevich, *Voyage à Constantinople...*, déjà cité.
  5. CANTEMIR = *Descrierea Moldovei*, éd. par Gh. Adamescu, Bucarest, 1942.  
Abréviations des titres des textes ottomans édités par H. Dj. Siruni (*op.cit.*)
- Texte I = *Recepția voievodului valah (Nicolas Maurocordato) la Divanul Împărătesc în anul 1131 (1719), (La réception du voïvode valaque au Divan Impérial, en 1131 = 1719).*
- Texte II = *Înmânarea steagului voievozilor valah și moldav (Michel Racovitză), în anul 1119 (1707), (La remise de l'étendard aux princes de Moldavie et de Valachie, en 1119 = 1707).*

<sup>7</sup>*Urme românești în Răsăritul ortodox*, Bucarest, 1937, II<sup>e</sup> éd., p. 197–198. Le seul qui a cité ce texte est, à notre connaissance, le prof. Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în Țările române în secolele XVI–XVIII*, Bucarest, 1983, p. 37, note 164. Il s'agit d'un manuscrit trouvé par Beza dans la bibliothèque du Musée d'Éthnographie d'Athènes (ms. n<sup>o</sup>. 24) et dont il a présenté seulement un fragment de la traduction roumaine. Le texte a été produit à l'occasion de l'investiture d'un prince de Valachie par un auteur dont nous ignorons l'identité mais qui a sûrement accompagné son maître à Bucarest. Le document n'est pas daté, mais on pourrait présumer qu'il appartient à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir les détails d'étiquette (voir ci-dessous). Une autre source d'importance capitale pour notre propos reste le livre de Dionyssios Foteinos, *Histoire de l'ancienne Dacie, de la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie d'aujourd'hui* écrit en grec vernaculaire et publié à Vienne (2 vol., 1818–1819). Malheureusement la traduction roumaine de ce texte exigerait d'importantes révisions et on a préféré le laisser pour l'instant outre les cadres de notre présente démarche.

Texte XVI = *Venirea voievodului moldav (Constantin Mourouzi) la Divanul împărătesc, în anul 1191 (1777), (L'arrivée du prince de Moldavie – Constantin Mourouzi – au Divan Impérial, en 1191).*

Texte XVII = *Ceremonia îmbrăcării cu caftan a lui Caragea, dragoman al Divanului, numit voievod al Valahiei în anul 1196 (La cérémonie du caftan faite pour Karadja, le drogman du Divan, nommé prince de Valachie, en 1196).*

Texte XIX = *Îmbrăcarea cu caftan a lui Manol (Emmanuel Giani Roset), fiul lui Constantin, ca domn al Moldovei, în anul 1196 (1782), (La cérémonie du caftan faite pour Emmanuel, le fils de Constantin, prince de Moldavie, en 1196).*

Texte XXI = *Primirea voievodului moldav la Divanul Marelui Vizir spre a îmbrăca cuca în anul 1196 (1782), (La réception du prince de Moldavie au Divan du Grand Vizir pour la remise de la kouka en 1196).*

Il faut préciser, avant de présenter le document qui fait l'objet de cette étude, qu'on a cherché de compléter les informations livrées par le «texte Soutzo» en vue de reconstituer, autant que possible, non seulement les étapes du complexe cérémonial ottoman mais aussi l'atmosphère qui entourait tous les moments supposés par l'événement ainsi célébré. C'est pourquoi nous avons essayé d'ajouter des informations provenant d'autres sources sans insister sur les détails qui font l'originalité absolue de cette relation et qui ne se retrouvent pas ailleurs. Il est, à notre opinion, plus utile de souligner les éléments communs et les éventuelles modifications d'étiquette que de mettre l'accent seulement sur la valeur inédite du document. Ce que ne veut pas diminuer l'importance de ce texte qui reste, à notre connaissance, la plus complète description du protocole de l'investiture des princes «phanariotes» à Constantinople.

Voici le document:

«Un bateau de parade à cinq paires de rames (bech-tchifté) vient dès la veille se mettre à la disposition du prince<sup>8</sup>. Le lendemain, à l'heure fixée, le prince se rend avec les boyards de sa suite au Vésir-schkélessi (échelle du visiriat) où l'attendent des chevaux caparaçonnés, que le capoukihaya (agent princier) a eu soin de quérir chez les hauts fonctionnaires de la Porte<sup>9</sup>. Le cortège se rend à cheval au Pascha-

<sup>8</sup>Il y a plusieurs sources qui attestent la pratique du voyage en bateau vers le visir-shkélessi, voir par exemple le texte BEZA, même s'il passe très vite sur les détails. Quant aux chevaux caparaçonnés, plusieurs informations sont offertes par les textes ottomans édités par Sirumi (voir, par exemple, les textes I, X, XI, où l'on mentionne les 39 chevaux nécessaires pour la suite du prince Alexandre Maurocordato, XVI, etc, avec tous les commentaires de l'éditeur).

<sup>9</sup>Il convient de souligner la permanente coordination entre les divers moments du cérémonial. En son chemin vers le Séraï, la suite du prince doit toujours attendre, pour pouvoir se remettre en route, l'accomplissement de la précédente étape protocolaire qui correspond, pour la plupart, au trajet – en quelque sorte parallèle – du grand-visir. En effet, il ne peut pas commencer une nouvelle étape du chemin qu'après le courrier (*tchaouch*) communique le « feu vert » accordé par le grand dignitaire qui devait toujours précéder l'arrivée du prince en tel ou tel lieu, strictement établi par l'étiquette. C'est l'élément qui explique bien la nécessité d'un guide de protocole, tel que le document que nous reproduisons (voir Sirumi, XVI, XIX, XXI).

capoussou (palais visiriel) et se dirige vers l'escalier du kiahaya-bey (chargé des affaires de l'intérieur sous les ordres du grand-visir). Le prince met pied à terre et monte à la chambre d'attente du susdit kiahaya-bey<sup>10</sup>, où le sous-maître de cérémonies vient lui signifier l'autorisation de se présenter au grand visir. Là, le prince est investi par le grand-maître des cérémonies du sérassère (pardessus tissu d'or – signe de dignité)<sup>11</sup> et les boyards grands et petits de sa suite sont revêtus du caftan (pardessus de qualité inférieure)<sup>12</sup>. Ce cérémonial accompli, le prince descend chez le kiahaya-bey et de là chez le réis-effendi (ministre des affaires étrangères) et ensuite chez le tchaouch-bachi (chef des huissiers ou du département de la justice). Descendant après cela par le grand escalier, il monte un cheval caparaçonné que le kiahaya-bey a fait préparer<sup>13</sup> et, accompagné du même cortège, en suivant le chemin

<sup>10</sup>Le chemin vers le cabinet du *kiahaya-bey* comporte à son tour des moments préliminaires. Le prince est invité à s'asseoir sur le sofa dans l'antichambre, tout près de la porte, avec sa suite. Ensuite, l'*emin-aga* et le *kiathib-effendi* l'élèvent et le conduisent vers l'ancien Divan-hané; on prononce le *feth-i-chérif* et après l'*emin-aga* et le *kiathib-effendi* élèvent de nouveau le prince de sa place en le conduisant vers l'*Esghi-Divan-hané*. Se suit enfin la dernière étape, où le prince entre au *Coubbé-capoussou* (la porte à coupole du Sérail), cf. Siruni, texte I, p. 12. Il faut noter encore que, si l'audience était fixée d'avance, le cérémonial comportait quelques changements (*ibidem*).

<sup>11</sup>Selon une relation contemporaine, Jean Georges Karadja, le prince de Valachie, jouissait à l'occasion de l'investiture, des mêmes honneurs que le grand-visir lui-même, tenant compte qu'il a été revêtu du caftan par celui-ci en personne (Comte Auguste de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, Paris, 1824, p. 214). D'autre part, LEJEUNE, témoin oculaire des cérémonies de 1818 et 1819 (Michel et Alexandre Soutzo) remarquait à son tour: «Le grand-visir lui remet l'investiture de la principauté, et le revêt du *caftan* (espèce de manteau à fleur d'or, qui est chez les Turcs un signe d'honneur), p. 89, n. 2. CANTEMIR ajoute à cet égard le discours prononcé par le Grand-Visir à cette occasion solennelle (p. 54). En revanche, RECORDON n'offre aucun détail sur ce moment du protocole en notant seulement que: «Après que le sultan a nommé un seigneur grec pour être prince de Valachie, ce dernier est d'abord revêtu par le grand-visir lui-même d'une robe appelée *caftan*» (p. 117).

<sup>12</sup>En ce qui concerne le moment de l'investiture proprement dite, les sources ne sont pas d'accord. Nicolas Maurocordato, par exemple, a été revêtu du caftan *avant d'entrer chez le Grand-Visir*. D'abord, il est conduit par l'*emin-aga*, le *tchaouch-bey* et le *kiathib-effendi* mais c'est le *capoudji-bachi* qui l'introduit au grand dignitaire ottoman en le portant par l'haut (Siruni, texte I). Des informations similaires se trouvent dans l'ouvrage de CANTEMIR (voir les notices de Siruni, *op.cit.*, p. 48, note 41). Alexandre Maurocordato suit le même cérémonial sauf que, après l'audience, il est invité au repas par les autorités ottomanes (Siruni, texte XXI). La relation sur l'investiture de Constantin Mourouzi décrit plus amplement le trajet suivi par le candidat vers le Pacha-capoussou. Le *kiahaya-bey* rencontre celui-ci à *Has-Fourun*; on prononce le *feth-i-chérif* et ensuite le visir, précédé par l'*emin-aga*, entre dans son palais. Ce texte ignore l'investiture proprement dite mais il précise que le prince est accompagné au palais par seulement deux ou trois de ses hommes (Siruni, texte XVI).

<sup>13</sup>A l'égard de cette étape du protocole les sources ottomanes restent encore fragmentaires. Le texte sur l'investiture de Nicolas Maurocordato ne fait aucune mention de la rencontre avec le *réis-effendi* ou le *tchaouch-bachi* en remarquant seulement que le prince avait été conduit dès *Orta-capoussou* par le *tchaouchlar-emi* et le *kiathib-effendi*. Les textes XVI et XVII ne contiennent que de très vagues détails, tandis que la relation sur l'investiture d'Alexandre C. Maurocordato et Emmanuel Giani Rosetti se montre plus précise seulement en ce qui concerne la suite ottomane des princes, en signalant la présence du caissier des cérémonies (*kisédar*) accompagné par toute une suite de 30 *tchaouchis*, dont 10 du régiment et 20 du Divan (texte XIX). Parfois, la suite du prince était saluée par les divers fonctionnaires inférieurs ottomans, rencontrés auprès de *Foullâ-Fourunû* (la fournée de l'armée), lieu obligatoire de passage vers la sortie du Sérail (XXI).

extérieur de la ville, il entre par la porte du Phanar et se rend à l'église patriarcale<sup>14</sup>. A la porte du temple, il est reçu par le patriarche revêtu de l'étole et tenant la crosse, lequel lui prend la main et le conduit au milieu du nef, précédé des bannières, de la sainte croix et de douze prêtres desservants revêtus de leurs habits sacerdotaux qui entonnent le cantique: ἄξιον ἐστὶ<sup>15</sup>. Là, le prince se découvre et va se prosterner devant les saintes images, après quoi il s'arrête toujours découvert au milieu du temple, où deux des principaux évêques posant, l'un à droite l'autre à gauche la main sur lui, le présentent au patriarche, qui attend au bas du trône et lui donne la bénédiction. Le prince, après avoir baisé la main de Sa Sainteté, se place en se couvrant dans la stalle princière; le patriarche monte en même temps sur son trône et les évêques à leur stalles; à l'exception des fils du prince, personne ne prend place aux stalles. Alors, un prédicateur ou un évêque de second ordre prononce un sermon de circonstance; après quoi les chœurs de droite entonnent le vœu pour le patriarche, savoir *Dieu accorde de longues années à S. S.*, et ceux de gauche pour le prince. Le patriarche reconduit ensuite le prince par la main jusqu'à la porte du temple, d'où, accompagné du même cortège, ce dernier se rend à la cour qui lui est préparée<sup>16</sup>. Il est à remarquer que, dès la veille, on a dû dresser la liste de personnes destinées à être revêtues du caftan et désigner le rang que chacun

<sup>14</sup>A ce point, les sources que nous connaissons attestent deux traditions tout au moins, ce qui montre une fois de plus une certaine laxité de l'étiquette. Certains témoignages confirment le «guide Soutzo»: CANTEMIR, p. 55, Siruni, XVII; RECORDON, p. 118-119; etc. Les autres affirment que, après la cérémonie du caftan, le prince se met en route vers sa résidence (Siruni, I, XIX; LEJEUNE, p. 89, n. 2: «toute sa suite, qui a également reçu les caftans, le reconduit à son palais»). Comme ces textes ne sont pas strictement contemporains il nous semble évident qu'il s'agit non pas d'un changement engendré par l'évolution naturelle du cérémonial – formule mentale et de représentation très conservatrice d'ailleurs – mais de deux variantes du même algorithme protocolaire, le choix étant, on pourrait le supposer, ou bon gré des autorités ottomanes et du prince lui-même, peut-être.

<sup>15</sup>Nous n'avons pas l'intention d'insister sur le rituel de l'onction qui a fait l'objet d'une autre recherche (voir notre article, *Încoronarea în Țara Românească și Moldova în secolul al XVIII-lea. Principii, atitudini, simboluri*, R. I., V, nr. 7-8, 1994, p. 743-759). Toutefois, il faut néanmoins dire que même le texte que nous y analysons ne va guère très loin en la description du rituel en ignorant même le moment de la sainte onction proprement dite. Ce qui ne doit pas nous étonner, car ce genre de cérémonies étant fréquent dans la capitale impériale du XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient par conséquent très bien connues par les chrétiens et, de toute évidence, plus simples, et plus compréhensibles pour eux que le long et compliqué protocole ottoman. Il convient de remarquer aussi la précision des lignes dues à RECORDON, qui observe à cette occasion: «On récite ensuite les prières usitées au sacre des empereurs grecs...» (p. 118-119)

<sup>16</sup>Les deux descriptions de ce cortège que nous possédons pour l'instant correspondent, toutes les deux, aux débuts de l'époque dite «phanariote». La plus complète demeure, à notre sens, celle due à CANTEMIR, (p. 55). L'autre (Siruni, I) livre des informations semblables. Outre cela, la seule source encore à signaler reste le texte XVII de Siruni (l'investiture du prince Nicolas Karadja), qui ajoute seulement le détail que, à son entrée dans sa résidence, le prince faisait distribuer du café et des présents à toute sa suite, les fonctionnaires ottomans y compris – manière traditionnelle de se représenter «en majesté» pour un pouvoir à peine instauré.



occuperait dans la parade<sup>17</sup>. Cette liste, scellée du sceau princier, est remise à un des boyards de seconde classe, qui doit veiller au maintien de l'ordre arrêté dans les trajets, soit du Bahtché-capoussou au Paschacapoussou, soit de cet endroit au patriarcat, soit du patriarcat à la cour. Après l'arrivée du prince à la cour et l'accomplissement du cérémonial vis-à-vis du personnel de la Porte qui lui a fait cortège, le patriarche, accompagné de tous les évêques, vient féliciter le prince, qui doit aller à sa rencontre jusqu'au haut de l'escalier; là il se découvre, baise la main du patriarche seul, et, en se couvrant, il l'accompagne dans la chambre, où chacun prend place d'après son rang. On leur présente les confitures, le café et les parfums, en réservant au patriarche et au prince seuls la pipe et le *pan* (un des honneurs en usage pour les personnages de distinction, consistant à déployer sur leurs genoux une étoffe plus ou moins riche avant de servir les confitures et le café: c'est ce qu'on appelait littéralement le *pan*). Au départ du patriarche, le prince le reconduit également jusqu'au haut de la rampe, lui baise la main, salue les évêques et retourne à sa chambre. Le même cérémonial est observé pour la réception du patriarche de Jérusalem, qui a lieu le même jour<sup>18</sup>.

<sup>17</sup>Telle liste fonctionnait comme liste de préséance qui devait être remise aux autorités ottomanes avant chaque apparition publique du candidat princier. Les trajets et l'accomplissement de chaque étape du protocole se trouvaient strictement liés à la configuration préétablie du cortège. Plusieurs documents de ce type (*alaiuri*) ont été édités par V. A. Urechia (*Istoria Românilor*, passim, Bucarest, 1891–1902). Leur analyse peut mettre en évidence la rigoureuse adaptation des dimensions du cortège à l'importance de l'événement ainsi célébré, mais aussi la relative rigidité des usages du cérémonial, surtout en ce qui concerne la structure même du cortège (voir aussi notre étude, *Sărbătoare publică și propagandă în Țările Române. Strategiile gestului și cuvântului (1678–1821)*, (I-II), Buletinul Institutului de Studii Sud-Est Europene, III, 1995, p. 29–45 ; IV, 1995, p. 7–24). Il convient de souligner aussi la somptuosité particulièrement mise au jour par les suites de Michel et Alexandre Soutzo, les derniers princes phanariotes. Ceci montre, une fois de plus, une évidente préoccupation pour les détails de représentation et pour l'ordre «traditionnel» du protocole. Cette pratique était devenue courante même en ce qui concerne les célébrations traditionnelles, à Bucarest ou à Iassy.

<sup>18</sup>Telle visite n'est pas mentionnée par RECORDON qui passe assez vite sur les cérémonies observées à la résidence princière en notant seulement les présents accordés par le prince «à la plupart des officiers du divan» (p.118). L'explication de ce moment est suggérée par le témoignage – plus récent, il est vrai, – du postelnik Manolachi DRĂGHICI, qui présente la visite des premiers princes «autochtones», Grégoire D. Ghika et Jean Alexandre Stourdza, (le 1 août 1822) chez le Patriarche de Jérusalem. A la fin, celui-ci a offert aux princes une croix en or avec des reliques de la Sainte Croix en les priant d'avoir pitié des monastères «dédiés» des deux pays et d'envoyer l'*embatique* (revenu) selon la bonne et vieille coutume, car la Patriarchie se trouvait terriblement endettée aux créditeurs arméniens et juifs de sorte qu'il avait été forcé de mettre en gage même les saints trésors de l'Église (*Istoria Moldovei pe timp de 500 de ani. Până în zilele noastre scrisă de...*, Iassy, 1857, tome II, p. 160). Les modifications produites par la nouvelle situation politique d'après 1821 se reflètent même à l'égard de la cérémonie d'investiture proprement-dite, voir H. Dj. Siruni, *Două beizadele la Cenghel-Chiöi*, Bucarest, 1940 (sauf que, à l'époque, Jean Alexandre Stourdza n'était point un «beyzadé»!).

Parfois, toute l'aristocratie grecque de Constantinople venait féliciter le nouveau prince. Même certains ambassadeurs des puissances étrangères y étaient représentés, soit en personne, soit par l'intermédiaire de leurs drogmans (CANTEMIR, p. 57)

Pour ce qui est de la cérémonie de l'audience ou de la *kouka* (n.s.) (espèce de casque à large cimier orné des plumes, en usage chez les janissaires) on dresse également dès la veille une liste pour l'ordre du cortège<sup>19</sup>. Pendant la nuit arrivent à la cour les compagnies désignées ad-hoc des janissaires avec leurs chefs et le reste du personnel du cortège suivis du *tavla-bachi* (on nommait ainsi le cheval sortant des écuries du séraïl que la Porte offrait au prince et qui dès lors tenait la première place à l'écurie)<sup>20</sup>. Le prince, s'il le veut, monte à cheval avec son cortège à partir de la cour<sup>21</sup>; sinon, il envoie d'avance toute l'escorte au Batché-capossou (porte du jardin) et s'y rend de son côté dans le bateau à cinq paires de rames. Là, il monte à cheval pour aller directement au Capou-conac (appartement réservé avant l'entrée du séraïl), où il revêt la *cabanitza* (pelisse d'honneur réservée au pachas de premier ordre)<sup>22</sup> sur le caftan de satin blanc qu'il avait revêtu à la cour. Il monte à

<sup>19</sup>On observe, à travers la relation de BJOERNSTAHL, que le prince Constantin D. Morouzi a reçu le caftan et la *kouka* le même jour, ce qui n'est pas une règle générale. L'auteur ajoute encore: «Selon la coutume, les ordonnances du Séraïl fallaient être longtemps attendues» (p. 58); précision plutôt subjective, mais qui permet d'apprécier les dimensions «vécues» de la cérémonie. De la sorte, le cérémonial pouvait être «comprimé» selon la conjoncture politique du moment. Nicolas Maurocordato, par exemple, a revêtu aussi les deux insignes de sa dignité le même jour (Siruni, texte I). D'autre part, le texte BEZA atteste un délai de trente ou bien quarante jours entre les deux événements, (p. 197) mais les préliminaires du dernier ne sont que très vaguement mentionnés.

Les jours établis pour les deux cérémonies sont suggérés par le rapport du consul autrichien von Schladen (Constantinople, le 25 nov. 1818) qui note, à l'égard de l'investiture d'Alexandre Soutzo: «La cérémonie d'usage à cette occasion, dans l'église patriarcale, s'est fait le lendemain, mais l'audience du nouvel hospodar chez le Grand Seigneur, qui après l'étiquette du Séraïl ne peut avoir lieu qu'un mardi et qui avait d'abord être fixée pour aujourd'hui, a dû être renvoyée au premier décembre...» (N. Iorga, *Acte și fragmente...*, II, p. 536). De même, Jean Georges Karadja a reçu la *kouka* le 20 oct. 1812, les queues le 29 oct. (le jeudi) et il y eut le départ le 13 nov. 1812. (N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, II, Bucarest, 1903, doc. 226, rapport de Stürmer, le résident autrichien à Constantinople, au Ministère, le 22 oct. 1812, p. 546).

<sup>20</sup>Parfois, le prince reçoit le *tavla-bachi* le même jour que le caftan (Siruni, texte XVII). Pour la portée symbolique de tout échange de dons entre le sultan et les princes roumains, voir Andrei Pippidi, «*Șoimii împărătești*». Un aspect al obligațiilor Țărilor Române față de Poartă, S.M.I.M., XIV, 1996, p. 5-17. A son tour, CANTEMIR fait la précision que le *tavla-bachi* est préparé justement en vue de la sortie du prince de l'audience au Sultan. D'ailleurs, l'ordre des cérémonies proposé par l'auteur cité présente des modifications importantes. Selon lui, c'est la cérémonie des queues qui succède à celle du caftan, toutes les étapes étant conclues par la remise de *kouka* (op.cit., p. 60-61). Au sens de l'ordre envisagé par notre document témoigne le rapport consulaire français sur l'investiture de Grégoire Jean Callimachi (*Hurmuzaki*, I/1, p. 743), RECORDON et LEJEUNE. Cet élément est ignoré par le texte BEZA.

<sup>21</sup>Une seule information en plus est ajoutée dans le texte RECORDON, la suite du prince est formée par «vingt-cinq à trente seigneurs grecs». Tout autre donnée concernant cette étape du chemin est ignorée par cette source.

<sup>22</sup> Les étapes sont inversées par RECORDON par rapport au texte que nous présentons (p. 119). Sur la *cabanitza* l'auteur ajoute une mention intéressante: «...on lui met aussi une pelisse appelée *capanitza* qui est une marque de distinction accordée seulement au grand visir; au pacha de Bagdad et du Caire et aux deux princes de Valachie et de Moldavie...» (n.s.). Aucune mention de la *cabanitza* dans l'œuvre de CANTEMIR. On pourrait supposer qu'il s'agit d'une innovation vestimentaire assez récente, à plus forte raison que les sources que l'attestent sont groupées vers la fin du XVIII-e siècle et le début du siècle suivant. Pour des détails sur ce sujet voir Siruni, op. cit., p. 50-51, n. 44 (bien que les textes ottomans qu'il a publiés ne la mentionnent pas non plus). Une brève description de la pièce est due à C. I. Karadja, *Despre investitura domnilor români*, B.C.M.I.R., 1927, p. 57-59. RAICEVICH considère que la *cabanitza* est revêtu par les

cheval avec son cortège, qui reste aligné sur le passage du grand-visir. Le prince le salue et se dirige après lui vers le sérail; arrivé à la seconde porte il met pied à terre. Sous le portique se trouve assis à sa droite le kiahaya-bey, qui, après avoir reçu le salut du prince, se dirige aussi vers le palais du sultan<sup>23</sup>.

Le prince en compagnie du dragoman attend sur le côté gauche du même endroit la permission d'entrer. Ceci fait, le prince, le dragoman et tout le cortège entrent par la seconde porte et, en passant devant le Coubbé-alti (grand salon destiné au visir) pour se rendre à l'Eski-divanhané (ancienne salle du divan), le prince se prosterne sur le perron du Coubbé-alti, en face duquel se tient le visir. Arrivé à l'Eski-divanhané, le prince s'assied avec le dragoman; on leur sert une collation, ainsi que le café, qui leur est envoyé par les notabilités de l'intérieur du sérail<sup>24</sup>; des gratifications sont faites par le grand-camarache aux gens qui ont servi; ensuite, à un moment fixé, le prince, le dragoman et les boyards du cortège descendent et s'arrêtent au perron, où le prince est investi du sérassère et tous les autres du caftan<sup>25</sup>. Le mouhzour-aga met sur la tête du prince la kouka<sup>26</sup> alors passe devant eux le grand

princes en la propre présence du Sultan (p. 90), tandis que son éditeur français, LEJEUNE, affirme seulement que le prince «...en reçoit une riche pelisse d'un très grand prix» de la part de l'Empereur (*ibidem*, note 1); voir aussi Mouradja d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*, Paris, 1788-1824, vol. VII, p. 500.

L'algorithme suggéré par la relation BEZA comporte à son tour bien des différences. Tout d'abord, le prince baise la main du Grand-Visir à *Pascha-capoussou*. Ensuite c'est aussi le Grand-Visir qui ouvre le chemin du cortège et le prince, entouré par toute sa suite s'incline devant lui, après quoi il part lui aussi, mais à la suite du grand dignitaire ottoman. A *Calaphat-divani* (qui se trouve à l'intérieur de la Cour du Sérail), c'est aussi le visir qui entre le premier dans le palais, tandis que le prince et ses proches attendent au dehors avec le grand-drogman et les kapoukehayas. Lors d'une étape suivante, le prince et le Grand-Visir, avec tous les assistants, prennent le repas, selon la tradition ottomane. Enfin, les officiers du Grand-Visir apportent la *kouka* que le prince pose sur sa tête tandis que tous ses boyards sont à leur tour revêtus du caftan. Ensuite, le texte décrit la route du cortège vers le palais de l'Empereur.

<sup>23</sup>Encore une fois, le texte Soutzo se montre le plus riche et le plus précis en détails, car les étapes du chemin vers le palais ne sont envisagées nulle part, quant aux autres sources que nous connaissons. De même, il convient de remarquer que, si l'accueil au Sérail se fait un jour déjà chargé d'audiences ordinaires, le programme connaît des changements importants. Une fois les autres audiences réglées, le Grand-Visir et les deux *kadiaskeris* conduisent le prince directement au Sultan (CANTEMIR, p. 59).

<sup>24</sup>En ce qui concerne le café, voir aussi BJOERNSTAHL, p. 58. Il s'agissait d'une pause occasionnée par la *çorba* (le repas traditionnel) des janissaires (Siruni, textes I, XVI), lesquels mangent avec moins de civilité que les paysans suédois, selon l'opinion de l'auteur. Le suédois remarque aussi la similitude entre la réception du prince et l'accueil fait aux ambassadeurs étrangers. Outre cela, la relation citée présente le déjeuner pris par le prince et ses compagnons et offert par les autorités ottomanes (voir aussi Siruni, I, XVI); le texte Soutzo ignore cette étape qui, d'ailleurs, pourrait être seulement facultative.

<sup>25</sup>Le texte BJOERNSTAHL livre quelques détails en plus à ce point (p. 58): «Ensuite, c'est le Tchaouch-Baschi qui était arrivé en rapportant l'hatchichéf ou l'ordonnance du Sultan. Il tenait le papier à la main droite enlevée jusqu'à l'oreille, en signe de vénération. En la main gauche il tenait le bâton de commande auquel il frappait au plancher».

<sup>26</sup>La relation de CANTEMIR suggère une seule modification par rapport à notre texte, en précisant que le *mouhzour-aga* met la *kouka* sur la tête du prince pendant que le Grand-Visir annonce au Sultan le désir du nouveau prince de quitter la capitale impériale pour prendre en possession son pays. Ensuite le *teferdar* revêt le prince du caftan tandis que la suite princière reçoit des caftans correspondant à leur rang (p. 59-60). Un des textes ottomans livre une courte description de *kouka*, faite en velours rouge au fil doré. BJOERNSTAHL, qui offre à son tour une description de l'objet,

visir, salue le prince qui se prosterne et entre par le Babi-sa'dé (porte sacrée) pour se présenter à sa hauteesse. Peu après, le prince est invité à se présenter à l'audience du sultan accompagné du dragoman et des personnes de sa suite désignées d'avance<sup>27</sup>. Celles-ci, après avoir été investies du caftan, s'alignent du côté du Babi-sa'dé; chacun est accompagné d'un capoudji-bachi, qui lui pose la main sur l'épaule pour l'introduire: deux capoudji-bachis accompagnent le prince<sup>28</sup>. Le cérémonial d'audience terminé<sup>29</sup>, le prince sort et le grand-camarache relève le collet à fourrure de la cabanitzza, lequel était resté couvert devant le sultan, et le rejette sur le sérasère<sup>30</sup>. Arrivé à la seconde porte,

ajoute que c'est le prince lui-même qui se coiffe la kouka (p. 58-59); en la propre présence du Sultan, selon un autre observateur (RAICEVICH, p. 90). Une description plus soignée de cette pièce est due à RECORDON: «on lui met une espèce de casque ou de bonnet d'argent nommée kouka, dont la partie supérieure est garnie de plumes d'autruche qui sont arrangées en forme de croissant, dont les extrémités retombent l'une en avant et l'autre en arrière» (p.119). Quant à la suite du prince, l'auteur cité affirme qu'il n'y avait qu'une dizaine de personnes qui avaient la permission de l'accompagner dans la salle où tous ses hommes sont revêtus du caftan (p.120).

<sup>27</sup>Quelques autres détails sur l'étiquette sont transmis par BJOERNSTAHL: «Ces sont les deux *kadiaskeris* qui entrent les premiers au Sultan en étant suivis par le Grand-Visir. Quand ces grands dignitaires passent juste devant lui, le prince de Moldavie fit plusieurs révérences très respectueuses le front touchant la terre. *Tchaouch-Bacha* lui fit aussi une révérence, puis il touche la terre avec la main en la portant ensuite aux lèvres et au front. Les autres Turcs, les Janissaires, les Kapoudjis et encore autres ont seulement incliné leurs corps» (notre trad., d'après la version roumaine établie par C. I. Karadja, p. 59).

<sup>28</sup>Le texte BEZA offre un autre aperçu sur ce moment-là (p. 198). C'est toujours le Grand-Visir qui entre le premier au Sultan, le prince en le suivant avec le drogman et les kapouchehayas. Le prince porte en ce moment la kouka – le signe visible de sa nouvelle dignité. Le Sultan ne sort pas du *cafzas*, mais il montre seulement la manche de son vêtement en face de laquelle le prince s'incline trois fois. Toute cette étrange et mystérieuse cérémonie prend fin lorsque les ordonnances de l'Empereur sont remises au prince. La sortie se fait d'une manière déjà classique; c'est le Grand-Visir qui sort le premier puis le prince et son *alay* qui refait le chemin vers la résidence de Phanar. La suite qui accompagne le prince dans l'audience ne dépasse, selon BJOERNSTAHL, cinq personnes, tandis que pour la même occasion les ministres étrangers sont accompagnés de neuf ou bien douze de leurs hommes. Le suédois continue encore: «D'après ce que j'ai entendu, une fois entré, le prince s'est jeté complètement à terre devant son maître suprême». La même comparaison est induite chez le résident autrichien Herbert-Rathkeal (lettre au Ministère, Constantinople, 3 avr. 1799): «Le cérémonial observé à cette occasion est à peu près conforme à celui des ministres étrangers, avec la différence qu'il tient son discours au Divan et qu'il ne parle pas à l'audience du Grand-Seigneur, où il reçoit seulement des instructions, confirmées d'un mot du monarque», N. Iorga, *Documente Callimachi...*, II, p.553, doc 199, à propos de l'investiture du prince Al. Ipsilanti, qui, à son tour, avait reçu la *kouka* et la *cabanitzza* le même jour. (2 avr. 1799).

<sup>29</sup>Cette fois c'est le texte RECORDON qui s'avère plus abondant en détails sur l'audience proprement-dite: «Dès que le nouveau souverain est entré dans la salle, et qu'il s'y est incliné trois fois devant le Sultan, ce dernier adresse quelques paroles au Grand-Visir, en lui ordonnant de les répéter au prince, et par lesquelles il lui signifie qu'il l'élève à la dignité de prince de Valachie en récompense de son zèle et de sa fidélité, et dans l'espérance qu'il ne s'écartera jamais de son devoir qui consiste surtout à lui rester fidèle, à ne rien faire contre ou au delà de ses ordres, et à protéger la province sur laquelle il doit régner. Le prince répond lui-même qu'il promet et s'engage au péril de sa vie de n'agir que pour les intérêts de la Sublime Porte. Après avoir prononcé ces paroles, il s'incline de nouveau, et sort de la salle de la même manière qu'il est entré...» (p. 120-121) Il faut remarquer, à ce point, surtout la manière dont l'Empereur communique avec son serviteur, manière indirecte qui souligne une fois de plus la distance qui separe les deux types d'autorité: l'autorité impériale – absolue – et l'autorité princière, pas à pas réduite à un statut plutôt propre aux fonctionnaires ottomans.

<sup>30</sup>Le texte «Soutzo» reste une fois de plus le seul qui informe sur ce moment du cérémonial.

il monte le tavla-bachi, le reste du cortège monte également à cheval et tous restent alignés du côté droit de la place, par où passent successivement les grands personnages de l'empire, saluent le prince et son cortège et sont salués par tous<sup>31</sup>. Après le passage du grand-visir, qui est le dernier, le prince se met en marche avec sa suite et, escorté vers le Hastalar-odassi (infirmerie) par quatre péiks (valets à pied du sérail)<sup>32</sup>, il sort du Babi-houmayoun (porte royale) pour se rendre à la cour. Devant tous les corps de garde, les janissaires se présentent coiffés de leur kiétchés (coiffure de feutre retombant sur le dos); le prince les salue et leur fait distribuer des gratifications<sup>33</sup>. Après avoir passé le Alai-kioskou, le grand camarache répand de la petite monnaie sur les deux côtés de la rue jusqu'à la cour<sup>34</sup>. Là, le prince entre dans sa chambre, dépose la kouka et la cabanitza, prend le bonnet de zibeline et le pardessus de saison et congédie avec le cérémonial usité les officiers du palais qui l'ont accompagné. La kouka, couverte d'un voile rouge, la cabanitza et le sérassère sont placés au coin principal; après quoi le prince reçoit le patriarche et les évêques de la même manière qui a été relatée plus haut<sup>35</sup>.

Pour la cérémonie des queues, la liste du cortège ayant été également dressé d'avance et des chevaux ayant été requis par l'agent du prince, les personnes désignées dans la liste montent à cheval avec le délégué spécial

<sup>31</sup>Il semble que le prince portait à cette occasion les armes auxquelles il était investi par le Souldan: *le topous* (la masse-ferrée ou la masse d'armes) et *le handjer* (le poignard), cf. CANTEMIR. RAICEVICH (p.89) soutient l'idée: «Il retourne chez lui portant un cimenterre ceint par le grand-seigneur et la masse-ferrée (*le topous*)».

<sup>32</sup>Seulement deux *peiks* selon CANTEMIR (p.61) qui offre une description à peu près similaire. Selon le rapport de Herbert-Rashkeal, déjà cité, le cortège du prince de Moldavie (Alexandre Ipsilanti) se trouvait: «nombreux et très bien disposé: quatre peiks des gardes du corps tenoient son cheval des deux cotés, et ils étoient précédés de quelques autres officiers de l'intérieur...» (cf. N. Iorga, *Documente Callimachi*, II, p.533).

<sup>33</sup>Ce moment protocolaire n'est pas cité par d'autres sources. La cérémonie de la *kouka* exigeait toujours, on peut le supposer, des présents (*peschkesh*) distribués par le prince aux fonctionnaires ottomans et à ses proches, selon la tradition orientale qui offrait une valeur particulière à tout échange de dons (voir les présents confiés par Michel Racovitza à l'occasion de son investiture, Siruni, texte VIII, p. 17, et aussi XVIII, sur l'investiture de Nicolas Karadjia. Toutefois, ces deux sources ne mentionnent point le moment précis de la distribution de dons).

<sup>34</sup>Moment très intéressant qui rappelle une ancienne tradition byzantine, reprise en tant que telle par les ottomans, mais aussi par l'Occident (voir R. A. Jackson, *De l'influence du cérémonial byzantin sur le sacre des Rois de France*, Byzantion, LI, 1981, p. 201-210; et aussi Tiziana Bernardi, *Analisi di una cereimonia publica. L'incoronazione di Carlo V a Bologna*, Quaderni Storici, 61, 1986, p. 171-201.) Nous avons signalé cette pratique, à évidente origine liturgique, quant aux cérémonies publiques des Pays Roumains (Radu G. Păun, *Sărbătoare publică și propagandă...*, déjà cité, II, p. 11)

<sup>35</sup>La seconde visite du haut clergé ne se trouve point signalée par les autres sources que nous connaissons.

<sup>36</sup>A ce point, LEJEUNE se borne à ajouter seulement que, après la cérémonie du caftan, le prince «reçoit ensuite, tour à tour, et à quelques jours de distance, les *queues*, les *étendards* et le *camcer*, ou poignard enrichi de diamants» (p. 90, note 2, n.s.), tandis que l'auteur dont il est l'éditeur, RAICEVICH, ne fait aucune précision à cet égard. Parfois, le prince ne se présentait pas en personne pour recevoir les queues, voir l'exemple de Constantin Mourouzi, relaté par BJOERNSTAHL



du prince<sup>36</sup> et se rendent au Babi-houmayoun, où, sans descendre de cheval, ils sont rencontrés par le mirialem portant les queues et suivi du drapeau<sup>37</sup>. Alors tous se mettent en marche, précédant le mirialem, qui porte les queues jusqu'à la cour<sup>38</sup>. A son approche, quelques gens de service vont par-devant de lui portant des fumigatoires; le prince, avec les boyards qui n'ont pas fait partie du cortège, va à sa rencontre en dehors de la porte de la cour et, après le salut, précède le mirialem jusqu'à l'appartement supérieur, où il reçoit les queues, les baise et les remet à un des boyards, qui les dépose dans la chambre<sup>39</sup>. Après la cérémonie d'usage et le départ du mirialem et de ceux qui l'ont accompagné, le prince revêt la kouka et la cabanitza qui a été cousue au sérassère, se place sur le trône et, au son de la musique d'honneur (mehterhané), il investit du caftan quelques-uns des Turcs qui ont suivi le mirialem<sup>40</sup>. Après quoi, la kouka, la cabanitza et les queues étant placés au coin de la chambre, le prince reçoit de nouveau et de la manière préexposée les patriarches et les évêques.

(p. 57) En ce cas c'est le fils du prince qui représente son père, d'où découlent des changements de protocole. Ce qui illustre, à notre avis, une certaine laxité de l'étiquette, d'où la grande difficulté de reconstituer l'image standardisée de la cérémonie. Quant aux dimensions «spectaculaires» de celle-ci, CANTEMIR était d'avis qu'elle emportait même sur lesquelles préparées pour le Grand-Visir. Toute la suite princière portait à cette occasion des vêtements de parade en chevauchant des chevaux richement caparaçonnés. Le cortège se dirigeait vers le palais en suivant les indications des *ichaouchis*, officiers ottomans chargés de guider les processions dans la capitale impériale (p. 57-58) Outre les 15 ou 20 boyards proches du prince, il y avait aussi un nombre de fonctionnaires ottomans qui faisaient partie du cortège (voir la liste dressée pour le cortège du prince Michel Racovitza, (Siruni, texte II, p. 13-14).

<sup>37</sup>Pour l'étiquette observée à la réception des boyards par le *mirialem-aga* (le chef des étendards impériaux), voir CANTEMIR, p. 58. La délégation du prince était toujours accompagnée, tout au long du chemin, par la musique ottomane (*taboulkhané*) à la fois signe de fête et d'honneur.

<sup>38</sup>C'est toujours l'étendard impérial – le substitut manifeste du pouvoir absolu incarné par le grand Seigneur – qui conclut l'*alay*. Tous les officiers ou les soldats ottomans se prosternent, en signe de vénération, devant l'étendard vert lorsqu'il passe devant eux (CANTEMIR, p. 58; Siruni, texte II, p. 13). Le même usage est à retrouver à l'entrée solennelle du prince dans sa capitale, où les officiers portent devant lui toutes les insignes du pouvoir qui engendrent maintenant une double portée: pouvoir absolu en tel que prince et seigneur de ses sujets et pouvoir concédé, délégué de la part du Sultan, l'empereur des empereurs (voir Radu G. Păun, *Sărbătore publică și propagandă*, II, p. 12, d'après la chronique de Nicolas Costin. La réception des insignes impériales à l'occasion du *moukarer* (la confirmation périodique du règne) exige le même type de représentation (voir le témoignage de Ruggiero Giuseppe BOSCOVICH, repris par notre étude, *loc. cit.*)

<sup>39</sup>Après toute cette cérémonie, le prince accorde au *mirialem-aga* un caftan de prix, comme marque de gratitude et de dignité (CANTEMIR, p. 58; Siruni, texte II, p. 14). La même image se dégage du texte de RECORDON (p. 121-122), bien que sa relation est toujours moins riche en détails, surtout en ce qui concerne le protocole observé par le prince envers les fonctionnaires ottomans.

<sup>40</sup>Séquence d'une portée tout à fait particulière et qui d'ailleurs ne se trouve guère signalée par les sources plus anciennes (voir par exemple CANTEMIR; Siruni, texte II). Il s'agit, en effet, de la première cérémonie patronée par le prince régnant pleinement consacré, et non plus par le virtuel prince d'auparavant. C'est à partir de ce moment qu'il agit en tant que prince formellement investi, toutes les insignes de sa dignité lui étant déjà accordées. L'importance singulière de ce moment est soulignée d'une façon évidente par l'intermédiaire de la musique impériale qui continue à sonner tout au long de la journée, privilège absolument exceptionnel dont aucun dignitaire ottoman n'en jouissait pas entre les murailles de la capitale (CANTEMIR, p. 59). Jusqu'à son départ vers ses pays, la musique ottomane entretient l'atmosphère de fête et même la sortie de la capitale de l'empire est marquée par des accords spécifiques qui entourent toutes les cérémonies qui ont au centre la personne du prince (texte BEZA, p. 198). De la sorte, la concession des caftans acquit elle aussi une signification particulière, à savoir la nouvelle qualité du personnage princier qui avait déjà franchi les rites de passage préliminaires exigés et qui était ensuite en droit d'agir en tant que «politique». Sa nouvelle hypostase se transmet



Au jour fixé pour les visites de congé<sup>41</sup>, le prince, ayant quelques boyards à sa suite, se rend en parade au Pacha-capoussou: là, il met pied à terre devant le grand escalier et va visiter le grand-visir<sup>42</sup>, ensuite le kiahaya-bey, le réis-effendi et le tchaouch-bachi et, descendant par le même escalier, il monte au cheval caparaçonné qui lui est offert par le grand-visir et se rend chez le schéich-oul-islam et le jénitchar-agassi qui lui offre un cheval caparaçonné et finalement au Tefterdar-capoussou chez le tefterdar. S'il en a le temps, il se rend le même jour chez le capoudan-pacha, qui lui offre aussi un cheval caparaçonné; sinon, il remet cette visite au jour suivant<sup>43</sup>.

Le prince doit enfin, après la réception des queues, se rendre en parade au patriarchat pour assister à la messe; et comme le troisième jour de la cérémonie des queues coïncide avec une dimanche, c'est ce dimanche qu'il choisit à cette fin. Après la messe, le prince fait sa visite au patriarche de Constantinople et à celui de Jérusalem<sup>44</sup>».

automatiquement à ceux qui viennent d'être à leur tour investis par sa grâce en devenant ainsi les premiers dignitaires d'un nouveau règne. Les informations transmises par RAICEVICH (p. 92) vont dans le même sens «la musique turque qui vient chaque jour, après le dîner, sous ses croisées, comme cela se pratique dans les séraïls du Grand Seigneur et du Grand-Visir. Il tient tous les jours un divan, qui dure peu, environné de ses officiers pour juger les causes de ses nouveaux sujets...». Cette pratique se répète dans la capitale du pays, toute de suite après l'entrée solennelle. Après l'onction, faite par le métropolitain, et la prononciation officielle du *ferman* impérial, le prince acquit pleinement sa qualité de *prince et maître de ce pays*. Élu par Dieu pour régner, nommé par le Sultan pour gouverner un de ses pays, il est reconnu comme monarque par ses sujets en étant dorénavant intégré dans l'espace historique du pays. Ses premiers actes en sa nouvelle qualité devaient être liés à une perception traditionnelle de la monarchie, par conséquent à la justice (voir notre étude, déjà cité, II, p. 13). La concession des caftans et des cadeaux à ses proches et aux fonctionnaires ottomans qui l'ont accompagné marque son début en tant que *seigneur*, donc *dispensateur de faveurs*.

<sup>41</sup>Dès la veille de son départ, le prince demande au Grand-Visir la permission de faire toutes ces visites (CANTEMIR, p. 61).

<sup>42</sup>Pour des détails concernant les visites qui suivront, voir CANTEMIR, p. 62. Le Grand-Visir revêt à cette occasion le prince du *izn-kaftan* – marque de bon voyage.

<sup>43</sup>CANTEMIR, (p. 62) remarque seulement la visite à *kiahaya-bey*, visite qui avait lieu surtout pendant la nuit, afin que le Grand-Visir ne puisse pas supçonner le prince d'en avoir bénéficié d'autres protecteurs que lui. RECORDON ne fait aucune mention sur les visites de congé, en passant assez vite même sur le moment du départ «ce qui a ordinairement lieu un ou deux mois après sa nomination», en notant seulement que «Il (le prince) est accompagné dans sa route de différents officiers du séraïl, qui ne manquent pas de crier chaque fois que le prince monte à cheval une exclamation (*alkich*) qui correspond à peu près à celle de *vivre le prince...*» (p. 123).

<sup>44</sup>Le texte Soutzo n'entendait pas insister sur le moment du départ. Pour compléter l'image, nous avons considéré utile d'esquisser quelques détails concernant la sortie du prince de Constantinople. Le cortège dressé à cette occasion se trouve mentionné par plusieurs auteurs (CANTEMIR, p.62-63, LEJEUNE, p. 91, note 2; RAICEVICH, p. 91-92, etc.). Le texte BEZA considère que le cortège du prince est à peu près aussi fastueux que celui du Sultan lui-même, un honneur dont ne jouissait pas même le Grand-Visir (p. 198). Les officiers ottomans qui accompagnaient le cortège coûtaient assez cher, voir les sommes distribuées à ce propos par Nicolas Karadja (Siruni, texte XIII, p. 20 et les observations de l'éditeur, p. 60, note 74). La comparaison avec les *alays* ordinaires, mises en marche dans les Principautés, reste encore à faire; pour l'instant voir notre étude, *Sărbătoare publică și propagandă...*, II, surtout, p. 12-15 et l'annexe, p. 24. Le cortège était parfois extrêmement nombreux; un rapport consulaire autrichien de Constantinople, le 26 oct. 1812, avançait le chiffre de 500 personnes pour la suite du prince Jean Georges Karadja (Stürmer au Ministère, N. Iorga, *Doc. Callimachi*, II, doc. 226, p. 548).

## NÉOTRADITIONALISME ET POLITIQUE DANS LA ROUMANIE DES ANNÉES VINGT (PREMIÈRE PARTIE)

FLORIN ȚURCANU

Dans l'histoire du nationalisme roumain, les années '20 peuvent être considérées comme une période de renouvellement politique et culturel qui succède à la réalisation de l'unité nationale, but atteint en 1918 par le rattachement de la Bessarabie, de la Bukovine, de la Transylvanie et du Banat au Royaume de Roumanie. Cet événement a été la condition nécessaire, mais non pas suffisante, de la redéfinition du nationalisme roumain dès le lendemain de la Grande Guerre.

Ce processus de redéfinition a été stimulé par les nouvelles réalités issues de la guerre : l'accroissement de la population appartenant à des minorités nationales à la suite des acquis territoriaux de la Roumanie, la proximité de la révolution et de la Russie bolchevique, l'élargissement de la participation à la vie politique par l'adoption du suffrage universel.

La condition principale de ce renouveau nationaliste s'avéra, cependant, la persistance, au milieu des réalités de l'après-guerre, de deux attitudes caractéristiques du nationalisme d'avant-guerre : l'antisémitisme et le traditionalisme.

Le radicalisme antisémite d'une part, la réaction traditionaliste aux phénomènes de modernisation de la société, de l'autre, seront les deux pôles autour desquels le nationalisme roumain va redéfinir son identité dans les années vingt. La convergence de ces deux tendances ne se produira, cependant, qu'au début des années trente, lorsque des intellectuels traditionalistes, comme Nae Ionescu ou Nichifor Crainic se rapprochent du mouvement de la Garde de Fer.

L'antisémitisme, déjà actif avant 1914, accroît sa virulence et renforce son identité politique au début de la troisième décennie par la création, en 1923 de la «Ligue de Défense Nationale-Chrétienne» (LANC) dirigée par A.C. Cuza, professeur à l'Université de Iași. En 1927 une dissidence de cette ligue antisémite prendra le nom de «Légion de l'Archange Michel», jetant ainsi les bases d'un mouvement singulier dans la famille des fascismes européens.

Sans rapport avec la montée de l'antisémitisme, une réaction intellectuelle se précise, à la même époque, contre les changements politiques, économiques et culturels qui annoncent l'avènement d'un nouveau type de société en

Roumanie. Cette réaction qui prendra des formes différentes, philosophiques, esthétiques et politiques, s'appuiera sur la valorisation et la redéfinition du concept de «tradition».

Elle sera la manifestation d'un groupe de jeunes intellectuels et journalistes appartenant, comme le remarquait Keith Hitchins<sup>1</sup>, à une nouvelle génération de traditionalistes, qui succédait à celle autrefois groupée autour de la revue *Sămănătorul* (1901–1910) et dont la figure de proue avait été l'historien Nicolae Iorga. Ces nouveaux traditionalistes (que nous désignerons avec le terme «néotraditionalistes», mais qui s'appelaient eux-mêmes tout simplement «traditionalistes») avaient été marqués par le traditionalisme d'avant-guerre, aussi bien sur le plan littéraire que sur le plan politique. Dans les circonstances d'après-guerre, l'ancienne formule traditionaliste leur semblait, toutefois, dépassée sous tous les aspects et c'est à travers eux que le concept de «traditionalisme» est devenu le point d'appui d'un nouveau nationalisme culturel et d'une nouvelle définition du nationalisme politique.

Regroupés, après 1918, autour des revues comme *Luceașorul* (1919–1920), *Hiena* (1919–1924) et surtout *Gândirea* (1921–1944 avec des interruptions) ainsi que dans les rédactions de plusieurs journaux dont le plus important sera *Cuvântul* (1924–1934, 1937–1938, 1940–1941), les néotraditionalistes développent, dans les années vingt, la forme la plus élaborée de protestation intellectuelle contre la modernité que la Roumanie avait connu jusqu'alors.

En règle générale, dans les études qui lui ont été consacrées, le néotraditionalisme a été décrit et expliqué sous l'angle de son idéologie culturelle et de sa production littéraire. Considéré, avant tout, comme une manifestation de nationalisme culturel, «nationalism in a spiritual guise»: (Keith Hitchins)<sup>2</sup>, ni sa dimension politique, ni les conditions sociales de sa genèse et de son épanouissement dans les années vingt n'ont été suffisamment éclairées.

Le peu d'intérêt suscité par l'idéologie politique de ce courant intellectuel s'explique surtout par l'attention prêtée à sa critique culturelle de la modernisation considérée par les historiens Z. Ornea<sup>3</sup>, et Armin Heinen<sup>4</sup> comme la principale élaboration idéologique du néotraditionalisme pendant la troisième décennie. Selon l'historien allemand (qui utilise l'appellation «neonationalismus» pour désigner le néotraditionalisme), cette «Kulturkritik» roumaine, largement inspirée par Oswald Spengler, aurait eu pendant les années vingt des «implications politiques», brièvement évoquées d'ailleurs dans son ouvrage, mais ce n'est qu'après 1929 qu'elle se transforme en idéologie politique – «unter dem Eindruck der Weltwirtschaftskrise wandelte sich die "neonationalistische" Kulturkritik zu einer unmittelbar politischen, rechtsextremen Ideologie»<sup>5</sup>. La réaction culturelle des années vingt contre la

<sup>1</sup>Keith Hitchins, «Gândirea: Nationalism in a spiritual guise» dans *Social Change in Romania 1860-1940. A debate on Development in a European Nation*, Kenneth Jowitt (Ed.), University of California, Berkeley, 1978, p. 144.

<sup>2</sup>*Ibidem*, p. 140.

<sup>3</sup>Z. Ornea, *Tradiționalism și modernitate în deceniul al treilea*, București, Ed. Eminescu, 1980, 666 p.

<sup>4</sup>Armin Heinen, *Die Legion «Erzengel Michael» in Rumänien, Soziale Bewegung und Politische Organisation*, R. Oldenbourg Verlag, München, 1986, 553 p.

<sup>5</sup>*Ibidem*, p. 187.

modernisation de la société roumaine aurait ainsi précédé et préparé la montée de l'extrême droite dans les années trente et l'orientation d'une partie de l'intelligentsia vers cette zone du spectre politique.

Cette distinction entre une phase culturelle et une phase politique de la réaction antimoderne «néotraditionaliste», suggérée aussi par le constat selon lequel «die nationalistiche Kritik der kulturellen Modernisierung Rumäniens führte in den zwanziger Jahren nicht unmittelbar zu rechtsradikaler politischer Aktivität»<sup>6</sup>, explique pourquoi Armin Heinen ne reconnaît pas une dimension proprement politique au néotraditionalisme dans les années vingt. Il est vrai que dans la mesure où radicalisme politique rime avec violence, le monopole du radicalisme politique à droite appartient à cette époque aux agitateurs antisémites de la LANC. A cela s'ajoute le fait que l'idéologie politique du néotraditionalisme, tel qu'elle se précise dans les années vingt, se situe à côté du courant, essentiellement antisémite, qui aboutit à la création de la Garde de Fer. Ce n'est pas, toutefois, une raison suffisante pour ignorer l'existence, au sein du courant néotraditionaliste, d'une composante spécifiquement politique à côté de la composante culturelle.

Une image plus complexe du courant néotraditionaliste nous offre l'ouvrage de Z. Ornea intitulé «Traditionalism și modernitate în deceniul al treilea» («Traditionalisme et modernité dans les années vingt»), paru en 1980. Au cours d'un tour d'horizon fort utile de la presse des années vingt, l'auteur signale plusieurs caractéristiques de l'idéologie politique des néotraditionalistes ainsi que les rapprochements possibles entre celui-ci et le traditionalisme politique de l'«Action française». L'espace qu'il consacre à ce problème demeure, toutefois, très restreint par rapport à celui où la composante culturelle du néotraditionalisme est présentée. La critique politique pratiquée par les néotraditionalistes apparaît comme une conséquence, somme toute, logique, de leur critique culturelle de la modernisation.

Les prises de position de quelques figures importantes du néotraditionalisme comme le philosophe Nae Ionescu, les écrivains Nichifor Crainic et Cezar Petrescu, le journaliste Pamfil Șeicaru contre la démocratie et le parlementarisme, contre le Parti National Libéral et en faveur des droits à la couronne de Roumanie du prince Carol (futur Carol II), leur présence constante sur le terrain du journalisme politique, nous obligent de mieux cerner le domaine proprement politique de leur activité pendant les années vingt. Ils ont revendiqué eux-mêmes, d'ailleurs, un rôle politique distinct, dérivé de leur statut d'intellectuels et de cette nouvelle compréhension des réalités roumaines qui était la leur et qu'ils appelaient «traditionalisme». Leur idéologie politique était «nationaliste» ou «d'extrême-droite» (Nae Ionescu)<sup>7</sup>, «nationaliste-traditionaliste». (Pamfil Șeicaru)<sup>8</sup> et la presse et l'intelligentsia de gauche lui trouvait des ressemblances avec l'idéologie de l'«Action française» et le fascisme italien. A travers le journalisme politique pratiqué dans les quotidiens *Bucovina*, *Ora*, *Cuvântul* ou dans l'hebdomadaire *Hiena* prend forme une culture politique du nationalisme roumain qui n'est pas centrée sur l'antisémitisme, mais sur

<sup>6</sup>*Ibidem*, p. 178.

<sup>7</sup>Nae Ionescu, «Reacțiune și altceva» dans *Cuvântul*, n° 549, 3 septembre 1926; «Fratele meu democrat» dans *Cuvântul*, n° 660, 15 janvier 1927.

<sup>8</sup>Pamfil Șeicaru, «Noi și ceilalți» dans *Cuvântul*, n° 407, 14 mars 1926.

*l'antilibéralisme, l'antiparlementarisme et le monarchisme autoritaire.* D'ailleurs, les tentatives de Pamfil Șeicaru, Nae Ionescu ou Nichifor Crainic de se délimiter de l'antisémitisme dans les années vingt en proposant une formule différente du nationalisme politique demeure peu connues.

En envisageant les choses dans cette perspective, Nichifor Crainic et Nae Ionescu ne comptent pas, durant la troisième décennie, seulement en tant qu'idéologues d'un nationalisme culturel et défenseurs d'une vision spiritualiste de la tradition – «l'orthodoxisme». Ils figurent aussi parmi ceux qui, dès cette époque et sans attendre les années trente, ont amorcé une redéfinition *politique* du nationalisme roumain basée sur le refus de la démocratie.

Même si vers la fin des années vingt, Crainic entendait privilégier une définition spiritualiste («orthodoxiste») du traditionalisme en rejetant son interprétation politique dans deux articles intitulés «Spiritualitate» («Spiritualité») et «Sensul tradiției» («Le sens de la tradition»)<sup>9</sup>, il le faisait guidé surtout par le souci explicite d'affirmer l'originalité de son traditionalisme culturel par rapport à celui de Nicolae Iorga ainsi que par rapport au traditionalisme français de Charles Maurras. Ce n'était pas une manière de séparer sa critique culturelle de la modernité de sa critique politique de la démocratie et il ne s'est jamais interdit une activité politique qui, par la suite, a dérivé vers l'extrémisme de droite.

Une raison de plus de se pencher sur le problème de l'idéologie politique du néotraditionalisme réside dans l'autonomie que l'histoire politique des intellectuels de l'entre-deux-guerres est en train d'acquérir. Les contours de ce domaine de recherche se précisent depuis quelques années grâce aux études concernant les rapports des intellectuels roumains avec la Garde de Fer pendant les années trente. Il est vrai que le caractère radical et frappant de l'engagement politique de Nae Ionescu, Nichifor Crainic, Mircea Eliade ou Emil Cioran durant cette période n'a pas de précédent avant 1930. Même les deux premiers, dont l'option antidémocratique était pourtant manifeste au milieu des années vingt, ne sont pas allés à cette époque à la rencontre des antisémites et ne se sont pas fait emprisonnés pour des raisons politiques comme ce sera le cas après 1930.

Reconstituer la complexité du néotraditionalisme suppose, en fin de compte, une analyse de ses manifestations politiques qui soit liée, mais non pas subordonnée, à l'étude de sa critique culturelle de la modernité et de sa production littéraire. Les deux composantes se trouvent, sans doute, dans une étroite relation, mais l'idéologie politique du néotraditionalisme a aussi son autonomie et ses propres mécanismes d'élaboration. La connaissance de cette réalité pourrait nous aider à mieux comprendre l'agencement d'idées, les choix esthétiques et les sensibilités qu'on retrouve aux origines mêmes de la composante culturelle du néotraditionalisme.

Une distinction, devenue presque un axiome, accompagne la cristallisation du néotraditionalisme, au début des années vingt, ainsi que son épanouissement, dans la seconde moitié de la troisième décennie: celle entre le domaine de la culture et le domaine de la politique. Sous des formes différentes, elle revient maintes fois dans des articles de revues ou de journaux signés par certains des principaux tenants du néotraditionalisme. Cette distinction engage, au début, leur sensibilité de jeunes intellectuels obligés de

<sup>9</sup>Nichifor Crainic, «Spiritualitate» dans *Gândirea*, VIII, n° 8–9, août septembre 1928; «Sensul tradiției» dans *Gândirea*, IX, n° 1–2, janvier février 1929.



mesurer la distance qui sépare les espoirs nourris pendant la guerre de la réalité politique et économique d'après 1918. «C'est épouvantable de penser à l'abîme qui s'est ouvert depuis cinq ans entre nos attentes et ce qui s'est accompli» écrivait en 1924 un des fondateurs de la revue *Gândirea*, Cezar Petrescu, en évoquant les désillusions de la réforme agraire et de la réforme électorale<sup>10</sup>.

Avec la réalisation de l'unité roumaine, préparée par le militantisme culturel de quelques générations d'intellectuels, la fonction politique de la culture semblait avoir été remplie. Dès 1919 Radu Dragnea, futur théoricien de l'«orthodoxisme», prônait la nécessaire séparation entre littérature et politique une fois réalisée l'unité nationale: «Arrive le moment où elles doivent se séparer, quand chacune d'entre-elles retrouve sa cohérence intérieure. Chez nous, cependant, le mélange des deux se poursuit et menace de se perpétuer. . . au grand dam de la culture»<sup>11</sup>. Dragnea écrivait ces lignes dans un des premiers articles qui annonçaient le projet culturel traditionaliste. Intitulé «Spre dogmatismul național» («Vers le dogmatisme national») il paraissait dans la revue *Lucașfărul*, dirigée par Nichifor Crainic et Alexandru Busuioceanu. Par les noms et le nombre de ses collaborateurs, celle-ci était déjà «une préfiguration de ce que devait être plus tard *Gândirea*», comme l'écrit Crainic dans ses «Mémoires»<sup>12</sup>.

La politique avait elle-même perdu sa dimension culturelle. Visage politique de la modernité, la démocratie, donnait naissance à un type de société où la place et le rôle de la culture se trouvaient mises en cause par de nouvelles et inquiétantes réalités.

L'image que Nichifor Crainic se faisait de cette société lui donnait les raisons d'opposer littérature et politique. Il le faisait déjà en 1920 dans *Hiena*, la revue dirigée par ses amis, Pamfil Șeicaru et Cezar Petrescu: «La littérature spiritualise l'homme. La politique l'enlise dans le matérialisme. Il y a entre les deux un antagonisme essentiel. (. . .) Dans les termes de la géométrie, la politique est une surface tandis que la littérature est une profondeur. Surface veut dire superficialité. Voilà pourquoi tout le monde peut se mêler à la politique et, d'ailleurs, tout le monde s'en mêle. (. . .) La politique agit sur les masses. La littérature agit sur l'individu cherchant à accroître la substance divine présente dans chaque être humain. Aujourd'hui les masses écrasent l'individu; la politique terrorise la littérature»<sup>13</sup>.

C'est le spectacle de l'actualité politique roumaine d'après 1918 plutôt que la politique en général, qui provoquait chez Crainic cette attitude élitiste. Sans la nommer, c'est la démocratie qu'il désigne sous le nom de «politique». L'usage de l'équivalence établie entre «politique» et «démocratie» devait se perpétuer. Entourée de méfiance ou d'hostilité elle était destinée à fausser dans l'entre-deux-guerres la compréhension de la politique dans l'opinion publique et même chez de nombreux intellectuels roumains.

Lors de son bref passage, début 1924, par les rangs du Parti Nationaliste Démocrate de Nicolae Iorga, Nichifor Crainic opérait la distinction entre ce parti politique auquel il attribuait une vocation culturelle et les «partis purement

<sup>10</sup>Cezar Petrescu, «Blestemul lui Midas» dans *Neamul Românesc*, XIX, 68, 27 mars 1924.

<sup>11</sup>Radu Dragnea, «Spre dogmatismul național» dans *Lucașfărul*, XIV, n° 3-4, 1919.

<sup>12</sup>Nichifor Crainic, *Zile albe, zile negre. Memorii*, București, Casa Editorială «Gândirea», 1991, p. 138.

<sup>13</sup>Nichifor Crainic, «Literatură și politică» dans *Hiena*, II, n° 1, 20 juin 1920.

politiques, non-culturels ou anticulturels». A cette époque, peu avant la parution du journal *Cuvântul*, Crainic jugeait la vie politique dans les mêmes termes qu'en 1920: en Roumanie «le succès politique est basé sur l'ignorance et la désorientation des masses appelées brusquement à participer à la vie de l'État»<sup>14</sup>. La victoire de la démocratie est une victoire du matérialisme. «Sur le plan spirituel, le triomphe de la démocratie – qu'on espère de courte durée – signifie le triomphe de l'obscurité sur la lumière»<sup>15</sup>.

Très différent de Nichifor Crainic par son tempérament et par son style, le philosophe Nae Ionescu rejoint le groupe néotraditionaliste en 1926. Il tentera, par la suite, de démontrer de manière plus ou moins systématique l'inadéquation fondamentale de la démocratie aux besoins de la société roumaine et à ses traditions. L'opposition entre culture et démocratie n'est qu'une manifestation de cette incompatibilité. Par son essence même, la démocratie n'est pas créatrice de culture, l'acte culturel étant essentiellement individualiste et aristocratique: «La vraie culture développe la vie intérieure de l'individu, elle est donc un facteur de différenciation. Les grandes figures de la culture, les grands créateurs dans l'ordre de l'esprit n'ont jamais été des démocrates, ni par tempérament, ni par action politique. (. . .) Dans son essence et dans ses suites la culture est, décidément, aristocratique»<sup>16</sup>.

Même si la démocratie pouvait diffuser des notions culturelles dans les masses, un tel processus ne pouvait être à proprement parler, un phénomène culturel: «Non, la culture des masses n'est pas la culture; (. . .) elle est, plutôt, l'instrument technique mis au service d'une forme distincte et très approximative de civilisation»<sup>17</sup>.

Pamfil Șeicaru expliquait l'hostilité d'une partie de la classe politique à l'égard de l'héritier de la couronne, le prince Carol, au début des années vingt, par la protection que celui-ci accordait à la culture à travers l'activité de sa «Fondation». «Remarquez l'absence des questions culturelles dans les débats du Parlement et vous allez comprendre l'antinomie entre démocratie et culture», affirmait-il dans un article consacré au prince qui commençait par une brève citation de Renan concernant les avantages de la monarchie héréditaire.<sup>18</sup>

Derrière cette réalité se trouvait, sans doute, «l'antipathie naturelle du régime démocratique pour l'intelligence» car «dans chaque force intellectuelle se trouve, en germe, l'esprit du césarisme». En fin de compte, l'opposition entre démocratie et intelligence est ramenée à une opposition entre l'intelligence et la haute finance: «la finance, qui est le véritable ressort de la démocratie, haït la valeur intellectuelle qu'elle n'a pas réussi à faire figurer dans ses registres de comptabilité»<sup>19</sup>.

Dans ces conditions, les tentatives de politique culturelle esquissées par la bourgeoisie libérale le lendemain de la guerre étaient absurdes: «La finance libérale et la culture! Quel rapprochement amusant! Connaissez-vous un seul écrivain roumain qui ait bénéficié de l'aide, même modeste, d'un gros richard libéral?»<sup>20</sup>.

<sup>14</sup>Nichifor Crainic, «Politică prin cultură» dans *Neamul Românesc*, XIX, n° 51, 7 mars 1924.

<sup>15</sup>Nichifor Crainic, «Intellectualul» dans *Neamul Românesc*, XIX, n° 64, 22 mars 1924.

<sup>16</sup>Nae Ionescu, «Cultură și democrație» dans *Cuvântul* an III, 11 septembre 1926.

<sup>17</sup>Idem.

<sup>18</sup>Pamfil Șeicaru, «Printul Carol» dans *Hiena*, IV, n° 5, 1 janvier 1924.

<sup>19</sup>Pamfil Șeicaru, «Pro Domo» dans *Hiena*, III, n° 15, 21 janvier 1923.

<sup>20</sup>«Finanța liberală și cultura» (article publié sans signature dont l'auteur est, vraisemblablement, Pamfil Șeicaru) dans *Hiena*, III, n° 2, 22 octobre 1922.

Cezar Petrescu n'était pas moins désabusé: «Une carrière intellectuelle. . . n'assure l'existence de personne. C'est un fardeau. . . dans une société où, depuis sept ans, triomphent sans être punis les profiteurs, les spéculateurs et les aventuriers politiques. De nos jours, ce n'est pas la "culture" qui tentera un jeune homme»<sup>21</sup>.

L'accent mis sur l'opposition entre culture, d'un côté, politique et haute finance d'un autre, répondait au besoin de délimiter le domaine culturel et de lui assigner une nouvelle place dans la société d'après 1918. Le courant néotraditionaliste s'est situé ainsi à la pointe d'une tendance observable, pendant la troisième décennie, dans les zones les plus dynamiques du champ intellectuel roumain. L'élaboration, par les intellectuels néotraditionalistes, d'une *définition proprement culturelle de la tradition* devait leur assurer une identité et une légitimité nouvelle non seulement par rapport au traditionalisme d'avant-guerre – le «sămănătorism» de Nicolae Iorga – mais aussi par rapport au champ politique tel qu'il se présentait après la guerre. Source de la spécificité culturelle roumaine, la tradition ainsi définie n'était pas moins une source de vérité et d'authenticité nationale opposable au «mensonge» des institutions et de la vie politique.

La dévalorisation du domaine politique au nom des valeurs de la culture n'a pas empêché l'apparition, à l'intérieur du courant néotraditionaliste, d'une réponse proprement politique donnée à la réalité sociale environnante. La distinction entre culture et politique a même favorisé cette apparition, car l'intervention de certains tenants du néotraditionalisme dans le débat politique s'est fait au nom des compétences spécifiques de l'*intellectuel*.

Adoptée par Nichifor Crainic, l'opposition spenglérienne entre culture et civilisation rencontre chez lui celle qui oppose l'intellectuel à ces deux visages de la modernité qui sont la *démocratie* et la «*ploutocratie*». Dans la société démocratique l'intellectuel partage le sort de la culture. Aux yeux de Crainic, l'intellectuel roumain est le grand perdant de l'après-guerre: «Une guerre, écrit-il en 1924, a été menée pour l'émancipation politique et sociale. L'intellectuel l'a anticipé, l'intellectuel l'a rêvé, l'intellectuel l'a demandé et l'a dirigé. Les masses ont sans doute pesé de manière décisive par l'immense sacrifice de sang. L'intellectuel, quant à lui, a dépensé aussi bien son sang que son intelligence. (. . .) Cependant la ploutocratie a profité sans rien sacrifier; la démocratie a conquis ses droits par des sacrifices; l'intellectuel a fait des sacrifices sans rien obtenir. Il est aujourd'hui isolé, prêt à se faire écraser par la masse: la masse de l'argent et la masse du peuple»<sup>22</sup>.

Après 1918, l'identification de l'intellectuel avec le mythe national qui avait débuté à l'époque romantique devenait plus problématique<sup>23</sup>. L'intellectuel semblait déchu de son rôle politique d'avant 1914 qui s'identifiait avec la préparation des esprits pour le grand moment de l'unification. Quel pouvait être son rôle politique en démocratie?

«La défaite de l'intellectuel n'est-elle pas la première victoire que va gagner la démocratie. . . ?» se demandait Șeicaru en 1922<sup>24</sup>.

<sup>21</sup>Cezar Petrescu, «Generații de ieri și de mâine» dans *Neamul Românesc*, XIX, n° 67, 26 mars 1924.

<sup>22</sup>Nichifor Crainic, «Intellectualul» dans *Neamul Românesc*, XIX, n° 64, 22 mars 1924.

<sup>23</sup>Al. Zub, «History and Myth in Rumanian Society in the Modern Period» dans *International Journal of Rumanian Studies*, 2, 1987; Leon Volovici, *Nationalist ideology and antisemitism. The case of the Romanian intellectuals in the 1930s*, Pergamon Press, 1991, p. 185.

<sup>24</sup>Pamfil Șeicaru, «Leproșii democrației» dans *Hiena*, III, n° 2, 22 octobre 1922.

Dans la vision de Crainic, de Pamfil Șeicaru, d'Alexandru Busuioceanu ou de Cezar Petrescu l'«intellectuel» est un personnage défini, dans un premier temps, par son rapport négatif et défensif avec la «démocratie», le «patronage» politique et économique, la «ploutocratie». En 1920, Nichifor Crainic, habité par l'image d'une société concurrentielle et égoïste, embrassait l'idée d'organiser un syndicat des écrivains, lancée par le poète Tudor Arghezi<sup>25</sup>. «Les intellectuels sont si peu nombreux! Et il sont tellement incapables de s'organiser dans des syndicats» regrettait, cependant, Șeicaru en 1922<sup>26</sup>. Trois ans plus tard, dans une série d'articles inspirés par la lecture du livre de Charles Maurras, «L'avenir de l'intelligence», Alexandru Busuioceanu dressait lui aussi le tableau pessimiste de la condition de l'intellectuel condamné à choisir son patron entre le propriétaire d'un grand quotidien et l'Etat<sup>27</sup>. Le livre de Charles Maurras qui, selon Șeicaru, aurait dû être le guide de chaque intellectuel<sup>28</sup>, venait d'être publié par la «Fondation Culturelle, 'Le Prince Charles' dans une collection dirigée par Nichifor Crainic. La traduction roumaine était due au jeune esthéticien Tudor Vianu, alors lié au groupe des néotraditionalistes.

Si la culture est incompatible avec la politique, l'intellectuel, quant à lui, se trouve dans une situation qui ne lui permet pas d'ignorer la politique et qui le pousse à faire des choix sur ce terrain. Cela explique pourquoi des personnalités attachées au nouveau traditionalisme culturel voient dans l'intellectuel un personnage politique et s'impliquent dans les débats politiques avec les attributs de l'intellectuel.

Ce n'est donc pas par hasard que le journal *Cuvântul*, le principal quotidien néotraditionaliste, était défini, dans son premier numéro, paru le 6 novembre 1924, comme «un journal politique indépendant, écrit par des intellectuels» qui se tenait à distance des différents partis. La plupart des membres de la rédaction – Crainic, Șeicaru, Cezar Petrescu, G.M. Ivanov, Lucian Blaga et Adrian Maniu – figuraient aussi dans la rédaction de la revue *Gândirea* et Z. Ornea a pu remarquer la relation étroite qui unissait la revue-phare du néotraditionalisme au journal *Cuvântul*<sup>29</sup>.

Selon Pierre Bourdieu une correspondance peut s'établir entre l'apparition de l'intellectuel en tant que personnage politique distinct et la constitution, dans une société démocratique, d'un corps de professionnels de la politique<sup>30</sup>. La mise en opposition de la culture et de la politique, les interrogations inquiètes sur le sort de l'intellectuel ainsi que la revendication, par quelques figures de marque du néotraditionalisme, d'un rôle spécifique vis-à-vis de l'opinion publique et des partis renvoient à une situation de ce genre. Dans son *Histoire des Roumains*, Vlad Georgescu attirait l'attention sur la recomposition de la classe politique roumaine à la suite de l'adoption du suffrage universel en 1918. Un des résultats de ce processus avait été, précisément, l'apparition

<sup>25</sup>Nichifor Crainic, «Solidarizare profesională» dans *Luceafărul*, XV, 8-9, 1920.

<sup>26</sup>Pamfil Șeicaru, «Leproșii democrației» dans *Hiena*, III, n° 2, 22 octobre 1922.

<sup>27</sup>Alexandru Busuioceanu, «Charles Maurras: 'Viitorul inteligenței'», «Continuare la Maurras» et «Scriitori și patroni» dans *Cuvântul*, n° 278, 9 octobre 1925, n° 284, 16 octobre 1925, n° 290, 23 octobre 1925.

<sup>28</sup>Pamfil Șeicaru, «Idealism și finanțe» dans *Cuvântul*, I, n° 28, 7 décembre 1924.

<sup>29</sup>Z. Ornea, *op. cit.*, p. 119.

<sup>30</sup>Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, Paris, 1992, p. 187.

d'un groupe de plus en plus nombreux de professionnels de la politique. Ceux-ci formaient une catégorie qui était presque absente en Roumanie avant 1914, car jusqu'à la Grande Guerre le recrutement des hommes politiques se faisait parmi les grands propriétaires terriens qui, étant indépendants du point de vue économique, ne pratiquaient pas l'activité politique comme une profession<sup>31</sup>.

Le parlementarisme et la démocratie, opposés à la culture et à l'intellectuel, pouvaient donc être identifiés par les néotraditionalistes comme des réalités liées à cette nouvelle catégorie de personnages politiques qui attiraient les foudres de Șeicaru: «Nous voulons éliminer la classe inutile et parasitaire des politiciens sans profession certaine qui ne vivent que pour et par la politique»<sup>32</sup>.

La composante politique du néotraditionalisme ne s'appuie pas seulement sur la vision de l'opposition entre l'intellectuel et la démocratie mais aussi sur la conscience de la puissance de la presse dans le monde moderne. Pamfil Șeicaru, journaliste désireux de remplir le rôle d'idéologue politique au sein du courant néotraditionaliste, avait proclamé, peu après la guerre, le nouveau pouvoir de la presse vis-à-vis du monde politique roumain<sup>33</sup>.

La rencontre de l'intellectuel avec la pratique du journalisme lui semblait exemplaire dans le cas de Charles Maurras et de ses proches collaborateurs au journal *l'Action française*: «L'influence gagnée par ceux de *l'Action française* confirme le rôle décisif des intellectuels dans la vie moderne. Une action quotidienne et tenace, un combat permanent, des textes qui indiquent une direction claire, un courage qui grandit avec le danger, tout cela caractérise la dépense d'énergie de Charles Maurras. Au même moment où ses derniers livres – 'La musique intérieure', 'Barbarie et poésie', occupent les vitrines des librairies . . . ses articles politiques frappent avec une vigueur chaque jour renouvelée dans le désordre politique de la France». Menacés par les attentats de leurs adversaires d'extrême-gauche, «ceux de *l'Action française* nous offre une belle leçon de bravoure journalistique»<sup>34</sup>.

A en croire Nichifor Crainic, son engagement dans le journalisme à côté de ses amis, répondait, avant tout, à des exigences morales et au souci d'élever le niveau intellectuel de la presse quotidienne: «En connaissant et en détestant les pratiques de l'ancienne presse, nous nous sommes engagés dans le journalisme pour le réformer, en diffusant des idées sous une forme littéraire, en défendant la pureté de l'identité nationale et en bafouant l'immoralité de la vie publique»<sup>35</sup>. Chez lui, comme chez Pamfil Șeicaru ou Nae Ionescu, la tentation du journalisme est la forme que prend la tentation politique et le journal est leur instrument politique par excellence.

Mais le journal ne semble pas avoir été pour ces intellectuels qu'un instrument au service d'une critique nationaliste de l'actualité politique. Leur engagement dans le journalisme modifiait leur position à l'égard d'autres intellectuels, à l'égard des professionnels du journalisme et de l'opinion publique en leur donnant, comme écrivait Crainic, «la conscience de leur propre force»<sup>36</sup>.

<sup>31</sup>Vlad Georgescu, *Istoria Românilor de la origini până în zilele noastre*, București, Humanitas, 1992, p. 151.

<sup>32</sup>Pamfil Șeicaru, «Maurrassismul Cuvântului» dans *Cuvântul*, III, n° 517, 28 juillet 1926.

<sup>33</sup>Pamfil Șeicaru, «Gazetarii în Parlament» dans *Hiena*, II, n° 4, 11 juillet 1920.

<sup>34</sup>Pamfil Șeicaru, «O lecție de bravură» dans *Cuvântul*, II, n° 172, 6 juin 1925.

<sup>35</sup>Nichifor Crainic, *Zile albe, zile negre. Memorii*, București, Casa Editorială «Gândirea», 1991, p. 207.

<sup>36</sup>Nichifor Crainic, «Pe același drum» dans *Curentul*, I, n° 1, 11 janvier 1928.



Ainsi s'explique, peut-être, l'obstination avec laquelle Crainic, Cezar Petrescu participent à la fondation de nouveaux journaux. Hommes de revues culturelles, tout comme Nae Ionescu, fondateur de la revue de philosophie de la religion «Logos», ils ne sont pas moins des intellectuels-journalistes. En 1928, dans le premier numéro du journal *Curentul*, fondé aux côtés de Șeicaru et Cezar Petrescu, Nichifor Crainic revendiquait pour lui et ses amis le mérite «d'avoir prouvé, depuis dix ans, qu'ils sont d'infatigables fondateurs de quotidiens»<sup>37</sup>.

Deux ans après ses débuts, le succès du journal *Cuvântul* montrait que le statut d'intellectuel ou d'écrivain n'était pas incompatible avec la qualité de journaliste et Cezar Petrescu tenait à le rappeler: «Dès les premiers jours de sa parution on nous avait dit que ce sera un journal "d'écrivains", c'est-à-dire un journal inactuel, une sorte de revue quotidienne. (...) L'image de l'écrivain étranger aux réalités sociales n'avait pas (encore) disparu...

Le succès de *Cuvântul*, le nombre grandissant de ses lecteurs, les idées lancées au milieu de l'absence de principes et de la confusion des programmes de parti ont prouvé le manque de justification de ce scepticisme»<sup>38</sup>.

Dès 1926, alors qu'il n'était pas encore resté seul à la tête du journal *Cuvântul*, Nae Ionescu avait l'orgueil d'affirmer le rôle du quotidien dans l'adoption par une partie de l'opinion publique des analyses critiques à l'égard de la démocratie: «Il y a déjà longtemps que le journal *Cuvântul* s'efforce de dégager. . . tous les éléments qui indiquent la dissolution du régime démocratique. Personne ne pourra nier que certaines appréciations se sont diffusées dans l'opinion publique grâce à l'analyse permanente de tous les aspects de la vie sociale que nous faisons, jour après jour, dans les colonnes de notre journal»<sup>39</sup>.

Les plus importants idéologues du nationalisme roumain de l'entre-deux-guerres, Nae Ionescu et Nichifor Crainic, apparaissent comme des intellectuels qui ont assumé intégralement leur identité de journalistes. Dans ce choix, essentiellement politique, réside, sans doute, une des explication de leur notoriété et de leur influence.

<sup>37</sup>Idem.

<sup>38</sup>Cezar Petrescu, «Gazetărie și literatură» dans *Cuvântul*, III, n° 594, 25 octobre 1926.

<sup>39</sup>«Democrația evoluează», article signé «Skythes» dans *Cuvântul*, n° 533, 15 août 1926.

## THE SOVIET LEGACY TO THE BALKANS: AN OUTSIDER'S VIEW

PHILIP LONGWORTH

(Montreal)

Historical legacies, like reputations, tend to fluctuate. Our assessments of them change in response to changing circumstances and fashions. The Soviet system was once regarded by some (not least by many Western intellectuals) as the certain way of progress and by others as a manifestation of Antichrist. Now it is almost universally derided as a system based on false doctrine which led its followers up an historical *cul de sac*. Current circumstances may lend conviction to this view, but there is no reason to suppose that so extreme a judgement will prove final. The "Soviet system" was an agglomeration of ideas and practices which prevailed through most of the Balkan peninsula for almost half a century; it was a complex, protean phenomenon, and no simplistic judgement of its legacy is likely to prove tenable in the long run.

But what will the Soviet legacy prove to be? An historian has good reasons to approach this question with caution. Firstly, and obviously, it is too soon. Short-term effects may already be visible but it will take more than the six years that have so far passed since Communism's collapse for us to judge what its longer-term legacy might turn out to be. Historians are not equipped to be prophets or futurists. As the poet Coleridge reminds us, "The light which experience gives us is a lantern on the stern, which shines only on the waves behind us"<sup>1</sup>.

Even with the passing of time, the Soviet impact will be difficult to measure with precision - partly because of the difficulty in distinguishing the consequences of Communism itself from the consequences of its collapse<sup>2</sup>; partly because of the variation in Soviet influence on each of the countries of the region. With the exception of Soviet Moldova, the Balkan states were not part of a Soviet empire in any formal sense. Some of them were formally allied to the Soviets, and more belonged to the Soviet sphere of influence. But there were limits to this influence which varied from state to state and from time to time. True, all the Balkan countries (except for Greece and Turkey) subscribed to Communism, operated a command economy, and were influenced by Soviet practice in other respects, but Yugoslavia and Albania

<sup>1</sup>S.T. Coleridge, 18 December 1831 - T. Allsop, *Recollections* (1836).

<sup>2</sup>This is a problem that arises in some contributions to J. Millar and S. Wolchik, *The Social Legacy of Communism*, Cambridge 1994.

did not accept Moscow's ideological leadership, and Romania rejected COMECON and refused sometimes to follow the Kremlin's diplomatic line. Soviet precept was tempered by national assertion.

The third problem is much trickier: the Soviet model was itself the product of many influences. Like the Ottoman Empire before it, the Soviet system inherited something from Byzantium (not least in terms of its political culture). On the other hand, it appropriated rhetoric about "the new man" from fascist literature of the inter-war period<sup>3</sup>, though it took the implications of that rhetoric in terms of social engineering more seriously than the fascists did. At other levels, it borrowed, for example, from the agrarian party programmes of the inter-war period<sup>4</sup>. Furthermore, although the Soviet order is commonly, perhaps primarily, associated with dirigisme, it did not create it. Rather it established a pre-existing dirigiste tendency in an accentuated form.

In fact it is impossible to disentangle what was intrinsically Soviet from the system's borrowed clothing. Furthermore some of the attributes usually associated with the Soviet system – a large state sector, economic planning, full employment and comprehensive health, educational and welfare systems – were also characteristic of many Western European states after World War II, not least Britain, and under Conservative as well as Labour governments.

Finally, every revolution leaves a legacy of resentment – the hatreds of those who suffered under the old regime, and the bitterness of those displaced by the new regime – which blurs our vision of any *ancien régime* as it really was and makes it more difficult to assess its legacy fairly. All these reservations should be borne in mind in reading what follows. But what specific kinds of legacy should we be searching for? Economic, social, political, cultural, educational and strategic aspects all call for consideration.

So far as economy is concerned, the scars of Communism are obvious enough: a skewed sense of economic values deriving from large subsidies and artificial pricing of both producer and consumer goods; the inefficient use of energy<sup>5</sup>; a disillusioned and frustrated industrial labour force which was taught to see itself as the elite and to expect an ever-improving standard of living; the lasting wastefulness of over-ambitious projects. The giant metallurgical complex at Smederevo in Serbia, still incomplete, stands as a monument to Soviet influence; so does Albania's depressed steel town of Elbasan, and a number of big industrial developments in Romania. Nonetheless the picture is complex rather than simple, and not altogether black.

The Soviet method of rapid modernisation of backward agrarian countries (like those of the Balkans) was partially successful. To be sure the River Danube presents ecological problems caused by industrial effluents, but the control of its flow at the Iron Gates was a major, inter-state, achievement; and, as distinguished economic historians have pointed out, from the mid-1940s to the late 1970s, at

<sup>3</sup>E. g. the writings of Cioran and Codreanu.

<sup>4</sup>*The Making of Eastern Europe*, London 1994.

<sup>5</sup>See, for example, O. Sik, "The Economic Impact of Stalinism", *Problems of Communism*, May–June 1971, pp.1–10.

least, the economic growth of Bulgaria was very similar to that of Greece – without the benefit of the substantial injections of American aid that Greece had enjoyed<sup>6</sup>.

The present economic scene may be bleak<sup>7</sup>, but it cannot be attributed exclusively to the inherent weaknesses of the Soviet system. Recent, dramatic shifts in world economic conditions also contributed to the present disarray; so did a temporary change in climate which led to a succession of disastrous harvests and the collapse of Albanian agriculture in 1991; and so did the chaos attendant on the transition from Communism itself<sup>8</sup>. The dislocations which followed the disintegration of the Soviet Union and Yugoslavia also made for difficulties; and, not least, there was an unhelpful legacy from the pre-Soviet period. The Balkans, after all, constituted an economically weak zone long before the Communist era.

It should also be recognised that the Soviet system in its extreme, Stalinist, mode (as embraced by Romania in the eighties and by the Albania of Enver Hoxha) reflected both a crude vision of modernisation that required the speedy urbanisation of predominantly rural populations, and a yearning for autarchy that found expression in both political and economic policies. Three hundred thousand concrete bunkers strewn over the Albanian landscape bear witness to the persistence of autarchy as an ideal and to the siege mentality that it encouraged. Yet a striving for autarchy had been noticeable before the Communists took power; it had been a tool of nation-building before the war<sup>9</sup>. And if the region's present economic difficulties continue, autarchic prescriptions could become popular again, whether associated with communism or not.

Nevertheless, Soviet prescriptions were often perceived as effective, if bitter, medicine. The most obvious success, though imposed by force more commonly than by persuasion and at the cost of much suffering, was the solution of the agrarian problem through urbanisation and the collectivisation of agriculture. A countryside over-populated with land-hungry peasants had been a chronic obstacle to political stability as well as economic development in the pre-Soviet years everywhere except Bulgaria, giving credence to the predictions of Malthus on overpopulation rather than the more optimistic ones of Friedrich Hayek who regarded population growth as a *sine qua non* of economic prosperity<sup>10</sup>. But it is too

<sup>6</sup>Berend, I. and Ranki, G., *Economic Development in Eastern and South-Eastern Europe*, Budapest (Acta Academiae Scientiarum Hungaricarum).

<sup>7</sup>The conclusion is derived principally from Economist Intelligence Unit, *Country Reports: Romania, Bulgaria, Albania* and *Country Reports: Bosnia-Herzegovina, Croatia, Macedonia, Serbia-Montenegro, Slovenia* for 1994; and from personal observation.

<sup>8</sup>See, for example, M. Dangerfield, "Is there a Revival of Regional Integration in Eastern Europe?" *European Business Review*, Vol.95, No.1, 1995, pp.4–12.

<sup>9</sup>*The Making*, *op. cit.*, Chapter III.

<sup>10</sup>A. Carr Saunders, *World Population*, Oxford 1936, p.141 (table); [D. Mitrany] *Economic Development in South-Eastern Europe*, London 1945, p. 26. Malthusian doctrines were negated by the "Green Revolution" which has allowed even poor countries to feed large populations. However an underemployed, resentful population is no less an obstacle to stable politics for being well fed. Friedrich Hayek insisted that demographic weakness is the chief impediment to economic growth (certainly true in pre-modern times) and that "overpopulation" is the great spur to economic success (See his *The Fatal Conceit: the Errors of Socialism*, ed. W.W. Barley, London 1988). The latter contention has not been borne out in Eastern Europe in modern times, however. Furthermore, Hayek's theory fails to address the problem of how humanity can dispose of the vastly increased volume waste and effluent resulting from the current population explosion.

soon to judge if this achievement of “modernisation” will prove permanent. The current decline of the industrial economy together with the privatisation of land could well encourage mass re-migration to the countryside, and ultimately, perhaps, a recrudescence of the agrarian problem.

The other major achievement of the “Soviet period” was to make the products of industry widely available. True, these goods were often shoddy, but they were preferable to no goods at all. With the exception of Romania in the eighties when it was rushing to pay off its foreign debt, there had been no widespread hunger and privation since the 1950s. There is now<sup>11</sup>, and it is often attributed to the Communist system; but perhaps not altogether justly. As we have seen, new regimes have a vested interest in establishing their political legitimacy at the expense of the regimes they have displaced, and blaming Communism for every current woe is a necessary part of that process.

But if the Soviet regime had some relative successes it had its failures too. It created serious problems not only through its doctrinal rigidity, miscalculations and mistakes, but even through its successes. In Albania, for example, something like a peasant’s paradise was created for those in the political clear. But its cost had to be counted not only in oppression, but in a demographic crisis. The population swelled from just over a million at the time of the Communist takeover to 3.2 million by the time of its fall<sup>12</sup>. Malthusian calculations apply: the country cannot support its present level of population (hence the pressure for Western subsidies backed by threat of population exports to Italy).

Indeed both the rise and decline of the Soviet system were associated with wider demographic effects, the importance of which are too often overlooked. The long-standing tendency to outward migration, chiefly northward and westward, presents an example. Interrupted after 1945, it reasserted itself in the 1980s. The recent infiltration of Romanian gypsies into Germany and France is merely symptomatic. Since the demand for labour in the European Union is presently weak, this strong pressure poses a problem for many Western states, and population displacement in the former Yugoslavia has added to it<sup>13</sup>.

In social terms, the chief Soviet legacy is a large, disappointed, and in part distressed, industrial working class. It was not responsible, however, as it was elsewhere in Eastern Europe, for the social homogeneity and lack of variegation in society. The Balkans had not been a region with a strong landed class (as, say, Hungary was before the war). Outside Albania the old Turkish

<sup>11</sup>See Table 1 (Estimates of the percentage of the population living in poverty, 1989-93), UNICEF *Regional Monitoring report: Central and Eastern Europe in Transition*, No.1, November 1993.

<sup>12</sup>For Albanian population growth 1945-1989 see the Penguin *Atlas of World Population*, and *World Bank Atlas*.

<sup>13</sup>See recent publications of the European Science Foundation. West Germany attracted temporary migrants in the form of *Gastarbeiter* on a large scale even before the collapse of Communism. The sizeable Croat community which formed there had an influence on German public opinion and, indirectly, on the German decision to recognise Croatia which is widely regarded as a precipitant of the civil wars in the former Yugoslavia.



elite had been expelled or subjugated long before the Soviet era; and the Romanian *boyars* had lost most of their landed wealth in the aftermath of World War I. Nor had there been much of an indigenous entrepreneurial middle class before the Soviet period, despite the presence of some Armenian, Greek and Jewish entrepreneurs and even successful Serb and Bulgarian merchants. Most of the Jews who survived World War II subsequently migrated to Israel; many enterprising Germans were also lost. Indigenous industrialists disappeared – but they had, in any case, been few<sup>14</sup>.

It is this which calls into question the commonly-held opinion in the West that Soviet domination interrupted the organic growth of the countries in its power by destroying autonomous institutions usually associated with the middle classes. In fact the Soviet era seems to have impacted less seriously on institutional development in the Balkans than elsewhere in the Bloc. Of course the Party served as a back-up system to government, monitoring and sometimes galvanising the administrative machine; it served to some extent as a social binding-force and as a propaganda machine. On the other hand, rather than transforming Balkan customs, Soviet-type institutions adapted to them<sup>15</sup>. The Party became a channel for operation of traditional clientage systems and the distribution of patronage (as did non-Communist parties where, as in the case of the Bulgarian Agrarian Union, they were allowed some very limited activity). Furthermore, though the Soviet order was statism writ large, the Balkans had never been a region in which autonomous institutions, beyond that of the family, had thrived.

It is precisely the lack of any strong and longstanding heritage of autonomous institutions in the Balkans that casts doubt on Ernest Gellner's recent and beguiling thesis that the foundation of a liberal democracy is a "civil society" of independent associations which mediates between family and the state. Of course the Soviet system was inimical to civil society. But the absence of state coercion and the separation of the economy from the state do not by themselves constitute a reliable recipe for the replication of a democratic liberalism which in the West developed organically over a period of centuries<sup>16</sup>. The Balkans (along with many other regions of the world) lack a strong tradition of institutional autonomy – which is why the experience of the inter-war years was not encouraging. In that, admittedly brief, period, democratic politics proved to be incompatible with order, suggesting that the *sine qua non* of liberty was not freedom (which embraces anarchy), but prosperity; that the Balkans were too poor to emulate the West.

There is also a psychological legacy. Communism created specific expectations, moulded certain attitudes, and accentuated specific traits. It encouraged expectations of never-ending "progress" and welfare, it eroded self-reliance, disinclined people to personal autonomy, and encouraged passive obedience out of deference and fear - which is why, when Communism crumbled, law and order so often crumbled with it.

<sup>14</sup>*The Making, op. cit.*, pp.41–42.

<sup>15</sup>See the concluding chapter of Georges Castellan's *History of the Balkans*, New York 1993.

<sup>16</sup>E. Gellner, *Conditions of Liberty*, London 1994. The work also underrates the importance of a widespread sense of civic responsibility, of public concern for the general interest. However he implicitly concedes that a no-holds-barred free market may not serve the general interest (p.168).

On the political plane, Soviet rule left the population almost equally divided between urban and rural interests. This circumstance has increased the volatility of popular politics and helps account for the frequent changes of government that have taken place in Bulgaria, where the older age groups and rural population have tended to support the successors to the Communist Party, and younger people and the urban population have favoured economic liberalism<sup>17</sup>. Whether or not the social changes engineered by Communism have broken the political patterns of the pre-war period when the incipient threat of peasant anarchy made it so difficult to sustain democratic political systems remains to be seen.

The Soviet impact on culture was also strong. The arts, like the media, were closely, not to say oppressively, monitored; but insofar as the arts, like sport, were advertisements for the regime they were also encouraged with generous subsidies. Artists had to toe the line of the politically correct, of course, but were well rewarded for their conformity. National institutions and national traditions in the arts were maintained<sup>18</sup>. But this has made the post-revolutionary age all the more difficult to negotiate. Subsidies have been slashed without funds from alternative, private, sources becoming available; some opera singers are finding better opportunities to work abroad but opera audiences at home are hard to come by; publications have burgeoned but most writers, artists and musicians now find it difficult to make a living. And poetry (and perhaps the cinema) apart, enjoyment of the arts seems once again to be the purlieu of those who can afford it, primarily the tiny middle class, as it used to be.

The educational legacy is much more serious. The humanities and social sciences were to varying extents warped under Communism, and philosophy was virtually extinguished. Much more insidious were the long-term imprints made on so many minds. Just as the command system discouraged the exercise of individual initiative and artificial pricing confused the population about values and the market<sup>19</sup>, so the emphasis on doctrine and intolerance of a plurality of views have left a legacy of mental stiffness, confusion and unadaptability which burdens post-communist society. This may account for the vehemence of the reaction, especially among the young; and perhaps it also helps to explain the popular rush into the familiar and comforting embraces of nationalism.

The strategic legacy of Communism also calls for a brief comment: partly by means of political manipulation and cultural concession, partly by means of suppression, media control, and the threat of force, the Soviet system kept order in a zone which had long been disposed to turbulence. Empires have enjoyed an unjustifiably bad reputation. Insofar as they keep anarchy at bay, they lay a foundation of order without which no civilization is possible. The strategic legacy of communism's collapse now has to be coped with – and this

<sup>17</sup>The results of recent elections in Bulgaria suggest this.

<sup>18</sup>The Hungarian M. Haraszi has provided a general description of the system, though of course it varied somewhat over time and from country to country. See *The Velvet Prison*.

<sup>19</sup>This embedded a pre-war tendency among peasantry. See, for example, the views of Aleksandr Stambuliiski, leader of Bulgaria's Agrarian Union in the early part of this century - P. Petkov, ed., *Aleksandr Stamboliiski, lichnost' i idei*, Sofia 1930.

includes the break-up of Yugoslavia as well as of the Soviet sphere of influence. As a result, a region which had been stable for nearly half a century has become a dangerous zone of weakness and instability – as it was at the beginning of the century and again between the wars.

In sum, the Soviet impact on the Balkans was uneven, greatest in the economic and social spheres (both for good and ill), in terms of social control, and in maintaining order in the region. On the other hand, older forces seem to have retained their strength. Nationalism has certainly not abated. But as economies continue to falter, as incomes fall and unemployment rises, and crime and license increase, a certain nostalgia for the Soviet era has also been developing. This should not surprise us, for the legacy of Soviet rule includes two associated and powerful myths: an idealized memory of socialized life, especially rural life; and a dream of material betterment, which is distinct from the Western dream - in that it is collective rather than individualistic and depends on the state rather than personal autonomy. Such dreams would chime only too well with what, to an outsider, might seem to be traditional Balkan attitudes.

And this draws attention to a point too little considered in the excitement of tumultuous change: that attempts, however energetic and determined, to master human circumstances and to create utopias always founder; that, as that perceptive Irishman Edmund Burke sensed, humankind seems to have an inborn tendency to underestimate the force of continuity.

## DIE BULGARISCHEN GESELLSCHAFTLICH-KULTURELLEN ORGANISATIONEN UND INSTITUTIONEN IN DER ZEIT DER WIEDERGEURT

NIKOLAI ŽEČEV  
Sofia

Das jahrhundertelange fremde Joch und die spezifischen Bedingungen, unter denen sich der Prozeß der nationalen Wiedergeburt des bulgarischen Volkes (XVIII.–XIX. Jh.) vollzog, hinterließen ihren Abdruck auch auf seine kulturelle Entwicklung.

In dieser Periode mußte das bulgarische Volk alle seine materiellen und geistigen Kräfte zum Kampf gegen zwei mächtige Gegner mobilisieren: einerseits gegen die Herrschaft des feudal-despotischen Imperiums des Sultans, das es in Rechtlosigkeit hielt, sein Land und die Früchte seiner Arbeit beraubte und seine normale wirtschaftliche, politische und kulturelle Entwicklung aufhielt, und andererseits—gegen das griechische Patriarchat und die fanariotische Geistlichkeit, die das bulgarische Volk wirtschaftlich zu exploitieren und seine geistliche und kulturelle-nationale Individualität zu unterdrücken und zu berauben bestrebt waren.

Die Wiedergeburt war für das bulgarische Volk eine Epoche des Heranreifens, der Vorbereitung und der Ausführung der bürgerlich-demokratischen, antifeudalen, nationalen Befreiungs-revolution, eine Epoche des Umschwungs vom Mittelalter zu der Neuen Geschichte in allen Bereichen des wirtschaftlichen und geistigen Lebens. Und die wichtigste historische Aufgabe, die das Volk zu erfüllen hatte, war die Beseitigung der fremden Herrschaft, die Erkämpfung der Befreiung und der Unabhängigkeit des Landes und die Schaffung von Voraussetzungen für seine demokratische, gesellschaftlich-politische, wirtschaftliche und kulturelle Entwicklung.

Während der Zeit der Wiedergeburt, als das bulgarische Volk um seinen eigenen Staat, der die Hauptsorge und die Richtfunktionen für das kulturelle-nationale Leben zu tragen bestimmt war, gewannen die gesellschaftlich-kulturellen Organisationen, Vereinigungen und Einrichtungen eine sehr wichtige Rolle und Bedeutung. Gegründet auf demokratischem Prinzip von ausgebildeten und patriotischgesinnten bulgarischen Funktionären verwandelten sie sich in einer wichtigen Triebkraft zur Verwirklichung bedeutsamer nationalen kulturaufklärenden Veranstaltungen, trugen zur Mobilisierung der intellektuellen Energie der Nation und zu der Richtung dieser Energie zur Lösung wichtiger Probleme bei, die mit den herangereiften

Bedürfnissen der gesellschaftlichen Entwicklung des bulgarischen Volkes in jener Epoche verbunden und vor Allem zur Erhöhung seines nationalen Selbstbewußtseins und seines allgemeinkulturellen Nidungsniveaus gerichtet waren.

Eine von den Besonderheiten der bulgarischen historischen Entwicklung war die wichtige Rolle, welche die vieltausendköpfige bulgarische Emigration – die bulgarische Diaspora, – während der Zeit der Wiedergeburt spielte. Diese Emigration verwandelte sich in einem mächtigen Faktor für die historische Entwicklung des bulgarischen Volkes in dieser Zeit. Besonders groß war ihre Rolle bei der Bekanntmachung ihrer Landsmänner mit den kulturellen Leben und den Errungenschaften der anderen Länder und Völker, sowie auch bei der Verwertung derer Erfahrung und Beispiel in dem bulgarischen kulturellen und gesellschaftlichen Leben<sup>1</sup>.

Neben den bulgarischen Gemeinden, die die wichtigste und massenhafteste bulgarische öffentliche Institution während der Zeit der fremden Herrschaft waren<sup>2</sup> und einen großen Einfluß auf den Aufschwung der bulgarischen Nationalaufklärung ausübten, spielten die während des XIX. Jhs. gegründeten bulgarischen Lesestuben, die sogenannten Citališta, und eine Reihe anderer gesellschaftlich-kulturellen Organisationen, wie z.B. die Frauenvereinigungen, die Schüler-, Lehrer- und Sängervereine, eine bedeutende Rolle. Der Beispiel und die Erfahrung der fortgeschrittenen in ihrer kulturellen und gesellschaftlich-politischen Entwicklung Länder und Völker hatten eine nicht mindere Bedeutung in dieser Hinsicht.

Noch in den ersten Jahrzehnten des vergangenen Jahrhunderts erschienen die ersten gesellschaftlich-kulturellen Organisationen unter den Reihen der bulgarischen Emigration, die wegen der schwierigen, sklavenhaften Lebensbedingungen ihre Heimatsorte verließ und in den Nachbarländern ansiedelte, oder sie versuchte mindestens solche Institutionen aufzubauen. Eine von diesen Organisationen war der in den 20er Jahren des XIX. Jahrhunderts in Braschow, wo sich eine bedeutende bulgarische Emigrationskolonie angesiedelt hatte, gegründete Zirkel berühmter bulgarischer Aufklärer, unter denen sich Peter Beron, W. Nenovič, An. Kipilovski, Ivan Seliminski u.a. befanden. Sie diskutierten über die Fragen der bulgarischen Sprache und Rechtschreibung, zeichneten ein umfassendes Programm zur Veröffentlichung bulgarischer Literatur. Sie selbst waren Autoren, Zusammenfasser und Dolmetscher einiger der ersten neubulgarischen Druckausgaben. Zu der selben Zeit versuchte auch die bulgarische Emigration in Kirschineu einen ähnlichen Zirkel zu gründen<sup>3</sup>.

<sup>1</sup>C. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762–1850)*. В., 1970; Генчев, Одеското българско настоятелство. – ГСУ, ФИФ, 64, 3, ч. 1, 1972, 99–222; Н. Драгова, Болгарские культурные центры XVIII и начало XIX века. – Слав. культуры и Балканы. Т.2, С., 1978, 26 –30; Р. Радкова, Просветни центрове за българите през Възраждането в нот пределите на страната. – България в света от древността до наши дни. Т.1С., 1979, 440 –449; Н. Жечев. Българските емигрантски центрове в Румъния и културно-националното възраждане на българския народ. – Българската нация през Възраждането. С., 1980, 300–337; Е. Сюпур, Българската емигрантска интелегенция в Румъния през XIX в. С., 1982.

<sup>2</sup>Хр. Христов, Българските общини през Възраждането. С., 1973.

<sup>3</sup>Библиотека “Д-р Ив. Селимински”, кб, IX, С., 1928; P. Vojjadjiev, *La société littéraire bulgare de Braşov (1826–1876)*, Revue des etud. sud-est eur., 1978, 3, 553–563; Н. Драгова, 1821 и българската Възрожденска литература, – Балкани, № 3, С., 1973; Р. Русинов, Брашов и културното развитие на българите през Възраждането. – Българо-румънски литературни взаимоотношения през XIX в. С., 1980, 231–242.



In den 30-er Jahren des XIX. Jahrhunderts entwickelte auch der in Bukarest von tatkräftigen, bulgarischen, gesellschaftlich-kulturellen Funktionären gegründete Zirkel eine lebhafte Tätigkeit. An diesem Zirkel nahmen die meisten Aufklärungsfunktionäre aus dem Braschower Kreis aus dem vergangenen Jahrzehnte, sowie andere Funktionäre, wie Michail Kifalov, Neofit Rilski, Peter Sapunov u.a. teil. Sie strebten die Gründung einer bulgarischen Weltschule mit Ausbildung in der Heimatssprache, trugem zur Herausgabe neubulgarischer Literatur bei, ergriffen Initiative zur Gründung einer bulgarischen Buchdruckerei und hoben die große Bedeutung und Rolle der Geschichte und der Geschichtskennntnisse für das Erwecken des nationalen Bewußtseins und Selbstgefühls ihrer Landsmänner u.w. hervor<sup>4</sup>.

In den 30-er Jahren, sowie in den nachfolgenden Jahrzehnten, versuchten verschiedene Kreise der bulgarischen Öffentlichkeit (und besonders die Emigrationskreise und die bulgarische Emigration in Konstantinopel) Vereinigungen, Vorstände und andere Formen zur Vereinigung der materiellen Mittel, der Erfahrung und der Energie, zur Eröffnung von bulgarischen Buchdruckereien, Druckverlägen u.s.w. zu organisieren. Die bulgarischen Aufklärer waren sich der Bedeutung einer nationalen Druckerei, einer eigenen Druckbasis bei ihren Bemühungen zur Entwicklung der neubulgarischen Literatur, der periodischen Presse, und überhaupt bei der Erhöhung des nationalen, kulturellen Lebensstandarts, bei der Vorbereitung von Voraussetzungen zu einer größeren Selbstständigkeit und Unabhängigkeit in Kulturleben und in den Kulturäußerungen der bulgarischen Nation bewußt.

Eine wichtige Rolle für die Entwicklung und den Aufschwung des neubulgarischen Schulwesens spielte die öffentliche Einrichtung der sogenannten Schulvorstände, die gewöhnlich zu den bulgarischen Kirchen- und Schulgemeinden gegründet wurden. Diese Vorstände waren ein demokratisches, von der Bevölkerung ausgewähltes, öffentliches Organ, an dem Vertreter verschiedener Schichten, Berufen und Organisationen der entsprechenden Ortschaft teilnahmen. Diese Vorstände verkörperten die Fürsorge der ganzen Gesellschaft um das Schicksal des Bildungswesens als ein der wichtigsten und erfolgreichsten Mittel zur nationalen Bestätigung und zum Fortschritt.

Zu den Verpflichtungen der Schulvorstände zählten auch die Sorge für die materielle Sicherung der Schulen, die Suche nach ausgezeichnet vorbereiteten Lehrkräften, der Aufbau und die Unterhaltung der Schulgebäude, die Unterstützung der armen Schüler, die Besorgung von Lehrhilfsmitteln, die Fragen des Inhaltes und des Niveaus der Ausbildung u.s.w., das heißt praktisch alles, was das Leben und die Entwicklung des neubulgarischen, weltlichen Schulwesens betraf<sup>5</sup>.

Besonders aktive Tätigkeit entwickelten die Schulvorstände in den fortgeschrittenen in wirtschaftlicher und kultureller Hinsicht Ortschaften, die auch für die Leitung des Schulwesens in den dazugehörenden Gebieten sorgten.

Die Einrichtung der Schulvorstände war Ausdruck des demokratischen Geistes und der Traditionen des bulgarischen Volkes, ein Ergebnis der

<sup>4</sup> Н. Жечев, Културна дейност на българската емиграция в Букурещ през 30-те години на XIX в. – Българо-руцънски литературни взаимоотношения през XIX в., С., 1980, 202–229.

<sup>5</sup> Н. Жечев, Документи за историята на българските училищни настоятелства. – Изв. на държ. архиви, № 42, 1981, 139–170.

gesamten Erfahrung der gesellschaftlichen Entwicklung und positiven Tätigkeit der bulgarischen Gemeinde. Sie war Resultat der tiefen, unüberwindlichen Bestrebung des Volkes nach eigener nationaler Schule, nach den Früchten des Kenntnisses und der Aufklärung. Diese Institution bewies ihre Lebenskraft und Notwendigkeit in der öffentlichen Praxis nicht nur während der Zeit der Wiedergeburt, sondern auch in den nachfolgenden Jahren. Die Tatsache, daß auch in unserer Gegenwart Schulvorstände gegründet werden, beweist die Nützlichkeit und die Notwendigkeit einer solchen öffentlichen Institution, die ihre Anfänge und Bestätigung noch in den Jahren der bulgarischen Nationalen Wiedergeburt hatte.

Die in der Zeit nach dem Krim-Krieg (50-er–70-er Jahren des XIX. Jahrhunderts) gegründeten gesellschaftlich-kulturellen Organisationen hatten die größte Bedeutung und entwickelten die mannigfaltigste und fruchtbarste Tätigkeit. Ihre Entstehung und Tätigkeit war mit dem Aufschwung der bulgarischen Nation in der Zeit der Wiedergeburt, mit dem Zunehmen und der Verstärkung der kirchlich-nationalen Bewegung und den revolutionären Befreiungskämpfen, mit den bedeutenden Erfolgen des neubulgarischen, weltlichen Bildungswesens und mit dem Kampf um kulturell-nationale Selbstbestätigung und Eigenständigkeit eng verbunden, und ihrerseits förderten und impulsierten die Organisationen diese Entwicklung spürbar.

Die Rolle und die Bedeutung der kulturell-aufklärenden Institutionen in der Entwicklung des bulgarischen öffentlichen und kulturellen Lebens wurde ganz richtig von der Mehrzahl der gebildeten und aufgeklärten Bulgaren beurteilt und mehrmals auf den Seiten der Wiedergeburtspresse erörtert. Mit Recht sah man in diesen Organisationen, die bedeutenden Schichten der bulgarischen Gesellschaft vereinigen könnten, einen mächtigen Hebel für die fortschrittliche Entwicklung unseres kulturell-nationalen Lebens. Noch in der Mitte des Jahrhunderts erhoben weitblickende Wiedergeburtspädagogen, wie W.E. Aprilov, K. Fotinov, Gawril Krustewitsch u.a. die Frage zur Gründung eines bulgarischen Aufklärungszentrums, das die Führung der Ausbildung übernehme, Initiativen ergreife und Erfahrungen austausche. Es wurde vorgeschlagen, öffentliche und private Bibliotheken und Vereinigungen zu gründen, die der Volksbildung halfen. G. Krustewitsch schlug vor, eine Akademie von gelehrten Bulgaren zu gründen, die sich mit den Fragen der bulgarischen Sprache beschäftige und ein vollständiges Wörterbuch der Sprache ausarbeite<sup>6</sup>. Die neuen Aufgaben der Ausbildung und der Kultur veranließen die bulgarischen Aufklärer jene nötigen Institutionen zu suchen, die die Entwicklung und den Aufschwung des bulgarischen Volkes beschleunigen würden. In den 50-er Jahren veröffentlichte Rakowski eine Flugschrift "zur Gründung einer bulgarischen Literaturgemeinde"<sup>7</sup>. In der selben Zeit lancierten auch andere bulgarische Funktionäre die Idee zur Gründung einer bulgarischen Matiča (Gesellschaft) nach dem Vorbild anderer slavischen Staate.

Diese Ideen zur Gründung von kulturell-aufklärenden nationalen Institutionen wurde nicht rechtzeitig verwirklicht. Erst einige Jahre später

<sup>6</sup>Г. Боршук ов, История на българската журналистика. С., 1976, 39–40.

<sup>7</sup>Архив на Г.С. Раковски, Т. I, С., 1953, 335–337.

organisierte der berühmte Staatsmann Dragan Zankov eine bulgarische Literaturgemeinde, die seit 1858 die Zeitschrift "Balgarski knižici" – eine der dauerhaftesten und seriösen bulgarischen periodischen Ausgaben, – veröffentlichte<sup>8</sup>. Im Jahre 1869 wurde die Bulgarische Literaturgesellschaft in Braila, auf die wir später noch speziell zurückkehren werden, gegründet. Trotz der Eröffnung und Gründung dieser Organisationen und Institutionen war das Bedürfnis an allgemein-nationalen, kulturell-aufklärenden Institutionen noch lange nicht befriedigt. Ein Zeugnis dafür waren die Worte von Lüben Karawelov, der das Folgende schrieb: "Bei uns gibt es keine höhere Schulen, keine Kontrolle über die Lehrer und die Schulen, keine Schulkommissionen, letzten Endes haben wir keine Regierung, die Wert auf die Entwicklung unserer Schulen lege. Die Konstantinopler Čitalište und die Bulgarische Literaturgesellschaft müßten eigentlich diese Rolle erfüllen"<sup>9</sup>.

Aber obwehl die Situation auf allgemeinnationale Ebene unbefriedigend war, führte die schöpferische Initiative der neuen sozialen Kräfte zu wichtigen Resultaten in verschiedenen Ortschaften. Unter den in dieser Periode gegründeten gesellschaftlich-kulturellen Organisationen, die eine entweder weitgehende oder rein örtliche Bedeutung hatten, spielten eine besonders wichtige Rolle die sogenannten Čitališta – eigenartige kulturell-nationale Zentren in den bulgarischen Dörfern und Städten, die zu einem Zentrum und zu Initianten des kulturell-aufklärenden Lebens emporwuchsen.

Die ersten bulgarischen Čitališta wurden 1856 in Swistov, Lom und Schumen, später auch in anderen Dörfern und Städten Bulgariens, sowie in den bulgarischen Emigrationszentren, gegründet. Einer von den Initianten für die Gründung der ersten bulgarischen Čitališta war der berühmte Revolutionär und Patriot G.S. Rakowski und an der Arbeit dieser Organisationen nahmen eine Mehrzahl hervorragender Aufklärer und Revolutionäre jener Epoche aktiv teil, wie z.B. Kr. Piscurka, P. R. Slawejkov, Em. Waskidowitsch, Dr. Zankov, Chr. Botev, Batscho Kiro Petrov, St. Peshev und viele andere. Diese Tatsache bewies den allgemein nationalen Charakter und die große gesellschaftliche Bedeutung der Aufgaben, die die bulgarischen Čitališta erfüllten<sup>10</sup>.

Diese Organisationen entwickelten sich zu Zentren und Organisatoren des kulturellen Lebens in den entsprechenden Ortschaften, indem sie die Kräfte der nicht so zahlreichen bulgarischen Intelligenz vereinigten und von den breiten Bevölkerungsschichten aktiv unterstützt wurden. Sie förderten die Arbeit der Schulen, organisierten Vorlesungen von Vorträgen, die ihrer Thematik nach wissenschaftlich-populär und historisch-patriotisch orientiert waren, entwickelten eine intensive Theatertätigkeit (es wurden hauptsächlich geschichtlich-patriotische Theaterstücke gezeigt), unterstützten die Herausgabe und die Verbreitung der bulgarischen Literatur, gründeten Bibliotheken mit Lesesälen u.s.w. Die bulgarische Čitalište in Konstantinopel begann ihre

<sup>8</sup>M. Арнудов, Българското книжовно дружество в Браила 1869–1876. С., 1966, 25–31.

<sup>9</sup>В. "Свобода", II, 17, 4, X 1871.

<sup>10</sup>С. Чилингиров, Българските читалища преди Освобождението, С., 1930; Н. Кондарев, Ст. Сиравков, П. Чолов. Народните читалища преди Освобождението, С., 1972.

Tätigkeit mit der Herausgabe einer patriotischen Zeitschrift unter dem selben Titel (1870–1875), bei der ein großer Teil der hervorragendsten bulgarischen Kulturfunktionäre mitwirkten und die sich in einer wichtigen Tribüne und Form des allgemeinnationalen kulturellen Lebens der Bulgaren in den 70. Jahren des XIX. Jahrhunderts verwandelte. Čitališta wurden auch unter den Reihen der bulgarischen Emigration (besonders in Rumänien), sowie von den Tschechei lebenden Bulgaren-hauptsächlich von den Studierenden in Tabor, Praha u.a., – gegründet<sup>11</sup>.

Neben ihren unmittelbaren, kulturellen Aufgaben führten diese öffentliche Einrichtungen auch einen Kampf gegen die geistige Expansion fremder Kräfte, die die bulgarische Bevölkerung geistlich und kulturell, besonders in einigen südwestlichen Regionen des Landes, zu unterdrücken bestrebt waren. In den 70 Jahren des XIX. Jhs. wurde die sogenannte Mazedonier Gemeinschaft als Einheit zu der Konstantinopler Čitališta, die die Rolle einer zentralen Čitališta für die bulgarischen Ländereien spielte, gegründet. Sie stellte sich die Hauptaufgabe, gegen die Assimilationsbestrebungen des griechischen Bürgertums und des griechischen Patriarchats, sowie gegen die aggressiven Kräfte in einigen anderen Nachbarländern, die die bulgarische Bevölkerung zu denationalisieren und kulturell und politisch zu unterdrücken bestrebt waren, zu kämpfen<sup>12</sup>.

In den meisten Fällen verwandelten sich die Čitališta, sowie einige andere gesellschaftlich-kulturelle Organisationen, in einer legalen Tarnungsform für die Tätigkeit der Revolutionärs-komitees, die das Volk zum bewaffneten Kampf gegen die fremde Herrschaft vorbereiteten. Ein großer Teil der aktivsten Čitališta-Funktionäre war ein gleichzeitig Führer der revolutionären Befreiungsbewegung und endeten ihr Leben entweder auf dem Galgen, oder unter der Kugel der osmanischen Unterdrücker, wie z.B. Angel Kancev, Batscho Kiro Petrov, St. Peshev, W. Petleschkov u.a. Die Čitališta förderten die Eröffnung von Abend- und Sonntags-schulen, um die werktätige Jugend auszubilden, unterstützten materiell die jungen Bulgaren, damit dieselben eine höhere Bildung im Lande, oder im Ausland erhalten könnten u.s.w.

In den 60.–70. Jahren des XIX. Jhs. wurden auch andere gesellschaftlich-kulturelle Organisationen, unter denen eine große Verbreitung die Frauenvereinigungen erhielten, in Bulgarien gegründet. Sie trugen sehr viel zu der Erhöhung des kulturellen Niveaus der bulgarischen Frau aus der Zeit der Wiedergeburt, zu ihrer artiveren Heranziehung im öffentlichen Leben bei und leisteten eine beträchtliche Hilfe bei der Entwicklung der Ausbildung der bulgarischen Mädchen<sup>13</sup>.

Die Tätigkeit der Frauenvereinigungen (solche wurden in mehr als 50–60 Ortschaften gegründet) bekam Förderung und morale Unterstützung von

<sup>11</sup>Ел. Сюпюр, Българската възрожденска интелигенция в Румъния през XIX век ..., 91–92, 220–221; Ив. Топузов. Земеделските училища в Табора и Крижевац и развитието на българското земеделие, С., 1959.

<sup>12</sup>Н. Начов, Цариград като културен център на българите до 1877 година. – Сб. БАН, IX, С., 1925, 60–64.

<sup>13</sup>В. Паскалева, Българката през Възраждането., С., 1964; Б. Василева. Български женски организации през Възраждането. – ГСУ, ФИФ, 70, С., 1980; М. Чолакова. Българско женско движение през Възраждането 1857–1878, С., 1994.

berühmten Staatsmännern, Publizisten, Gelehrten wie P.R. Slawejkov, L. Karawelov, M. Drinov u.a. Unter den hervorragendsten Leiterinnen der Frauenvereinigungen und eifrigsten Förderinnen zur Erhöhung des kulturellen Niveaus, der gesellschaftlichen Bedeutung und der Erweiterung des geistigen Horizontes der Bulgarinnen aus jener Epoche waren Eug. Kissimova aus Timowo, Anastassia Toscheva aus Stara Sagora, Jordanka Filaretova aus Sofia, El. Karaminkova aus Kalofer u.a.

Außer den Frauenvereinigungen wurden auch Lehrer – und Schülervereinigungen in einer Reihe von Dörfern und Städten in Bulgarien gegründet. Die ersten Einrichtungen stellten einen Versuch zur beruflichen Organisierung des bedeutendsten Vortrupps der bulgarischen Intelligenz jener Zeit, zur Erhöhung des Niveaus des bulgarischen Schulwesens, zur Reglamentierung der Arbeit der Lehrer u.a. dar<sup>14</sup>.

Die ersten bulgarischen Schulervereine wurden in Konstantinopel, später aber auch in Gabrowo, Kopriwštiza, Weles, Plowdiv, Widin, Schipka und in anderen Dörfern und Städten auf dem Territorium Bulgariens, sowie in den Reihen der bulgarischen Schülerkolonien im Ausland, gegründet.

Als Hauptaufgaben ihrer Tätigkeit stellten sich diese Vereinigungen die Förderung der geistigen und sittlichen Entwicklung der Jugend, die materielle Unterstützung der armen Schüler, die Eröffnung von Sonntagsschulen u.a. auf. Ihre Tätigkeit richtete sich hauptsächlich auf die Vorlesung von Vorträgen, die wissenschaftlich-populäre Probleme und gesellschaftlich-historische Themen (besonders die historische Vergangenheit des bulgarischen Volkes, die Fragen der Nationalität und des Nationalen Selbstbewußtseins) erörterten. Sie veranstalteten Theateraufführungen und leisteten überhaupt eine nützliche, positive Tätigkeit, die auf Erhöhung des nationalen Selbstbewußtseins und Erwecken der kulturellen Interessen der bulgarischen Jugend, auf derer Erziehung in Arbeitsamkeit und Kenntnisliebe, sowie auf derer Heranziehung zum gesellschaftlichen Leben und zu den nationalen Befreiungskämpfen gerichtet war<sup>15</sup>. Dimiter Blagoev, der auch an Schülervereinigungen in der Zeit der Wiedergeburt teilnahm, beschrieb später die Atmosphäre und die Bestrebungen der jungen Bulgaren aus jener Zeit in seinen Erinnerungen. "Die meisten von uns – erzählte er – nahmen ganz inne die Idee für eine nationale Gemeinschaft und nationale Befreiung an. Um Agitatoren und Propagandatoren dieser Idee zu werden, gründeten wir eine Schülervereinigung. Eine von seiner Aufgaben war die Selbstausbildung und Entwicklung"<sup>16</sup>.

Der kulturelle Aufschwung des bulgarischen Volkes und die zahlreichsten und vielfältigsten Äußerungen des nationalen Lebens und der Kämpfe führten zur Entstehung anderer Organisationen, die ihrerseits einen Einfluß auf derer Erweiterung und Entwicklung ausübten.

<sup>14</sup>Н. Ванков, Учителското движение и педагогическата ни литература през турско време. – Училищен преглед, У, 1901, № 1; Н. Жечев. Учителското и ученическото движение през 60–70-те години на XIX в. и ролята му в културно-националното ни възраждане. – сб. Просветното дело в Неврокоп /Гоце Делчев/ и Неврокопско през Възраждането. С., 1979, 23–37.

<sup>15</sup>Н. Жечев, Някои данни за българските ученически дружества през Възраждането. – Изв. на И-та Ботев-Левски. № 3, 1959, 281–299; Е. Кирова. Ученическите дружества и техните библиотеки в епохата на Възраждането. – ГСУ, ФИФ, т. – IV, 1961, 283–319.

<sup>16</sup>Д. Благоев, Кратки бележки из моя живот. С., 1960, р. 11.



In Konstantinopel, wo eine zahlreiche bulgarische Kolonie konzentriert war, wurden auch andere gesellschaftlich-kulturelle Institutionen gegründet<sup>17</sup>. Eine solche Einrichtung war die Wohltätigkeitsbrüderschaft "Aufklärung", derer Hauptaufgabe die Ausbildung der in Konstantinopel und seiner Umgebung lebenden bulgarischen Kinder in ihrer mütterlichen Sprache war. Sie organisierte Vorträge in kulturellen und gesellschaftlichen Fragen, Theateraufführungen und verhalf der Jugend höhere Ausbildung zu erlangen um Lehrer zu werden. Einer von den Stipendianten dieser Gesellschaft war Georgi Ismirlijev aus Gorna Djumaja (heute Blagoevgrad), gehängt im Jahre 1876 als Stellvertretender Führer des Tirnower Revolutionsbezirkes.

Eine ähnliche Organisation war die Druckgesellschaft "Promischlenie", um welche sich die bulgarischen gesellschaftlichen Funktionäre und Literarer in Konstantinopel gruppierten. Sie stellte sich die Hauptaufgabe auf, historische, schönsprachliche und naturhistorische Bücher zu veröffentlichen, "die allgemein zugänglich übersetzt oder geschrieben waren und den Bedürfnissen des Volkes entsprachen". Die Gesellschaft eröffnete eine sehr gut eingerichtete Buchhandlung und eine Druckerei und trug in hohem Maße zu der Übersetzung, Herausgabe und der großen Verbreitung vieler nützbringenden Ausgaben bei. Auf ihre Initiative wurde auch, die Zeitschrift "Tag" ("Den") gedruckt, in der S.S.Bobtschev, St.Michailowski, P.R. Slawejkov u. a. mitwirkten.

Man versuchte ähnliche Organisationen auch in anderen Rayonen und Ortschaften im Lande oder in der Emigration zu gründen und in manchen von ihnen wurden tatsächlich solche Einrichtungen gegründet.

Hier mußte man die Tätigkeit solcher Organisationen, wie die Vereinigung "Napredak" (Fortschritt) in Wien, welche die Vorbereitung hochqualifizierter Lehrer für die bulgarischen Schulen unterstützte, und "Die Gesellschaft zur Verbreitung von nützlichen Kenntnissen" in Bukarest, derer Initiator und tatsächlicher Leiter L.Karawelov war, genannt werden. Die Vertreter der bulgarischen Emigration in Rumänien, unter denen sich auch Christo Botev, K. Zankov u.a. befanden, beteiligten sich an der kulturellen und öffentlichen Tätigkeit der 1875 in Bukarest gegründeten "Slavischen Družina" ("Slavische Gruppe"). Eine eigene Gesellschaft gründeten auch die in den 60. Jahren in Moskau studierenden Bulgaren. Es wurden Versuche gemacht, Vereinigungen zur Herausgabe von Zeitungen, zur Gründung von Druckereien u.a. zu eröffnen<sup>18</sup>.

In verschiedenen Orten Bulgariens entstanden aufklärend-kulturelle Gesellschaften, wie z.B. "Nauka" (Wissenschaft) in Swilengrad, "Prosweštenie" (Aufklärung) in Losengrad, "Iskra" (Funke) in Weles, u.a. In einigen Ortschaften, hauptsächlich auf Initiative junger Bulgaren, die eine spezielle Hochschulausbildung im Ausland erworben hatten, gründete man landwirtschaftlich-aufklärende Gesellschaften, die sich um die Erhöhung der bulgarischen Landwirtschaftskultur und die Verbesserung der Lage des

<sup>17</sup>Н. Начов, *Op. cit.*, 68–80.

<sup>18</sup>Възрожденски книжари, *Сб. документални очерци*. Съст. и ред. П. Парижков, С., 1980; Н. Жечев, "Славянская дружина в Бухаресте" (1875–1877), *Etudes Historiques*, VI, 1973, 143–151; Б. Билунов. К истории "Болгарской дружины" – организация болгарских студентов в Московском университете. *Центральная и Юго-Восточная Европа в новое время*. М., 1974, 182–194.

bulgarischen Bauers kümmerten. Neben diesen Gesellschaften wurden in einigen Dörfern und Städten, reich an kulturellen Traditionen und einer zahlreichen Intelligenz, Musik-, Sänger-, und Theatervereinigungen u.a. gegründet, die ihrerseits zu der kulturellen Entwicklung und dem Aufschwung des bulgarischen Volkes beitrugen<sup>19</sup>. Deshalb schrieb die Zeitschrift "Rakowoditel na osnovnoto utschenie" (Führung in der Grundschullehre) in ihren ersten Nummer von 1.01.1874 das Folgende: "Das Jene, mit dem wir uns rühmen können, ist die Tatsache, daß wir bemüht sind, verschiedene, freiwillige Wohltätigkeitsgesellschaften zu eröffnen... Diese Gesellschaften sind unseren nationalen Stolz, weil wir durch die selben der Welt zeigen, daß sich das bulgarische Volk als Volk auch durch seine eigene Kräfte beweisen kann. Deshalb müsse jeder Bulgare diese Vereinigungen als Volksbesitz betrachten und sie nach seinen Möglichkeiten und Kräften fördern"<sup>20</sup>.

Am Vorabend der Befreiung wurden auch andere kulturell-aufklärende Institutionen gegründet. Hier müßte man die wichtige Rolle, welche die im Jahre 1869 in Braila gegründete Bulgarische Literarische Gesellschaft, ein Vorgänger der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, im kulturellen Leben des Landes spielte, hervorgehoben werden. Die Idee für die Gründung einer ähnlichen Gesellschaft wurde lange Zeit in den Reihen der bulgarischen Öffentlichkeit besprochen worden, indem man den Wunsch äußerte, daß diese Gesellschaft zu einem Zentrum des bulgarischen wissenschaftlichen Denkens, der literarischen Forschungen und des Schaffens erwächse. Zum ersten Vorsitzenden der Gesellschaft wurde der berühmte Historiker und Gelehrte Prof. M. Drinov gewählt. Die Gesellschaft hatte auch einen eigenen Druckorgan, nämlich—"Periodische Zeitschrift der Bulgarischen Literarischen Gesellschaft"<sup>21</sup>.

Die Gründung der Bulgarischen Literarischen Gesellschaft und ihre Tätigkeit waren einen Ausdruck der Reife und der gewachsenen Möglichkeiten der bulgarischen Wiedergeburtsgesellschaft, ein Zeugnis ihrer Bestrebungen, sich den aufgeklärten und fortgeschrittenen in derer kulturellen Entwicklung Völkern anzureihen. Und deshalb bemerkte mit Recht der Akademiker Al. Todorov-Balan, daß die Bulgaren aus der Zeit der Wiedergeburt mit der Gründung der Bulgarischen Literarischen Gesellschaft einen Zentrum zu schaffen bestrebt waren, der "ihre gebildete Kräfte gruppieren, damit sie die bulgarische Geschichte und Sprache bearbeiten, die bulgarische Heimat beschreiben, ihre Altertümlichkeiten sammeln und derer Reichtum erleben, und die Entwicklung der noch schwachen bulgarischen Literatur leiten könnten"<sup>22</sup>.

Das Bulgarische Exarchat – die nach langen Kämpfen neugegründete, allgemeinnationale bulgarische Kirchenorganisation, – spielte auch eine bedeutende Rolle in der Entwicklung und Leitung des bulgarischen Bildungswesens in den 70. Jahren des XIX. Jahrhunderts. Eine der

<sup>19</sup>М. Стоянов, Българска възрожденска книжнина. т. I, 1957; т. II, 1959.

<sup>20</sup>Сп. Ръководител на основното учение, I, № 1. I. 1874.

<sup>21</sup>М. Арнаудов, Ор. cit.

<sup>22</sup>Сборниче за юбилей на проф. Марин Дринов 1869–1899. С. 1900, 20–21.

Hauptverpflichtungen dieser Institution nach den Bestimmungen ihres eigenen Statutes war die Sorge um Verbesserung des Schulwesens, um die Entwicklung der Literatur, um die Eröffnung einer Druckerei, um die Vorbereitung guter Lehrer, und überhaupt sie mußte sich allen möglichen Mitteln und Maßnahmen vornehmen, die für die Entwicklung der Ausbildung in den bulgarischen Eparchien und für den geistigen und sittlichen Fortschritt der Bulgaren nützlich waren. In allen diesen Jahren, bis zur Befreiung Bulgariens, sorgten das Exarchat und seine örtlichen Organe für die Entwicklung des bulgarischen Schulwesens, für die Organisierung von Lehrerzusammenkünften und die Reglamentierung des Lehrers- und Schulwesens, überhaupt für den Aufschwung der bulgarischen nationalen Volksbildung und ihre Verteidigung vor den assimilatorischen Bestrebungen fremder Kräfte<sup>23</sup>.



In der Epoche der bulgarischen nationalen Wiedergeburt wurden also mehrere gesellschaftlich-kulturelle Organisationen, Gesellschaften und Institutionen gegründet, die eine bedeutende Rolle spielten und wichtige Funktionen in der allgemeinnationalen kulturellen Entwicklung des bulgarischen Volkes ausübten.

Organisiert auf demokratischem Prinzip, mit einer Wahlbarkeit ihrer führenden Organe, mit eigenen Statuten und "Gesetzen", mit Festlegung ihrer Richtlinien und Handlungen durch die Mehrzahl der Mitglieder hatten diese Organisationen einen echten Volkscharakter und vereinigten die intellektuellen Kräfte der bulgarischen Nation. Sie waren mit den Volke eng verbunden, verstanden seine Bestrebungen und richteten ihre Kräfte zur Befriedigung der lebensnotwendigen kulturellen Bedürfnisse der sich formierenden und stärkenden bulgarischen Nation, zu der geistigen Entwicklung aller sozialen Schichten der bulgarischen Wiedergeburtsgesellschaft.

Diese Institutionen förderten die Formierung und die Verstärkung des nationalen Selbstbewußtseins und des bürgerlichen Gefühls der Bulgaren, die Festigung ihrer patriotischen Gefühle und die Heranziehung des Volkes zu dem gesellschaftlichen Lebens. Sie trugen zu der Erhöhung des Bildungs- und Kulturniveaus des Volkes und besonders der Jugend, zu der Überwindung seines mittelalterlichen Auffassungen und Anschauungen, zu der Entwicklung und Festigung der neuen, bürgerlich nach ihrem Charakter Weltanschauung bei. Die gesellschaftlich-kulturellen Organisationen und Institutionen in der Zeit der Wiedergeburt erfüllten auch die Rolle einer wichtigen Transmission zur Bekanntmachung der bulgarischen Gesellschaft mit den Ergebnissen der europäischen und der weltlichen Kultur und Zivilisation und ihrer Einbeziehung in dieser Kultur. Sie wurden zu einem Vermittler der progressiven Tendenzen in der Lebensweise und den Beziehungen zwischen den Menschen. Gleichzeitig aber kämpften sie gegen eine äußerliche, karikaturelle Aufnahme der fremden Kultur und gegen die Anbetung dieser Kultur, für Erhaltung und Entwicklung der gesunden nationalen Traditionen und positiven Seiten des nationalen Charakters.

<sup>23</sup>История на образованието и педагогическата мисъл в България. Т. I, С., 1975, 304–306.

Obwohl einigen von diesen gesellschaftlichen-kulturellen Einrichtungen eine sehr kurze Zeit existierten und keine bedeutende Tätigkeit entwickeln konnten, muß man unterstrichen und betont werden, daß in dieser Zeit eine Reihe von gesellschaftlich-kulturellen Organisationen und Institutionen gegründet waren, die eine dauerhafte Tätigkeit entwickelten. Diese Einrichtungen schufen die Grundlagen der gesellschaftlichen Organisationsstruktur der neuen bulgarischen Kultur. Solche Institutionen und Organisationen, wie die Schulvorstände, die Lesestuben/die Čitališta/, die Bulgarische Gesellschaft u.a., bewiesen mit Tatsachen ihre Lebensfähigkeit und Volknützlichkeit. Ein Beweis ihrer Notwendigkeit stellte auch die Tatsache dar, daß sie ihre aktive Tätigkeit und Leben auch in den Jahren nach der Befreiung Bulgariens fortsetzten und bei den neuen wirtschaftlichen und politischen Bedingungen wichtige gesellschaftliche und kulturelle Aufgaben erfüllten.

Besonders wichtig war die Tätigkeit dieser Institutionen und Organisationen für das Aufwecken und die massenhafte Heranziehung breiter Volksschichten zur aktiven Beteiligung am gesellschaftlichen und kulturellen Leben, für die Entwicklung und Festigung von gesunden, tiefen, demokratischen Traditionen und Geist im bulgarischen gesellschaftlichen Leben.

Entstanden als ein Resultat der Bestrebungen und der Bemühungen der bulgarischen Wiedergeburtfunktionäre nach wirksameren Formen, Wegen und Mitteln zum Aufwecken, zur Mobilisierung und Vereinigung des geistigen Potenzials der bulgarischen Nation für die Lösung der großen historischen Aufgaben der Epoche, spielten diese gesellschaftlich-kulturellen Organisationen und Institutionen die Rolle eines realen und wirksamen Faktors im Kampfe für nationale Wiedergeburt, Selbstbestimmung und Konsolidierung des bulgarischen Volkes. Sie leisteten einen großen Beitrag zu der Formierung, Festigung und Äußerung einiger von den charakteristischsten Merkmalen und wertvollsten Eigenschaften der bulgarischen Wiedergeburtkultur – “ihr demokratischer Charakter und die Tatsache, daß sie die nationale Befreiung strebte.” (Chr. Gandev)

Nach den Worten von Ljuben Karawelov, bezeugten die gesellschaftlich-kulturellen Einrichtungen mit derer vielseitigen und fruchtbaren Tätigkeit während der Zeit der Wiedergeburt, daß das bulgarische Volk “eine Art Eifer nach Leben, Freiheit, Aufklärung und Fortschritt zeigte”. Sie halfen der bulgarischen Wiedergeburtsgesellschaft modernere für jene Zeit Formen und Strukturen des kulturell-nationalen Lebens zu übernehmen und auszunutzen und warfen feste Brücke zu der späteren, nach der Befreiung vom türkischen Joch, Entwicklung Bulgariens mit seinen gegenwärtigen gesellschaftlich-kulturellen Organisationen und Institutionen hinüber.

# ALEXANDRU IOAN CUZA ET LES INSTITUTIONS DE LA ROUMANIE MODERNE

VALERIU STAN

L'Union des Principautés qui se réalisa par la double élection, le 5 et le 24 Janvier 1859, du Colonel Alexandru Ioan Cuza sur les trônes de Moldavie et de Valachie constitua une première étape dans le processus d'édification de l'État national roumain moderne. Il est tout ainsi vrai que le nouvel État ainsi créé ne refermait entre ses frontières qu'une partie des territoires habités par les Roumains, mais le début de l'unification avait été ainsi marqué et le rattachement à la patrie mère des autres territoires se trouvant sous occupation étrangère devait venir. L'acte historique du mois de Janvier 1859 n'avait marqué en réalité qu'une union personnelle, reconnue sans aucun doute vers la fin de la même année par les grandes puissances européennes garantes de l'autonomie des Principautés, mais les «Principautés Unies de Moldavie et de Valachie» – appellation officielle du nouvel État – continuaient à fonctionner en tant qu'États séparés, ayant chacun son gouvernement, son administration et son Assemblée propres. Cette situation était tout naturellement incompatible avec le désir du peuple roumain d'unification complète. C'est pourquoi, dans la période qui s'ensuivit, le problème de *l'unification des institutions* s'imposa de manière très nette dans la politique intérieure et extérieure des Principautés Unies. Le parachèvement de l'union des deux pays sur les plans politique et administratif, dont dépendait l'avenir même du jeune État national, était en même temps une condition essentielle pour la réalisation des grandes réformes à caractère social et économique demandées de manière impérative par l'acheminement de la société roumaine sur la voie de la modernisation et du progrès.

Al. I. Cuza et ses gouvernements procédèrent à des mesures d'unification institutionnelle dès les premiers mois qui s'ensuivirent après la double élection du Prince roumain. Cette démarche fut facilitée dans une certaine mesure par quelques stipulations de la Convention de Paris du 19 août 1858, acte international qui délimitait le statut politique et juridique des Principautés Unies, tout en ayant toutefois un caractère fondamental qui réglementait l'organisation intérieure des deux pays roumains. Un nombre d'actes administratifs, plutôt que législatifs, domaine lent à réagir, amenèrent l'unification des douanes, du télégraphe, de l'armée (le Ministère de guerre y compris), tandis qu'à la direction des agences diplomatiques de la Roumanie à Constantinople et à Paris, créées dans cette même période, un seul représentant fut désigné pour les deux principautés. L'unification progressive des institutions pendant les premières



années du règne de Cuza se réalisa généralement sur des voies légales, c'est-à-dire dans la direction et dans les limites prévues par la Convention de Paris, même si dans certains cas les stipulations de cet acte furent éludées et, parfois, dévancées. Grâce aux mesures adoptées, auxquelles s'ajoutèrent d'autres décisions de moindre portée mais visant la préparation de la fusion de l'appareil d'État des Principautés Unies, vers la fin des trois premières années du règne de Cuza, le processus d'unification dans ce domaine était assez avancé.

Le Prince et ses principaux conseillers renforcèrent ces mesures d'unification intérieure par une ample action diplomatique à Constantinople visant à déterminer la Porte et les puissances garantes à modifier les stipulations de la Convention qui s'opposaient à une unification complète des deux pays roumains. La visite faite par Cuza à Constantinople pendant l'automne de l'année 1860, la crainte des puissances européennes de voir le Prince roumain proclamer l'Union lui-même, la fermeté et le tact dont firent preuve les dirigeants du jeune État national roumain, qui eurent la patience et la sagesse de ne rien faire pour brusquer les événements et se contentèrent d'exercer une pression soutenue sur le plan diplomatique, finirent par porter des fruits. Vers la fin de l'année 1861, l'Union politique et administrative fut reconnue par la Porte et par les puissances garantes, mais ceci uniquement pour la durée du règne de Cuza. Par conséquent, le 22 janvier 1862, le premier gouvernement commun des deux Principautés fut institué et deux jours plus tard, à Bucarest, ville qui était devenue la capitale du nouvel État, l'Assemblée Législative unique, réunissant pour la première fois des députés moldaves et valaques, annonçait l'ouverture de ses travaux. Le Prince Cuza tint à préciser à cette occasion qu'il envisageait «l'Union définitive des Principautés», c'est-à-dire une union inconditionnelle, intégrale, telle que le peuple roumain l'avait entendue et voulue depuis toujours.

A la suite de la reconnaissance internationale de l'union complète, le processus d'unification sur le plan institutionnel intérieur aboutit à un stage final. Par des mesures législatives, mais surtout par la voie administrative, par des décrets princiers qui ont connu un rythme plus soutenu pendant la seconde moitié de l'année 1862, lorsqu'à la tête du pays s'installa le gouvernement libéral-modéré dirigé par le dr. Nicolae Krețulescu, on dissolvait les directions des ministères moldaves qui avaient continué à fonctionner à Jassy pendant quelque temps et la frontière sur le Milcov qui séparait les deux pays fut supprimée. Les postes, les services sanitaires et les offices statistiques des deux pays fusionnèrent, ainsi que les Écoles militaires de Bucarest et de Jassy, tandis que les archives de l'État furent centralisées par la fondation d'une Direction générale à Bucarest. Les municipalités de Focșani, ville située notamment sur la frontière entre les deux pays, furent également unifiées et on institua une commission spéciale pour l'unification législative et des règlements administratifs. Grâce à ces mesures, vers la fin de l'année 1862, le processus d'intégration institutionnelle des Principautés Unies était en grande partie achevé. L'union personnelle était devenue dans quelques années une union réelle, effective, institutionnalisée, un acte historique irréversible. L'État national roumain, pleinement unifié dans ses structures intérieures, avait ainsi été créé, même s'il ne portait pas encore officiellement le nom de Roumanie.

Le processus d'unification intérieure une fois achevé, on a pu entrer dans une nouvelle étape dont l'objectif principal comprenait la réalisation de réformes structurelles visant à éliminer les restes de féodalité et à situer le pays sur la voie du progrès économique et social. Les réformes eurent une portée très large, recouvrant tous les secteurs de la vie économique, sociale, politique et culturelle, en faisant profiter non seulement les classes et les couches privilégiées, mais aussi le peuple roumain tout entier. De même, elles furent réalisées dans un rythme alerte, pour que vers la fin du règne de Cuza la société roumaine puisse s'appuyer solidement sur la modernité.

L'œuvre réformatrice qui caractérisa le règne de Cuza s'attaqua aussi aux institutions de l'État national créé tout récemment. Celles-ci connurent à leur tour un ample processus de *réorganisation et de modernisation*, en accord avec les exigences du développement capitaliste de la société. Après l'unification des gouvernements de Jassy et de Bucarest, tous les ministères, à commencer par le Ministère des finances et jusqu'au Ministère de la guerre, subirent une réorganisation. Les attributions et la structure de ces ministères furent précisées plus clairement, des directions et des départements nouveaux y surgirent. L'armée, qui allait jouer un rôle essentiel dans la conquête de l'indépendance en 1877, non seulement élargit ses effectifs, sa capacité de lutte, sa dotation et son armement, mais par les lois qui lui furent consacrées, en tout premier lieu par la loi d'organisation du 27 novembre 1864, fut restructurée en tant qu'armée nationale, moderne, en corrélation avec le potentiel économique et démographique du pays, avec les traditions et les aspirations du peuple roumain. Les autres institutions connurent à leur tour des lois organiques concernant leur organisation et leur fonctionnement et qui furent adoptées pendant les dernières années du règne de Cuza, lorsque par le Coup d'État du 2 mai 1864, celui-ci fit accroître son pouvoir.

La commune et le district, deux institutions fondamentales dans le système administratif, furent réorganisées par la loi communale et la loi pour la création des conseils districtuels votées, toutes les deux, par l'Assemblée législative au printemps de l'année 1864. Les lois dont il s'agit confièrent l'administration locale à des organes délibératifs élus, tout en rendant possible la participation à la vie politique des plus larges couches et catégories sociales. L'enseignement de tous les degrés fut organisé à son tour par la loi organique promue par le Prince le 25 novembre 1864. En avant-première pour le moment respectif, celle-ci prévoyait l'obligativité et la gratuité de l'enseignement élémentaire.

Dans le domaine juridique, en parallèle avec l'unification législative et la mise en application des nouveaux codes – civil, pénal, commercial et de procédure pénale – on adopta en 1865 une nouvelle loi d'organisation judiciaire par laquelle on établissait les diverses catégories d'instances judiciaires et leurs attributions respectives. L'Église Orthodoxe, institution traditionnelle du peuple roumain et qui joua un rôle important dans le maintien de sa spiritualité et de

son caractère ethnique, connu à son tour, pendant le règne de Cuza, des transformations importantes. À part la loi pour la sécularisation des biens conventuels, votée par l'Assemblée législative vers la fin de l'année 1863, et par laquelle des propriétés foncières représentant plus d'un quart de la superficie du pays furent rendues au patrimoine de l'État, un décret-loi fut adopté l'année suivante, par lequel on légiférait l'autocéphalie de l'Église Orthodoxe par rapport à la Patriarchie de Constantinople, les relations avec cette dernière se résumant dorénavant à des problèmes tenant au dogme. Le décret-loi que nous venons de mentionner prévoyait en même temps la création d'un Synode général de l'Église Orthodoxe Roumaine, doublé de synodes pour chaque évêché qui inclurent pour la première fois des personnes laïques. Une autre loi du mois de janvier 1865 conférait au Prince le droit de nommer des métropolitains et des évêques en se fondant sur les propositions faites par le Ministère des Cultes. Il résulte que, pendant les sept années du règne de Cuza, les institutions connurent de profondes mutations, en accord avec les transformations qu'enregistrait la société roumaine toute entière.

À l'œuvre de réorganisation et de modernisation institutionnelles vint s'ajouter *la création de nouvelles institutions*, celles déjà existantes ne pouvant faire face aux exigences du développement et du progrès du pays. On pourrait même dire qu'il n'y eut pas de domaine à se dérober aux innovations, même si celles-ci exigèrent un effort financier considérable, supporté par les masses populaires en tout premier lieu. Dans le domaine de l'enseignement, par exemple, à part l'accroissement du nombre d'écoles élémentaires et secondaires, nous devons mentionner la création des Universités, tout d'abord celle de Jassy, en 1860, et quatre années plus tard, celle de Bucarest. Pendant la même période fut créée l'École des ponts et des chaussées – qui allait devenir ensuite l'École Polytechnique – les Conservatoires de musique de Jassy et de Bucarest, l'École de beaux-arts. On institua en même temps un Conseil supérieur de l'Instruction publique, organe consultatif subordonné au ministère de ressort. En 1859 on créa au sein de l'armée l'État Major Général et on procéda à la création d'armes et de services nouveaux, comme par exemple l'intendance, les troupes de génie, le bataillon de chasseurs, etc. L'organisation judiciaire des Principautés Unies fut parachevée par la création, en 1862, de la Haute Cour de Cassation et de Justice, dont l'institution avait été prévue par la Convention de Paris même. La Cour des comptes, institution chargée de vérifier les dépenses de l'État, les Chambres de commerce, la Caisse d'épargne et de consignation, le Conseil d'État furent également créés pendant le règne de Cuza.

La majorité des institutions créées pendant cette période firent preuve dès le début d'une grande vitalité et d'une énergie qu'elles conservèrent pendant une longue période. Le Sénat, par exemple, qui fut institué lui aussi pendant le règne de Cuza, bien que subissant des modifications ultérieures en ce qui concerne la modalité de recrutement de ses membres, imposa le bicaméralisme dans la tradition politique du peuple roumain. Dans la même mesure, l'organisation donnée à l'enseignement par la loi de 1864 dura pendant 34

années, tout en assurant un développement remarquable du domaine respectif. D'autres institutions parues dans cette période, comme, par exemple, le Conseil d'État, organisme chargé d'élaborer les projets de loi qu'on devait soumettre à l'approbation des Corps législatifs, manquèrent à s'imposer et disparurent une fois le règne de Cuza achevé.

Grâce aux mesures adoptées dans cette période, la Roumanie, bien que récemment constituée, se trouvait sous le rapport des institutions au niveau des pays européens développés. L'œuvre de réorganisation et de modernisation institutionnelle entreprise pendant ces années se situa de même sous le signe du modèle européen. L'intégration en Europe tout en étant, comme de nos jours aussi, l'objectif poursuivi par les dirigeants de l'État national roumain, il était évident que les modèles occidentaux européens ne pouvaient pas être ignorés. Il faut néanmoins souligner qu'il ne s'agit nullement d'une imitation mécanique des principes constitutionnels et des institutions déjà en vigueur en Europe occidentale, mais de l'adaptation de celles-ci aux réalités spécifiques de la Roumanie. C'était d'ailleurs le seul chemin à prendre, car les Roumains n'étaient pas en mesure d'élaborer eux-mêmes des institutions modernes originales, autres que celles qui fonctionnaient déjà avec succès en Europe occidentale.

Il s'impose aussi de souligner que les nouvelles institutions de la Roumanie moderne adoptées pendant cette période ne furent pas de simples «formes sans fonds», comme les exponents du courant conservateur ayant à leur tête Titu Maiorescu ne manquèrent de soutenir, d'ailleurs à tort. Malgré le décalage existant au début entre la base matérielle, c'est-à-dire le niveau de développement social et économique, et la structure institutionnelle et politique, les nouvelles institutions devinrent très vite des formes génératrices de fonds et jouant un rôle important pour ce qui était d'assurer les conditions nécessaires pour le développement et le progrès de la Roumanie. Et ceci grâce au fait que les nouvelles relations économiques de type capitaliste, récemment instituées, ne pouvaient se consolider et se généraliser qu'au sein des institutions spécifiques de l'État et du droit bourgeois parues à l'Occident.

Un rôle important dans la création des institutions de la Roumanie moderne dans cette période – instruments essentiels pour le triomphe complet du capitalisme – revient sans aucun doute au Prince sous lequel se fit l'Union et aux groupements libéraux sur lesquels celui-ci s'appuya. D'ailleurs, Alexandru Ioan Cuza était conscient que le mérite d'avoir doté le pays avec des institutions nouvelles et modernes revenait en premier lieu à lui. Dans le message du trône adressé aux Corps législatifs le 6 décembre 1864, après avoir relevé les principales réformes réalisées jusqu'à ce temps-là, il déclarait: «Je suis heureux, je vous l'avoue, que j'ai pu doter la Roumanie avec des institutions si grandes, si libérales, tellement désirées par beaucoup d'autres nations». Par l'œuvre réformatrice qu'il entreprit, œuvre solide, bien réfléchie et de vastes proportions, qui recouvrit tous les domaines d'activité, celui institutionnel y compris, la société roumaine adapta ses structures en rapport

avec les nécessités de développement de l'époque. L'État national roumain devint non seulement un État unitaire sous le rapport des institutions et de la législation, mais aussi un État moderne jouissant des caractéristiques essentielles des États bourgeois développés de l'Europe occidentale.

Les sept années du règne de Cuza (1859–1866) représentent ainsi un moment décisif dans le processus d'édification de la Roumanie moderne.

#### BIBLIOGRAPHIE

- A. D. XENOPOL, *Domnia lui Cuza Vodă*, (Le règne du Prince Cuza), vol. I–II, Iași, 1903.  
*Mesagii, proclamații, răspunsuri și scrisori oficiale ale lui Cuza Vodă* (Messages, proclamations, réponses et lettres officielles du Prince Cuza), Vălenii de Munte, 1910.
- ANDREI RĂDULESCU, *Organizarea statului* (Organisation de l'État), dans le volume *Alexandru Ioan Cuza 1859–1866*, București, 1930, pp. 55–98.
- C. C. GIURESCU *Viața și opera lui Cuza Vodă* (La vie et l'œuvre du Prince Cuza), II<sup>e</sup> édition, București, 1970.
- DAN BERINDEI, *Epoca Unirii (L'époque de l'Union)*, București, 1979.
- VALERIU STAN, *Desăvârșirea Unirii Principatelor Române pe plan administrativ (1859–1864)* (Le parachèvement de l'union des Principautés Roumaines sur le plan administratif, 1859–1864), dans «*Studii și materiale de istorie modernă*» («Études et matériaux d'histoire moderne»), vol. VII, București, 1983, pp. 7–60.



## LA MONARCHIE DANS LA VIE POLITIQUE DE LA BULGARIE (1879–1946)

STOYTCHO GRANTCHAROV

Après la libération de la Bulgarie, les principes de sa structure d'État et de la forme de son gouvernement politique étaient formulés par la Constitution de Tărnovo de 1879. Cette dernière déterminait la Principauté de Bulgarie en tant que «monarchie héréditaire et constitutionnelle avec une représentation du peuple».

La Constitution de Tărnovo exigeait une nette distinction entre le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. La souveraineté du peuple, c'est-à-dire sa participation au gouvernement, s'exprimait par les larges prérogatives accordées à l'Assemblée Nationale. C'est à l'Assemblée Nationale qu'appartenait l'initiative législative, c'est elle qui votait le budget de l'État, c'est auprès d'elle que le gouvernement devait répondre de ses actions. De sa part, le prince était le représentant suprême et le chef de l'État, le chef suprême des armées, en son nom se réalisaient les relations extérieures de l'État. C'est dans ses mains qu'on mettait aussi le pouvoir exécutif, mais, n'étant pas responsable, aucune de ses décisions officielles n'obtenait la qualité d'une loi si elle n'était pas signée par un ministre. D'autre part, au prince appartenait le droit de dissoudre l'Assemblée Nationale, de fixer la date des nouvelles élections, d'affirmer les lois votées par l'Assemblée <sup>1</sup>.

Pendant, la Constitution, bien qu'elle proclamât les principes du gouvernement de l'État, ne pouvait pas elle-même déterminer les rapports entre le monarque, le gouvernement et le Parlement dans le cadre du triangle du pouvoir. Ce n'étaient que les circonstances et les conditions d'ordre social et politique de la situation concrète qui déterminaient: soit le rôle primordial du monarque, soit l'établissement d'une sorte de dictature parlementaire avec la présence d'un parti politique très fort, soit le système politique de deux ou de plusieurs partis politiques, dans lequel le monarque aurait assumé la fonction d'arbitre du type parlementaire classique. Quant à la réalité bulgare aux diverses époques, elle donnait des exemples des corrélations différentes entre les institutions mentionnées sur le champ du pouvoir.

Le 17 Avril 1879 était convoquée la première Grande Assemblée Nationale. Sa séance n'avait duré qu'une journée pendant laquelle on avait élu le prince Alexandre Battenberg en tant que monarque de la Bulgarie.

<sup>1</sup> *Български конституции и конституционни проекти*. Съставители: В. Методиев и Л. Стоянов, София, 1990, р. 20–36.

Le prince Al. Battenberg, né en 1857 à Vérone (Italie), était le fils du prince Alexandre von Hessen et de la Polonaise Julia Haouke. Il avait des liens de parenté avec la cour de l'Empereur russe et avec la famille royale anglaise. Il avait reçu une instruction militaire à Potsdam et, comme officier de l'armée russe, il avait pris part à la guerre de la Libération <sup>2</sup>.

Allié avec le Parti conservateur et avec l'appui de fait de la Russie officielle, le prince Al. Battenberg avait réalisé la première attaque contre les bases de la Constitution de Târnovo. Le 27 Avril 1881 il avait renversé le gouvernement légal, avait suspendu la Constitution et avait établi le « régime des procurations » <sup>3</sup>. C'était un conflit classique entre le prince et le peuple à propos de la question constitutionnelle.

Les efforts de Battenberg de gouverner pendant deux années sans une constitution et par des décrets avaient subi un échec complet. Le prince avait vécu l'expérience amère de voir se dresser contre lui le peuple uni pour défendre sa constitution. C'est ainsi qu'il s'était vu contraint à céder et la Constitution de Târnovo était restaurée dans toute son ampleur.

En 1883–1885 la situation interne de la Bulgarie se normalisait. La vie politique rentrait dans le cadre de la Constitution. Le gouvernement des libéraux extrêmes, arrivés au pouvoir en 1884 avec Petko Karavelov à leur tête, respectait strictement les normes constitutionnelles par rapport au prince.

Le 6 Septembre 1885 s'était accomplie l'Union de la Bulgarie du Nord (la Principauté de Bulgarie) avec la Bulgarie du Sud (la Roumélie Orientale). La Russie du tsar adoptait une attitude de non-approbation, ce qui jetait la Bulgarie dans une crise profonde – intérieure et extérieure. Le 9 août 1886 un groupe d'officiers d'orientation russophile avait réalisé un coup d'État et renversé ainsi le prince Al. Battenberg.

Dans le tourbillon des événements qui s'en suivaient, le prince Battenberg était remis sur le trône, mais, à cause de l'attitude extrêmement hostile du tsar russe Alexandre III, il était obligé d'abdiquer à nouveau. Le 26 août, Battenberg avait nommé une régence avec Stephan Stambolov à la tête et avait quitté le pays définitivement. Les huit années suivantes c'est Stambolov qui dirigeait la politique bulgare <sup>4</sup>.

Après des négociations longues et pénibles (ayant duré une année) avec beaucoup de candidats pour le trône bulgare, candidats qui étaient originaires des différentes familles aristocratiques d'Europe, la Régence avait réussi d'attirer le prince Ferdinand Saxe-Cobourg Gotta en tant que monarque bulgare.



Le prince Ferdinand était né en 1861 à Vienne. De par de son père, il était descendant de la branche des Gotta de la famille des Cobourg qui avait ses racines dans une des plus vieilles et des plus connues familles de l'aristocratie allemande: la famille des Saxe. Son père était général dans l'armée autrichienne. Sa mère, Clementine d'Orléans, était fille de l'ex-roi de France, Louis-Philippe.

<sup>2</sup>E. C. Corti, *Alexander von Battenberg, Sein Kampf mit dem Tzaren und Bismark*, Wien, 1920; Corti E. C., *Leben und Liebe Alexander von Battenbergs*, Graz-Salzburg-Wien, 1949.

<sup>3</sup>Ил. Димитров, Режимът на пълномощията и борбата против него (1881–1883), Годишник на Софийския университет, Идеологически катедри, 1963, п. 2.

<sup>4</sup>Ст. Грънчаров, Политическите сили и монархическият институт в България 1886–1894, София, 1984, p. 43 et suiv.

La généalogie de Ferdinand le liait directement presque à toutes les dynasties européennes régnantes et lui assurait une fortune propre importante. Ayant terminé une académie militaire, il était inscrit dans l'armée autricho-hongroise, mais son service militaire avait un caractère purement nominal<sup>5</sup>.

Après l'avènement de Ferdinand en Bulgarie (le 30 juillet 1887), c'est St. Stambolov qui, en qualité de premier-ministre, continuait à tenir fermement le gouvernail de l'État. Dans le pays s'était imposé un régime dit le «régime de Stambolov». Le prince était privé d'une participation réelle au gouvernement du pays. Mais Ferdinand, plein d'ambitions, ne voulait pas se contenter des fonctions purement décoratives. C'est ainsi que, en ce qui concerne le pouvoir politique suprême, le régime de Stambolov était marqué par une rivalité constante entre le monarque et son premier-ministre.

Au temps du régime de Stambolov, l'Assemblée Nationale n'avait pas une grande importance. Elle était composée d'une grande majorité stamboloviste, obtenue par des élections oppressives. En effet, on appliquait la maxime «Le prince règne, mais il ne gouverne pas», tandis que Stambolov exerçait presque une monocratie. A cet état des choses contribuait également la situation extérieure du pays: Ferdinand n'était encore reconnu ni des Grandes Puissances, ni de la Turquie.

En avril 1893, Ferdinand avait épousé Marie-Louise de Parme. Au début de l'année suivante, le prince héritier Boris était né. C'est Stambolov qui espérait que l'assurance de la continuité de la dynastie aurait stabilisé la situation intérieure et la situation internationale du pays. Mais, d'autre part, ces événements commençaient à contribuer à l'affaiblissement des positions du premier-ministre lui-même.

Par sa politique de dictature dans le pays et par son cours de politique extérieure qui n'était pas en conformité aux tendances du développement politique européen général, le régime de Stambolov devenait, dans ses dernières années, de plus en plus inacceptable. Le problème de la restitution du caractère démocratique du gouvernement avait commencé à jouer un rôle principal sur la scène politique bulgare. Sur cette base avaient surgi des conditions favorables à l'union de ces forces des russophiles et des russophobes qui s'étaient opposées au régime et qui avaient créé «l'Opposition unifiée». Dans cette ambiance augmentait aussi le rôle du monarque. C'étaient les chefs de l'opposition qui cherchaient à diminuer l'importance du monarque en espérant d'en profiter eux-mêmes. Mais, en réalité, on était arrivé à une situation toute contraire. Les forces bourgeoises d'opposition avaient fourni au monarque leur propre base sociale. Par leur aide, le monarque commençait à échapper au contrôle de Stambolov, mais sans permettre à l'opposition de le manipuler. En même temps, le prince avait aussi réussi d'attirer de son côté l'armée. Le 16 mai 1894, Stambolov était renversé du pouvoir<sup>6</sup>.

La chute de Stambolov était suivie par un processus de stabilisation de la situation intérieure et extérieure de la Bulgarie. Mais, simultanément,

<sup>5</sup> J. Königslow, *Ferdinand von Bulgarien/ von Beginn der Thronkandidatur bis zur Anerkennung durch die Grossmächte 1886 bis 1896/*, Südosteuropäische Arbeiten, n° 69, München, 1970.

<sup>6</sup> Ст. Грънчаров, Политическите сили и монархическият институт в България 1886–1894, София, 1984.

une forme de gouvernement du pays commençait à s'établir qu'on appelait «régime personnel de Ferdinand ».

«Le régime personnel» était la tentative consécutive d'établir la prééminence d'une personne dans la sphère du pouvoir en Bulgarie. Mais, à la différence du prince Battenberg et de Stambolov, le prince Ferdinand n'attaquait pas directement les bases de la démocratie parlementaire. Dans une mesure maximale, «le régime personnel» de Ferdinand se trouvait agissant conformément aux particularités spécifiques de la réalité sociale bulgare, de la mentalité bulgare, voire du caractère du démocratisme bulgare. C'est ainsi que «le régime personnel» n'avait supprimé ni le Parlement, ni la Constitution. «Le régime personnel» de Ferdinand n'était pas un pouvoir personnel, il n'était pas une dictature, mais il était une forme du contrôle personnel sur les postes-clés du pouvoir. C'est à Ferdinand qu'appartenait la possibilité de faire la sélection aux Ministères importants: celui des affaires étrangères, celui de la guerre, etc. Par sa nature, «le régime personnel» était antidémocratique, mais il n'avait pas supprimé la démocratie, il l'avait seulement compromis.

Dans le pays, il n'existait pas de partis d'influence stable, capables à disputer la priorité du monarque dans le domaine du pouvoir. Dans une situation pareille, le mécanisme d'agir du «régime personnel» était simple. En général, c'est le monarque qui provoquait la démission des gouvernements qui ne lui plaisaient pas et c'est toujours lui qui choisit le parti qu'il chargeait de former un nouveau gouvernement, prompt à suivre sa ligne politique. Le prince faisait dissoudre le Parlement et le nouveau gouvernement organisait des élections qu'il gagnait (par des machination électorales et par la violence). De cette manière, en réalité, c'est du prince que les partis bourgeois recevaient le pouvoir, car ils n'émanaient pas une majorité parlementaire exprimant les préférences des électeurs.

Trois étaient les domaines auxquels le prince Ferdinand prêtait une attention particulière: la sélection des gouvernements, les affaires militaires et le Ministère des Affaires Étrangères.

La coexistence du «régime personnel» et de la Constitution de Tărnovo était une chose unique d'autant plus que Ferdinand avait réussi à l'imposer sans déroger à la Constitution. Après la chute de Stambolov, aucun Parlement n'avait duré jusqu'à la fin de son mandat et chaque gouvernement tombait, d'une manière ou d'une autre, toujours conformément à la volonté du prince.

On ne peut pas dire que l'opinion publique bulgare ne se rendait pas compte de l'état d'insatisfaction du système politique du pays. Dans la presse, on pouvait trouver non seulement beaucoup de descriptions exactes des défauts de la démocratie parlementaire bulgare, mais aussi des analyses excellentes sur les causes qui les avaient fait naître et qui les aidaient à exister. Ne manquaient pas, non plus, des efforts pour la guérison du système politique, mais ils étaient peu nombreux, timides et sans résultat.

L'effet de tous les traits négatifs de la démocratie parlementaire bulgare avait éclaté avec une force écrasante dans les années des guerres de 1912-1913 et de 1914-1918. C'est alors que Ferdinand, déjà roi, s'était trouvé dans une position lui permettant à prendre des décisions personnelles en ce qui concerne les questions fatales pour la Bulgarie. Concernant l'entrée de la Bulgarie dans la guerre, à côté

des Puissances Centrales, la responsabilité du roi Ferdinand était grande. C'est sur lui également que tombait une partie de la culpabilité pour le mal choix du camp, ainsi que pour le contenu concret des accords et des traités signés, qui défendaient insuffisamment les intérêts nationaux bulgares<sup>7</sup>.

Après la défaite de la Bulgarie dans la Première guerre mondiale, la situation du roi Ferdinand était devenue intenable. Le 3 octobre 1918, il avait signé son abdication et avait définitivement quitté le pays.



A l'âge de 24 ans, dans une période extrêmement difficile pour le pays, le prince Boris avait hérité la couronne. Dans une certaine mesure, le début du régime du roi Boris III ressemblait au début de celui de son père, c'est-à-dire il régnait sans gouverner. Mais autrement, les ressemblances de Boris avec l'hautain Ferdinand n'étaient pas nombreuses. Fragil, modeste, aimable et même timide, le jeune roi avait l'air d'être satisfait de sa situation.

Au temps du gouvernement de l'Union Agrarienne, Boris III ne se sentait pas politiquement à l'aise. Le premier-ministre Alexandre Stambolijski ne tenait presque pas compte de lui, tandis que, pour sa part, l'opposition bourgeoise exerçait une pression sur le roi en cherchant à l'inclure dans son jeu politique. Elle insistait que le roi, en appliquant ses prérogatives, provoquât la démission du cabinet. Mais c'était un pas que le roi ne voulait pas se décider d'accomplir<sup>8</sup>.

Le 9 juin 1923, le matin, un coup d'État s'était produit à Sofia. Le roi était devant le choix de légaliser le gouvernement du prof. Al. Tzankov, venu au pouvoir par le coup d'État militaire, ou d'abdiquer. Quoique sans plaisir, Boris III avait accepté la première alternative. C'est ainsi qu'en effet, le roi bulgare avait commencé sa carrière de monarque par la sanction d'un acte anticonstitutionnel.

Pendant son règne, le roi Boris III coexistait avec différents régimes, parmi lesquels les régimes autoritaires des agrariens de Al. Stambolijski et des partisans de Al. Tzankov. Jusqu'au milieu des années trente, son poids dans la vie politique n'était pas grand. Mais, aux cours de ces années, il accumulait des motifs et des raisons qui, plus tard, le pousseraient à s'emparer du pouvoir.

En 1926–1934, en Bulgarie l'ordre constitutionnel a été rétabli. Les cabinets tenaient fermement dans leurs mains le gouvernail du pays. Mais, peu à peu, aussi bien dans le pays qu'à l'étranger, l'autorité du roi bulgare augmentait. Boris III s'était incliné dans les efforts de la diplomatie bulgare. On voyait croître constamment ses capacités d'agir de plus en plus opérativement. Des 1926, le roi avait commencé à faire, chaque année, des tournées dans les capitales de l'Europe. Ses qualités personnelles s'avéraient conformes à la politique très difficile que la Bulgarie était forcée à suivre dans le domaine des Affaires étrangères. A la différence de son père, Boris III adoptait une attitude sans grandes poses, une attitude naturelle, modeste et modérée. D'une manière pleine de tact, il cherchait à effacer l'image de la Bulgarie en tant que pays agressif, voire revanchiste et, parfois, il obtenait des succès, au moins sur le plan personnel.

<sup>7</sup> Ст. Грънчаров, България на Прага на двадесетото столетие, София, 1986, p. 50 et suiv.

<sup>8</sup> История на България през погледа на историците Ив. Божилов, В. Мутафчиева, К. Косев, А. Панхтев, Ст. Грънчаров, София, 1993, p. 552–585.



Après le coup d'Etat du 19 mai 1934, le roi Boris III était de nouveau mis au «coin» de la politique. Après le 9 juin 1923, c'est la deuxième fois qu'il s'est vu obligé par sa propre signature de rendre légitime un gouvernement venu au pouvoir d'une manière illégitime. Et cette fois-ci l'alternative était son abdication.

En 1934 le roi Boris III possédait déjà un prestige et une expérience beaucoup plus grands qu'en 1923. Au début du régime de 19 mai, il restait passif. Ensuite, il avait renoncé au rôle passif à se mettre à la tête des adversaires du régime établi, mais, en même temps, sans s'engager, il avait stimulé les chefs des partis politiques les laissant espérer que ce serait lui le facteur de la restauration de l'ordre constitutionnel.

Peu à peu, le roi Boris se formait la conviction qu'il serait nécessaire d'écarter les militaires du pouvoir. En même temps, il devenait de plus en plus gagné par l'idée qu'il était déjà venu le temps où il devait prendre le pouvoir dans toute son ampleur.

Le roi avait joué avec habileté son rôle de prendre le plein pouvoir et dans un style de «derrière les coulisses» brillamment choisi et appliqué sans faute.

Dès octobre 1936 le gouvernail du pays se trouvait déjà dans les mains du roi et il l'avait tenu jusqu'à sa mort.

Dès que le roi Boris avait assumé (quoique «derrière les coulisses») toute l'ampleur du pouvoir c'est sur lui que tombait la responsabilité personnelle pour le mieux et pour le pire qui s'était produit avec et en Bulgarie. En 1940, la Dobroudja du Sud était revenue à la Bulgarie. La même année, le gouvernement bulgare avait rejeté les propositions de l'émissaire soviétique A. Sobolev. En 1941, la Bulgarie était attirée dans le Pacte Tripartite et avait déclaré la guerre aux États-Unis. Mais, aucun de ces actes n'était fait sans son sanction personnelle. Le roi avait admis l'introduction d'une législation contre les Juifs, mais, d'autre part, il avait eu des mérites pour avoir sauvé des Juifs bulgares. Avec son consentement on avait commencé avoir des contacts secrets avec les Alliés. C'est lui qui avait joué un grand rôle dans l'opposition contre la pression allemande en ce qui concerne l'envoi des armées bulgares sur le front russe<sup>9</sup>.

Après la mort du roi (le 28 août 1943), on avait formé une Régence. Après le 9 septembre 1944, ses fonctions étaient fortement réduites. Le 8 septembre 1946 on avait organisé un référendum contesté – alors et aujourd'hui encore – par certains milieux, un référendum qui s'était prononcé contre la monarchie. Le 15 septembre 1946, la Bulgarie était proclamée république.

<sup>9</sup>*Ibidem*, p. 586 et suiv.

ABOUT MAURIKIOS, STRATEGIKON,  
XI. 4. 31

ALEXANDRU MADGEARU

In two of his basic works, P.P. Panaitescu used for the first time a passage from the *Strategikon* ascribed to a certain Maurikios with the purpose to prove the existence of the Romanic population in the North-Danubian area in the late sixth century<sup>1</sup>. The passage was taken from the appendix of P. J. Schafarik's *Slavische Altertümer* (1844). The source remained for a long time unknown in the Romanian historiography perhaps because its single edition (made by I. Scheffer, Uppsala, 1664) is an extremely rare book. Few years after P. P. Panaitescu, H. Mihăescu published the second edition of the *Strategikon*, together with a Romanian translation<sup>2</sup>. The authorship and the date of this source are still unclear<sup>3</sup>, but this controversy does not concern our present paper.

Because the discussions around the historical significance of the passage were caused by the different translations of the Greek text, we consider necessary to reproduce here down the entire original passage XI. 4. 31 (after the edition of H. Mihăescu):

Τονς δε λεγομενονς ρεφονγονς επιστελλομενονς και στρατας δεικνυειν και μηνυειν τινα δει ασφαλως φυλλατειν καν γαρ 'Ρωμαιοι εισι τω χρονω ποικ θεντεζ και των επιλαθομενοι την προζ τονζ εχθπονζ ευνοϊαν εν προτιμησει ποιουνται ονζ ευγνωμονουνταζ μεν ευεργετειν κακουργουνταζ δε τιμορεισθαι προσηκει<sup>4</sup>.

In the critical edition of the source, H. Mihăescu translated the passage in this way: "We must strictly survey the so-called refugees who are sent to us with the mission of indicating the roads and of discovering [the enemies]; although they are Romans, they acquired other habits and they forgot their relatives and they have much more attraction for the enemy. We should gratify the benevolent ones and punish the bad ones". ("De așa-zisii fugari, trimiși să ne arate drumurile și să ne descopere pe cineva, trebuie să ne păzim cu

<sup>1</sup>P.P. Panaitescu *Obștea jărănească în Țara Românească și Moldova. Orânduirea feudală*. Bucharest, 1964, pp. 25–26; idem, *Introducere la istoria culturii românești*, Bucharest, 1969, pp. 88–89.

<sup>2</sup>Mauricius. *Arta militară*, critical edition, translation and introduction by H. Mihăescu (Scriptores Byzantini, VI), Bucharest, 1970.

<sup>3</sup>See, for instance, D.M. Pippidi. *Ceva despre data tratatului de artă militară al lui Mauricius*, "Studii clasice", 13, 1971, pp. 171–178 (reprinted in idem, *Studii de istorie și epigrafie*, Bucharest, 1988, pp. 103–111.)

<sup>4</sup>Mauricius, *op.cit.*, p.284; *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II Bucharest, 1970, p. 560.

strășnicie; măcar că sunt romani, cu vremea ei au uitat de-ai lor și sunt cu multă tragere de inimă față de dușmani. Pe cei binevoitori să-i răsplătim, iar pe cei care ne fac rău să-i pedepsim”<sup>5</sup>.

The translation published by the same H. Mihăescu in the second volume of the collection *Fontes Historiae Daco-Romanae* is little different: “We must strictly survey the so-called refugees who are sent to us with the mission of indicating the roads and of discovering [the enemies]; although they are Romans, they acquired this status, they forgot their habits and they have much more attraction for the enemy”. (“...măcar că sunt romani, ei au căpătat cu vremea această calitate, au uitat de ale lor și sunt cu mai multă tragere de inimă față de dușmani”)<sup>6</sup>. The difference could be the result of an editing mistake; perhaps H. Mihăescu had in his mind the word “pierdut”(i.e. lost), and not “căpătat”.

The publishing of the Romanian edition translation of the *Strategikon* determined Constantin Daicoviciu<sup>7</sup> to write a short paper in which he denies the significance ascribed to this passage by P. P. Panaitescu and H. Mihăescu. He considered that their translations were wrong. It is true that the text is difficult. The greatest problem is the significance of the past participle *ποιωθεντες*. We consider in this respect that Constantin Daicoviciu gave a more clear translation: “We must strictly survey the so-called refugees whose mission is to indicate the roads and to discover [the enemies] because they forget their interest and they have much more attraction for the enemy, although they had become Romans in the past”. (“Pe așa-zișii transfugi, a căror menire (sarcină) e de a arăta drumurile și de a descoperi pe cineva, trebuie să-i ținem sub o strictă supraveghere, căci, măcar că sunt romani deveniți cu timpul, ei, uitând de interesul lor propriu, sunt cu mai multă tragere de inimă pentru dușmani”).

On the basis of the translation of the word *ποιωθεντες* (“become”), C. Daicoviciu claimed that these refugees were not genuine Romanic population, but some Slavs who acquired the status of *Romaioi* after they settled in the Empire. C. Daicoviciu also considered that these Slavs were used as spies by the Byzantine army.

The translation proposed by C. Daicoviciu seems to be right, but the controversy about the significance of the passage here discussed was not closed, because Vladimir Iliescu brought in his turn another important contribution<sup>8</sup>. He showed that the refugees could not be some barbarians settled in the Empire, because the military rules written down in other Byzantine books of strategy are saying that the spies should be of another ethnic origin than the enemy. **Therefore, we could be sure that these refugees were not Slavs or Avars.**

VI. Iliescu thought that the refugees were people of Roman origin from *Barbaricum* who ran away from their home in the Empire and who afterwards entered the army as spies.

If this is right, then the passage testifies a trend of migration of the autochthonous population from Wallachia to the south of the Danube, caused

<sup>5</sup>Mauricius, *op.cit.*, p. 285.

<sup>6</sup>*Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, p.561

<sup>7</sup>C. Daicoviciu, “Romeii” lui Maurikios, “Apulum”, 9, 1971, pp. 731–733.

<sup>8</sup>VI. Iliescu, *Observații despre romanitatea dunăreană în jurul anului 600*, in the collection of studies *Antichitatea și moștenirea ei spirituală*, Bucharest, 1980, pp. 259–260.

by the Slavic invasions of the 6th century. (It is obvious that the passage concerns Wallachia, because the wars between the Byzantine army and the Slavs occurred in that region).

We resumed here all these because we consider that there are still some things to say about *Strategikon*, XI, 4. 31. Until now the passage was studied without its context.

Our opinion is that the passage could be better understood if we make a comparison with another one. The attitude that a commander must observe towards the refugees is presented in another chapter of the *Strategikon* (IX, 3. 6–8): “We must not believe the refugees (προσχωρουσιν) or the men penetrated among us, but the prisoners taken into an unexpected way, because the refugees and the captured men could lie. (...) The refugees (αυτομολουνταζ) and the men that are coming to us must be chained or sent in other places; we should promise them gifts if they are saying truth or death if they are lying”<sup>9</sup>.

The passage from IX. 3. 6–8 shows that in the author’s mind, the refugees were those men that came from the enemy to the Byzantine army. They could be either sincere refugees, or spies. They are inhabitants of the area where the war is taking place who ran away from their home to the Byzantine camps.

On the basis of this passage, we suppose that also the Roman refugees mentioned in XI. 4. 31 were not people settled in the Empire, but inhabitants of Roman origin from the *Barbaricum*. The assertion that they “become Romans” could be understood as an allusion to the romanization of the autochthonous North-Danubian population.

The words used for “refugees” in IX.3. 6 and 8 are different in XI.4. 31, but it could be supposed that the mention of a Latin word in the latter one was due to the transmission of the word used by the Romanic refugees.

Another passage that is able to clarify the problem of the refugees is XI. 4. 36. Here the author speaks about the Roman prisoners taken by the Slavs who have the intention to run away from the territory occupied by the Slaves to the Byzantine army<sup>10</sup>. Therefore, some of the refugees could be Roman prisoners.

The archaeological evidence testifies the presence of Romanic population in Wallachia, during the 6th century. These Romans could be either autochthonous romanized people or men come from the Empire as prisoners or in other ways. The culture Ipotești-Cândești-Ciurel from the 5th–7th century Wallachia has Romanic features (the use of the Romanic ceramic, the currency of bronze coins, the presence of some Christian objects)<sup>11</sup>.

The conclusion is that the text of *Strategikon* proves indeed the presence of the Romanic population North of the Danube in the 6th century.

<sup>9</sup>Mauricius, *op.cit.*, pp. 230/231.

<sup>10</sup>*Ibidem*, pp. 286/287.

<sup>11</sup>See especially S.Dolinescu-Ferche, *La culture Ipotești-Ciurel-Cândești (Ve-VIII siècles). La situation en Valachie*, “Dacia”, N.s.,28,1984, pp. 117–147.

## THE ROLE PLAYED BY CO-OPERATION WITHIN THE MEDITERRANEAN AND DANUBE-BLACK SEA GEO-ECONOMIC AREAS

MARCEL MOLDOVEANU

The first half of the 1900s pointed our major shifts in the world economic landscape having a favourable impact on the regional and global co-operation and integration process, manifested in:

- the deeper restructuring and economic and social reform in Central and Eastern Europe, as well as in the developing countries;
- the stronger international trade flows, as liberalization of world trade is in continuous progress;
- the gradual opening up of financial markets and the constantly wider international flows of capital, as direct investments (the major actors being the transnational corporations);
- the extremely rapid developments in technology;
- the persistence of a large gap between the developed and developing countries and the enormous diversity within the latter, with a steady economic growth occurring in South Asia and in certain regions of Latin America, but an insufficient one in a large number of African countries;
- more rapid development of co-operation at regional and sub-regional levels by creating viable nuclei revolving within the world's major geo-economic and strategic areas: the European Area, the North-American Area, strongly opening up towards Latin America; the Asia-Pacific Area;

“The economic frontiers” have registered a greater mobility. The space for productive activity, for trade, as well as for circulation of goods and persons has become globalized. I consider that the phenomenon of economic globalization will be marked by sharply stronger interdependencies between the states of the world, but on the background of conditions specific to the respective geographic areas and national realities.

One can appreciate that the deep interdependence and the relations of complementarity between the various players in the world economy will lead – in the prospect of the 21st century – to new approaches to the co-operation ties within the *Adriatic-Mediterranean and Danube-Black Sea geo-economic and Strategic Areas*.



The strategy of co-operation within the two vast regions of the world will have to bring about the creation of a framework conducive to developing bi- and multilateral relations and to correcting the negative trends, allowing an upturn in economic growth.

Despite some limits, insufficiencies and some particularities pertaining to history, to material and spiritual culture, the Mediterranean and Danube-Black Sea countries belong to the same civilisation and are subject to the same systemic shifts, just like other regions of the world.

The European and universal vocation of the Adriatic-Mediterranean-Black Sea ensemble has a double significance, namely:

1. The wide opening up towards the African world, the Middle East's and Asia's worlds which the Mediterranean region can achieve within the Euro-Mediterranean Partnership (Africa's and Middle East's world will belong – in a new global context and at new parameters – to the European area of influence).

2. The opening up towards the North, Centre and Eastern Europe, which the Danube-Black Sea Area will be able to carry out as a result of setting in motion the Rhine-Main-Danube Canal.

I think that, in working out the co-operation equation, we must take into consideration the *defining co-ordinates which will trace the evolution of co-operation ties within the Mediterranean and Danube-Black Sea ensemble in the prospect of the years 2000 and of the 21st century*, namely:

a) *the geographical proximity*, having favourable effects on participants in the co-operation ventures, effects generated by lower transportation cost, more rapid trade flows, better knowledge of market requirements and a more realistic evaluation of the degree of complementarity between various economies;

b) *the ample resources* of mineral, agricultural and energy raw materials which can be turned to better use at regional and global level;

c) *the increased accumulation* within some groupings, such as the custom unions and the free trade areas, exerting positive effects on intraregional trade exchanges and on the share held by the member countries in intra-regional trade;

d) *the imperative of rapidly joining the new European and world structures*, despite certain contradictions and peculiarities and the dialectical play between the forces favouring co-operation – on one hand – and those which still support polarisation – on the other.

In defining the guiding principles of co-operation, one should also take into account the fact that the two Areas are in a crucial stage of shifts and restructuring, as there are strong tensions and gaps in their levels of economic and social development. The actual situation reflects the persistence of macro- and micro-economic disbalances, particularly within a large number of developing countries in North Africa and the Middle East, as well as of Central and East European countries, which are in the midst of restructuring and reform process.

It is considered that the success of the Uruguay Round – implicitly the setting up of the World Trade Organisation (WTO) – will bring about an

increased contribution, by regional and sub-regional agreements, to the strengthening and liberalisation of trade exchanges.

Creation of WTO aims, in fact, as one of its major objectives, to reduce the risk of deviating the trade flows, thus causing unfavourable effects, especially on countries which are facing great economic difficulties, as these countries are not members of regional economic groupings or bodies. Illustrative in this sense is the unanimous position adopted by the 15 member nations of the European Union at the multilateral trade negotiations (in which more than 120 countries of the world took part), expressing the opinion that "regional groupings favour a system of world exchanges which should be more open". Moreover, the WTO ministerial meeting, held in December 1996 in Singapore, aimed at reaching a settlement on the creation and implementation of an international framework leading to harmonisation of world trade competition rules<sup>1</sup>.

In this vision, many Mediterranean countries and those in the Danube or Black Sea Areas, still outside the EU (undergoing the stage of joining or that prior to this process, and experiencing major economic difficulties in their transition to a market economy) will be able to use the opportunities offered by the new trade and co-operation agreements and conventions. With the rising absorption capacity of the Mediterranean-Black Sea regional ensemble, these markets – freed from a series of administrative and technical obstacles – will be able to trade a large range of domestic products which do not have access to the European Union or to other world markets.

I think that in defining and in evaluating the development of co-operation ties within the two regions, one must take into account the experience gathered (achievements, but also limits and insufficiencies) in this process in other regions of the globe.

The fact that the programmes of regional co-operation and integration in Africa, Latin America and Asia have brought about neither an expansion of intraregional trade as required by the objectives set in this respect nor a finality of some industrial or infrastructure projects has resulted from both the structural deficiencies of these economies (which have limited the potential efficiencies of the concluded agreements) and also from the incompatibility between some national and regional strategies.

Regional co-operation agreements and foreign direct investments (FDI) can and must help stimulate competition, contribute to a higher productivity through the introduction of up-to-date, not-polluting technologies, both in production, services and in the field of education. It is a positive fact that negotiations within the OECD are heading towards the necessity to conclude a multilateral Agreement on investments, by creating a common framework,

<sup>1</sup>The European Commission suggests that the WTO should examine the possibility of creating and gradually implementing an international framework allowing the harmonization of competition rules. The ministerial meeting – held in Singapore in December 1996 – strove at reaching a solution in this field:

- in the first stage, the WTO member states are to adopt the rules of conduct at national level;
- in the second stage, the members would create a structure which would be adequate to the exchange of information and reciprocal notification on the results obtained from the steps taken.

sharing common interests and not as a North-South relationship.

It is essential that regional arrangements should eliminate discrimination against third parties<sup>2</sup>.

The Adriatic-Mediterranean-Danube-Black Sea Areas (where some of the world's most important material, financial and human resources are concentrated, with an exceptional touristic potential and an infrastructure which is being modernised) have the conditions conducive to carrying out efficient co-operation projects.

The principal fields open for co-operation are: the transport and telecommunication infrastructure, the energy system, ecology and tourism, the small- and middle-sized industries, trade exchanges. It is essential that we should think together over the possibility of carrying out Programmes to strengthen co-operation in the field of science and culture in order to bring about a viable cultural community.

The phenomena of economic recovery and upswing, conspicuous in many countries within the two Areas (in the context of continuation of privatisation process), and correlated with a strengthening of co-operation at regional level, will lead to increased attraction of foreign direct investments. This phenomenon will perhaps be visible not just as a transfer of financial resources, but especially in quality terms, as a result of technological and managerial inputs.

We should also take into consideration the tendency of FDI to move towards the sphere of services (the share held by services within the total volume of foreign direct investments has risen from 25 per cent in the 1970s to 50 per cent in the 1990s and to 55–60 per cent at present).

The stronger presence of the foreign capital under the form of foreign direct investments, in carrying out – through co-operation – development projects, highly important for the two (Mediterranean – Black Sea) areas is, in my opinion, necessary, for – at least – two reasons, namely:

1. the need to sustain and speed up the economic restructuring, through financial, technological and management assistance;

2. the need to join networks of international integrated production, having a favourable impact at micro- and macro-economic level.

However, the countries in the Black Sea and Danube Area received a low volume of external investments in the first half of this decade. Although, since 1991, the international capital flows have started to go, to a greater extent, to the former socialist nations in Central and Eastern Europe, their share in the world volume was below 2.5 per cent in 1991, 4.4 per cent in 1992 and about

<sup>2</sup>At the UNCTAD seminar (held on the 12th of February 1996 in Geneva) on "Foreign Investments and the Trade Multilateral System", Renato Ruggiero – WTO General Director – expressed the opinion that foreign direct investments turned international trade into the major element of globalization. Within modern economy, trade and investment have not only had a complementary evolution, but have also helped carry out the globalization process.

6–7 per cent in the years 1994–1995<sup>3</sup>. Significant flows of FDI – world-wide – were captured between 1981–1993 by South East Asia, originating primarily in Japan (\$ 30 billion), the USA (\$ 96 billion) and the European Union (\$ 25 billion).

The developed countries in the Mediterranean Area have attracted a much more important volume of investment, if we take into consideration the fact that the FDI flows among the EU member countries amounted to \$ 339 billion in the 1981–1993 period. At the same time, the European Union cancelled investments totalling \$ 249 to the USA and about \$ 10 billion to Japan.

At the origin of most foreign investments lie the transnational corporations (TCs). On a global scale, the top 50 TCs achieve a turnover ranging from \$ 10 to 100 billion. The majority of TCs are, however, middle-sized, their turnover standing below \$ 1 billion.

In working out the co-operation programmes to be carried out within the two regions one must take account of the major factors stimulating the TC and FDI activities in this part of the world, namely: the activities based on advanced, modern, technologies, on a highly-skilled labour force, the use of simple, efficient forms of economic and technological management<sup>4</sup>.

The evaluation of viable ways and modalities of developing co-operation ties within *the geo-economic and strategic Mediterranean-Black Sea areas* – in the context of the evolving regional and world integration and co-operation – *requires a series of conclusions:*

The strengthening of co-operation will have to lead to a solid economic foundation, with positive effects on regional security and stability, and to increased negotiating power of this regional grouping in international relations.

The sine qua non condition for implementing a viable strategy – in the framework of world competition – within the two Areas is the intermingling of two essential components, namely:

1. promoting dynamic and efficient co-operation ventures at regional level, having positive effects on economic growth and competitiveness on world markets:

2. a large opening up towards the other major geo-economic Areas of the world (the American Area and the Asia-Pacific Area), whose contribution to shaping the world's evolution is decisive. At the end of 1995, the Asia-Pacific Area accounted for 33.2 per cent of the world trade flows. At the same time, the share held by the trade flows between the European Union and the North-American Free Trade Agreement (NAFTA) reached 38 per cent.

<sup>3</sup>The stock of FDI into the countries in transition in Central and Eastern Europe in 1993 did not exceed \$ 20 billion, that is 1 per cent of the world stock. At the same time, most projects in the region have low values (between \$ 45,000 and 1.5 million).

<sup>4</sup>The flow of world technology exports originates primarily in the USA, EU, and Japan, countries which concentrate the bulk of the world's technological resources and which yield more than 90 per cent of global expenditure for research and development. The G-4 Group has held 75 to 80 per cent of equipment exported as capital contribution to the companies newly-created abroad and about 85 per cent of the world exports of technology licences.

The strengthening and diversification of co-operation within the two regions is not an alternative to the general and objective process of European integration, but a complementarity intended to give full value to the material and human efforts made by participants in the co-operation agreements, with a view to a more rapid development and modernisation of economic and social structures.

The development of economic, techno-scientific, as well as cultural and human co-operation within the two Areas will bring about an adequate distribution of efforts, a mutual exchange of values and information, with favourable effects on the countries in the region.

Co-operation ties must, however, evolve in the sense of pointing out veridical ways, which would remove the assumption and the reserves (fears) expressed by some analysts and executives, according to which the launch and multiplication of regional and sub-regional agreements will stray the international trade system towards closed regional blocs, which would hinder the globalization process.

Development of economic, techno-scientific, cultural and human co-operation within the two Areas will generate a better allocation of efforts, a reciprocal exchange of values and information, having positive effects on the countries in the region.

The co-operation ventures to be concluded within the two Areas can and must be an adequate instrument of attracting foreign investments, as they are considered the most efficient mechanism for implementing know-how and for carrying out large-scale economic objectives. The development of free zones in these regions will offer – through customs and tax facilities – opportunities for carrying out a number of complex economic activities, that might capture foreign investments, including high technologies<sup>5</sup>.

The financial regional institutions must be endowed with sufficient resources in order to sustain the structural reforms and to carry out projects of general interest. At the same time, the joint programmes and projects to be carried out through co-operation must find audience with the European and world financial bodies.

Carrying out more efficiently the co-operation programmes implies – along with the effort made at national and regional level – an increased contribution by the international financial institutions (the World Bank, the International Monetary Fund, the European Development Bank, etc.). In the fiscal year 1995/1996, the World Bank rendered financial assistance amounting to \$ 4.2 billion for carrying out a number of 61 projects in European and Central Asian countries. At the same time, the Development Bank of Middle East and North Africa – having a \$ 5 billion capital – will become operational in November 1997.

Important financial resources could be attracted to co-operation ventures, once the reconversion of the arms industry speeds up on a European scale. It would be unjust and uneconomic to destroy and not to efficiently use this huge military potential – built up through huge material efforts – for economic development.

<sup>5</sup>The Barcelona Declaration, adopted by “The 15” and “The 12” (the associated Mediterranean countries, respectively) provides the implementation – by the year 2000 – of a free trade zone within the Mediterranean Area, which should not affect bilateral agreements and should be compatible with the multilateral liberalisation of trade.



In this sense, there is a need for stronger macro-economic stability of the states in the region, which would increase their credibility before foreign investors.

Completion and efficiency of some bi-lateral, three-party or multi-lateral co-operation ventures is, however, conditioned, to a great extent, by the existence within the Grouping or the respective Community of a well-developed transport and telecommunications infrastructure and of a modern marketing and distribution network.

The co-operation ventures and programmes to be initiated and carried out in the Adriatic, Mediterranean and Danube-Black Sea Areas may represent – by their large scale and efficiency – attraction points for more countries, which – although not geographically belonging to the two Areas – are receptive to new approaches to the world economic phenomena, obviously depending on their economic interests and on the new world geo-political co-ordinates.

The future co-operation within the two Areas will have to be tackled according to the new dimensions of the strategy of development, namely the economic dimension, the cultural and human dimension, and the political and the (subtle and constructive) diplomatic dimension, which will all be increasingly interdependent.

I should like to end with some considerations on the future of co-operation within the Adriatic-Mediterranean and Danube Black Sea Areas, mainly consisting of:

1. Working out a *Gradual Co-operation Programme*, having as objectives:

- a) promotion of regional economic interests in relation to other geo-economic Areas of the world;
- b) launching Partnership and Co-operation Agreements, which would define viable ways of developing trade and carrying out projects in fields of common interests;
- c) promoting foreign direct investment (under a medium- and long-term strategy) which would allow a transfer of high-performance, non-polluting technologies, would help implement new management and marketing methods and would facilitate free access to the international networks of information and marketing, especially those already present in this region.

Preparation of the Programme and monitoring the way it is carried out would have to be ensured by a non-governmental group of analysts and experts.

d) in defining and wording the priority co-operation objectives, there is a need for combined efforts by analysts and decision-makers, which would lead a priori to harmonising positions.

This desire is brought about by the fact that, under certain circumstances, the co-operation strategy adopted by some bodies and institutions, sharing a regional vocation, might contradict in some points a number of differing options and priorities, which are considered as expressing national interests.

3. In defining the framework for co-operation and participation of various players in this process, we must not start from the temporary phenomena facing – in this stage – a large number of countries within the two major regions (particularly countries in South-East Europe, in North Africa or in the Middle

East), but from an objective evaluation of their material, financial and human potential, which will be able to enter the regional and world flow of values, as well as from the fundamental co-ordinates of their development strategy.

4. In working out the co-operation programmes, one must take account – at the same time – of the better knowledge of the methods of work of the OECD Development Centre on giving assistance in this field, as well as adapting these methods to their national and regional peculiarities. The Centre, which co-ordinates its activity with that of other international organisations and bodies (the International Monetary Fund, the World Bank, the Phare Programme, etc.) represents the concentric point of OECD contacts with the countries in Central and Eastern Europe. It might focus its attention on organising conferences, seminars, colloquia, etc. and on working out studies and summary papers talking the fundamental problems of developing sub-regional and regional co-operation.

By virtue of the postulate “from the national, through the regional towards the universal”, which today is more truthful than ever, we must start off from global reflections, but work at national level, to carry out, through permanent negotiations, a viable co-operation strategy at regional and sub-regional level. In this prospect, there is a need for thinking over the ways to integrate the former Yugoslavia Area within the new European architecture, with positive effects on world peace and security.

Defining responsibilities within the development strategy at the level of the Mediterranean-Adriatic and Danube-Black Sea geo-economic and strategic Areas in the prospect of years 2000s and early 21st century, however calls imperatively for combining – on multiple levels – the own effort of each country with that of the international community, which would give co-operation a new dimension and new structure.

Through her geo-strategic position and her sphere of culture and civilisation, the ADRIATIC will undoubtedly be the bridge linking the Mediterranean and the Danube-Black Sea Areas, giving new dimensions to co-operation ties at sub-regional and regional levels in the prospect of the 21st century.

*Was heisst Österreich? Inhalt und Umfang des Österreichbegriffs vom 10. Jahrhundert bis heute.* Hg. Richard Plaschka, Gerald Stourzh, Jan Paul Niederkorn, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1995, 365 p. + illustr.

*Der Weg führt über Österreich... Zur Geschichte des Verkens - und Nachrichtenwesens von und nach Südosteuropa (18. Jahrhundert bis zur Gegenwart).* Hg. Harald Heppner, Böhlau Verlag, 1996, 225 p.

Ces deux volumes sont dédiés au Millénaire de l'Autriche: le 1<sup>er</sup> Novembre 996, l'empereur Otto III faisait une donation à l'évêché de Freising d'un territoire situé «in regione vulgari vocabulo Ostarrichi». Les historiens ont identifié dans ce diplôme l'acte de naissance de l'Autriche. Sur les traces d'Erich Zöllner, les contributions englobées dans le premier volume refont l'évolution du concept d'Autriche et des formes de solidarités développées dans le cadre de l'État qui est devenu un grand empire. Le lecteur ne se trouve pas devant un panégyrique, mais devant une excellente histoire de l'Autriche regardée du dedans. En effet, ces «mélanges Zöllner», selon le mot des éditeurs, réussissent à nous proposer un autre type d'histoire qui sait contourner les chronologies sèches ou les faits des empereurs: l'exploration se dirige vers les réalités représentées et vers la pensée qui s'est penchée sur une construction politique basée sur la religion catholique, le prestige d'une maison impériale, la coexistence des diverses ethnies, la force agissante d'une culture qui a soudé la société et a transformé l'Autriche dans une «Kulturnation», selon Erhard Busek qui signe la préface du volume.

C'est Erich Zöllner lui-même qui ouvre la série des contributions en mettant en évidence les phases d'une évolution qui a traversé le sentiment d'appartenance à un territoire (Landesbewusstsein), à un pouvoir organisé (dominium Austriae), à un pays contrôlé par une maison (Haus Österreich), finalement à une république fédérée. Suivent des explorations par tranches chronologiques: l'identité au Moyen Âge, qui est plutôt une désignation impériale et moins une spécificité, les rapports avec l'Empire germanique ou la situation de Salzburg qui a pendulé entre l'Autriche et l'Allemagne, plus précisément la Bavière. Avec Charles Quint nous assistons à une consolidation de la «Maison», de la «Monarchia Austriaca» soutenue par les soldats espagnols.

Cette «Maison» est devenue «Haus Österreich», à l'instar de la «Maison de France»: c'était l'appartenance à cette maison qui offrait une forme d'identité aux habitants de l'empire. «La maison, écrit pr. Grete Walter-Klingenstein, a été l'unité constitutive du point de vue social et économique dans une société organisée d'après des principes patriarcaux... La Maison ne régnait seulement sur le royaume, mais aussi sur une multitude de royaumes et Länder» (p.173). Mais l'Autriche désigne surtout les territoires héréditaires – Nieder- et Oberösterreich –, puisque le «Codex Austriacus» est appliqué «au sud et au nord d'Enns», pendant que les passeports sont délivrés selon des critères territoriaux et non pas nationaux. En 1834, Franz Raffelsberger offre des informations aux voyageurs et sépare les habitants de la Bohême, la Moravie, la Styrie, des habitants du Tyrol, du Vorarlberg, qui se trouvent dans la même catégorie que les Prussiens, les Français, ou les Grecs. Dans le langage diplomatique a commencé à s'installer la désignation de «Monarchia austriaca»: en 1788, Mirabeau publiait une présentation de la monarchie prussienne et il citait là les «possessions de la Maison d'Autriche». Il aurait fallu parler, dans ce contexte, de l'image du «bon empereur» qui a solidarisé les paysans avec la famille régnante. Dans le cas de la Transylvanie, cette forme de loyauté a fonctionné jusque vers la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle et elle a pris ses sources dans l'attitude accueillante de l'empereur Joseph II. «La furie administrative» de l'empereur a bousculé les vieilles traditions et croyances, et a favorisé la transplantation des concepts et activités modernes dans un milieu bloqué par l'insensibilité ottomane aux formes nouvelles d'organisation politique. Selon nous, le joséphisme a joué un rôle plus important que l'influence phanariote dans la modernisation de la société roumaine (dans ce sens, notre étude parue dans *Der Josephinismus*, hrsq. Helmut Reinalter, Peter Lang, 1993, pp. 121–136). L'État a voulu uniformiser les

régions, en développant la solidarité avec le pouvoir qui s'occupe de ses sujets; mais il serait inexact, souligne Mme Klingenstein, de dépister là une forme de conscience autrichienne basée sur le sentiment d'un État commun qui rallie les citoyens de partout. L'exemple hongrois et roumain parlent plutôt d'un démarrage vers la conscience nationale moderne, qui, dans le second cas, ne rejette pas le rôle du «bon empereur». Dans le Code civil de 1811 fait son apparition «le sujet autrichien». La «Monarchie autrichienne» a coagulé les formes de solidarité apparues dans l'empire, en devenant une désignation pour une communauté politique: du point de vue roumain, la monarchie est devenue la force qui assure la justice et l'ordre, mais surtout un espace public où les hommes poursuivent «le bien commun» (selon les lettrés des principautés roumaines).

Vers 1848, l'Autriche embrassait les territoires situés au nord et au sud de la rivière Enns, mais aussi l'espace englobé dans l'empire proclamé en 1804, en tant que réplique aux tendances napoléoniennes et de l'ancien empire germanique. L'armée, l'Église et la bureaucratie ont collaboré à la consolidation de l'État et à la formation d'un patriotisme organisé (Vaterlandsliebe). Plus dramatique a été la recherche d'une nouvelle identité après la chute de l'empire, lorsque les hommes politiques d'orientation catholique restaient attachés à la vision romantique d'une monarchie créatrice de solidarités, pendant que les socialistes d'Otto Bauer mettait l'accent sur le caractère germanique de la nouvelle république. Si le régime Renner a adopté, en 1919, le nom «Ostalpenlande», d'autres désignations ont pris en charge aussi bien la géographie que l'histoire: Hochdeutschland, Jungdeutschland, Alpenreich, Donauland, Markomanien, Treuland, Friedeland et d'autres noms. L'histoire de l'Autriche entre les deux guerres est souvent semblable à celle des pays du Sud-Est européen. La domination nazie, constate Gerald Stourzh, a modifié l'idée socio-démocrate à la suite du rôle central acquis par le concept de liberté dans le programme du parti, elle a consolidé l'idée du rôle que l'Autriche catholique peut jouer en Europe et surtout l'idée de nation autrichienne en lutte contre le national-socialisme. Ce dernier concept a occupé une place majeure dans le discours de l'émigration autrichienne et de la propagande des Alliés. Mais la grande chance de l'Autriche a été le retrait des armées soviétiques, ce qui a permis le développement de la démocratie et de la civilisation.

Vue de l'intérieur, l'histoire de l'Autriche dévoile ses multiples liens avec les peuples du Sud-Est, non seulement à la suite des contacts directs, mais aussi par le dialogue très enrichissant entre tradition et modernité. Sans oublier qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle Vienne joue un rôle de premier ordre dans l'éclosion des cultures nationales de cette zone européenne. Située au centre du continent, l'Autriche a été un véritable relais intellectuel: le deuxième volume signalé ici nous rappelle les dimensions de cette activité prodigieuse. L'excellente idée de Harald Heppner d'analyser les différentes voies de communication a été secondée par une équipe de chercheurs qui nous offre de belles synthèses, une riche bibliographie et un inventaire des sources.

Les études prennent en charge l'histoire du système consulaire autrichien entre 1752 et 1918 (Leopold Krammerhofer), le rôle du service postal autrichien dans la communication entre les Balkans et le reste de l'Europe (Andreas Patra), le réseau navigable, avec un accent spécial sur le Danube (Harald Heppner), le réseau ferroviaire (Klaus Reisinger), la contribution de l'Institut autrichien de géographie militaire au développement de la cartographie sud-est européenne (Peter Jordan), les liaisons aériennes (Wolfram Lenotti et Rupert Reichl), la radio et la télévision autrichiennes dans les événements de Yougoslavie (Friedrich Orter) et le réseau de routes (Harald Eicher).

Il est inutile de répéter que bon nombre d'aspects de l'isolement du Sud-Est européen et de son évolution «originale» (y compris la «démocratie originale» préconisée par Ceaușescu et ses successeurs) sont le résultat d'une absence d'une communication suivie avec les centres de la vie intellectuelle. Orhan Kologlu a signalé dans un livre moins connu le long chemin parcouru par les informations entre Istanbul et Paris: à travers Vienne ou Venise, les nouvelles s'acheminaient lentement, en transformant les événements en dates historiques. La «Gazette de France» publiait, le 16 août, la nouvelle de la déposition du vizir, le 16 mai 1710, c'est-à-dire après trois mois (communiquée à Istanbul le 18 juin, la nouvelle était connue à Vienne le 26 juillet). Le dialogue intellectuel n'a pris en charge que les questions politiques et les gestes du sultan qui semblaient plus importants que les initiatives des princes des pays danubiens. Jusqu'aujourd'hui, les spécialistes en histoire européenne hésitent à englober l'empire byzantin et l'empire ottoman dans une civilisation qui se déclare en premier lieu dynamique. A leur tour, les habitants de Bucarest, Sofia ou Athènes ne recevaient les nouvelles que par voie contournée et très tard. Le dialogue n'est pas tellement marqué par un désir de conserver les mythes et les coutumes archaïques

ou par un souverain mépris face à l'innovation que par la simple absence d'information. (Un plaidoyer en faveur de l'étude des instruments de communication, afin de mieux cerner les particularismes et la volonté de bâtir ensemble une Europe nouvelle, se trouve, sous notre signature, dans cette revue même, 21, 1983, 2, pp. 81–87. Mais fort probablement cette prise de position n'a pas encore arrivé à Vienne!).

Le volume soigné par Harald Heppner comble une lacune qui est signalé par les auteurs des analyses ponctuelles de ce recueil. Il est très intéressant de suivre l'évolution du régime consulaire autrichien (à l'aide des cartes!), en permanente liaison avec le développement du réseau français, la fondation de l'Académie Orientale en 1754 – à partir de 1898 académie consulaire –, les rapports de quelques ambassadeurs attentifs aux mouvements sociaux ou politiques. Les relations postales commencent à s'établir sur une base régulière au XVI<sup>e</sup> siècle et elles soutiennent l'activité commerciale : c'est seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle que la correspondance privée commence à jouir d'une certaine attention de la part des services postaux. En 1782, une agence postale commençait à fonctionner à Bucarest, en ouvrant ainsi une nouvelle route entre Vienne et Istanbul parcourue en 29 jours. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les lettres sont lues avec application, ce qui incite les Français et les Russes à trouver d'autres moyens de communiquer avec les autres pays. L'apparition de la fameuse compagnie Lloyd a changé le jeu : à partir de 1836, des lettres, des valeurs, des biens partaient de Trieste vers Istanbul. La course contre le chronomètre continue au XIX<sup>e</sup> siècle et une nouvelle route raccourcit la distance entre Vienne et Istanbul par Sibiu (Hermannstadt) : sur «la rue constantinopolitaine», au sud des Balkans, la distance était parcourue en 10 jours pendant l'été et en 12 jours en hiver. Le télégraphe a facilité la communication : en 1855 une ligne liait Czernovits à Jassy et une autre, Bucarest à Giurgiu : pour assurer la rapidité de la communication, un agent turc prenait les dépêches et les transportait en barque à Rustchouk d'où on les faisait télégraphier à Istanbul...

La création du réseau ferroviaire a raccourci encore de plus les distances, comme les lignes Constanța – Cernavodă, de 1860, et Roustchouk – Varna. Le fameux «Orient Express» a contribué à cette course folle, après 1883. Les guerres balkaniques ont mis une fin à l'activité des offices postaux autrichiens dans cette zone : quelques services ont survécu en Albanie. Entre temps, le transport s'était animé sur le Danube, surtout après 1834, quand les Portes de Fer furent ouvertes aux navires qui ont commencé à transporter aussi des passagers. Entre 1882 et 1885 sont entrés dans le port de Giurgiu 253 bateaux pour personnes et 539 navires de commerce : 200 bateaux pour personnes et 370 navires de commerce venait de l'Autriche-Hongrie. Harald Heppner souligne dans sa contribution que les voyages en bateau ont produit une véritable littérature qui a familiarisé le public autrichien et occidental avec les réalités sud-est européennes.

Si les plans de construction d'un réseau ferroviaire (dans lequel fut impliqué le banquier Sina) datent de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les grandes constructions datent de la fin du siècle passé, après avoir reçu une impulsion bénéfique de la part de la guerre de Crimée. L'activité cartographique est présentée par pays, pendant que les dernières contributions nous introduisent dans une histoire vécue.

En bref, un volume qui offre une riche moisson de données et une incitante matière à la réflexion non seulement des spécialistes, mais de tous ceux qui désirent savoir comment s'est développé le dialogue européen.

*Alexandru Dușu*

GEORGETA PENELEA-FILITTI, LIA BRAD-CHISACOF, *Comorile unei arhive* (Les trésors d'un fonds d'archives), Éditions «Demiurg», Bucarest, 1996, 296 pages.

Constantin-Jean-Lars-Anthony-Démétrius Karadja, né à La Haye, le 24 novembre 1889... Celui dont l'acte de naissance égrène ainsi tous les prénoms, y compris ceux qui provenaient de l'ascendance suédoise et anglaise de sa mère, était un authentique prince phanariote. Son père était pacha et ministre de la Porte aux Pays-Bas, comme son grand-père l'avait été avant lui. On dirait, à feuilletter ce catalogue de documents, qu'on retrouve l'atmosphère des souvenirs de famille de Marguerite Yourcenar (il n'y manque même pas un château en Belgique, vendu après la guerre de '14-'18, avec le tombeau du père



dans la chapelle du parc). Cependant, cet aristocrate cosmopolite a fait une carrière assez modeste dans le service diplomatique roumain, ayant abouti en 1943 au poste de directeur de la direction consulaire du Ministère des Affaires Étrangères. Auparavant, il avait été consul général de Roumanie à Berlin, où il habitait à une adresse qui se trouve sur la liste des membres du Jockey-Club (*Dare de seamă pentru anul 1935*, Bucarest, 1936). La congestion cérébrale qui l'a emporté soudainement (comme son père, encore !), en 1950, lui a épargné de mourir en prison, à une époque où beaucoup de ses proches ou des gens de son milieu social étaient arrêtés, quoique son beau-père, Aristide Caradja, l'entomologiste collectionneur de papillons tropicaux, fût alors élu membre de l'Académie de la République Populaire Roumaine... Soit dit en passant, pour la petite histoire littéraire, il est possible que la vente d'une propriété de famille dans la forêt de Grumăzești à une société anonyme ait inspiré le roman de Sadoveanu, «Les nuits de la Saint-Jean» (*Nopțile de Sânziene*, 1934). Enfin, trait qui ne dépare pas cette figure originale, il s'est activement employé à sauver des Juifs traqués par la persécution nazie (cf. l'avant-propos de Mme Penelea-Filiti, p. 19, mais voir aussi le recueil de documents dû aux soins de Ion Calafeteanu, Nicolae Dima et Teodor Gheorghe, *Emigrarea populației evreiești din România în anii 1940-1944*, Bucarest, 1993, pp. 127-129).

Le nom de C. J. Karadja est peu connu en dehors d'un cercle restreint d'historiens. Ceux-là seulement savent la valeur de ses travaux d'une irréprochable érudition. Polyglotte, il connaissait non seulement l'anglais et l'allemand, mais le hollandais et le suédois. Collaborateur assidu des publications animées par N. Iorga, – «Memoriile secțiunii istorice», «Buletinul comisiei istorice a României», «Buletinul comisiei monumentelor istorice», «Revista istorică» et «Revue historique du Sud-Est européen» – il a exploré des bibliothèques et des archives précieuses. Il fut surtout un grand bibliophile, capable d'éprouver des émotions dévotées devant des gravures anciennes ou de rarissimes incunables. Sa propre collection, pour autant qu'on puisse découvrir la trace de ses restes, est à présent partagée entre trois fonds publics de Bucarest: la Bibliothèque Nationale, la Bibliothèque de l'Académie Roumaine et les Archives Nationales. Il faut donc saluer l'initiative de rédiger un catalogue commun, ce qui est justement l'ouvrage qu'on nous offre.

L'unité ainsi restituée de ces papiers de famille nous révèle d'abord la vie des légations et des cours du XIX<sup>e</sup> siècle, telle que l'ont connue deux générations des Karadja: celle du *beyzadé* Constantin (le fils aîné de Jean-Georges, prince régnant de Valachie de 1812 à 1818) et celle de Jean, fils du précédent, le premier étant successivement représentant diplomatique du jeune royaume hellénique et de l'Empire Ottoman, tandis que le second allait exercer les mêmes fonctions au service du sultan.

On parvient également à débrouiller de ce tas de documents encore un aspect de l'existence de cette famille: diverses affaires concernant les terres que les Caradja et les Soutzo, leurs alliés, avaient conservé en Moldavie. Il y aurait donc tout un chapitre à ajouter au sujet du post-phanariotisme, cet épilogue qu'ont déjà ébauché Blancard pour les Mavroyéni, A. A. C. Stourdza pour les Maurocordato et Mme Papacostea-Danielopolu pour la basse époque de la culture grecque des Principautés roumaines (*Intellectualii români din Principate și cultura greacă, 1821-1859*, Bucarest, 1979).

D'autres voix se mêlent: par exemple, plus de soixante lettres, datées entre 1821 et 1911, concernant la famille Odobescu et ses relations. Plusieurs de ces matériaux seraient utiles pour la biographie de l'écrivain et archéologue Alexandre Odobescu.

En tant que collectionneur passionné, C. J. Karadja a recueilli divers autographes (Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Berlioz), ainsi qu'une série de dessins de John Flaxman, illustrant les poèmes homériques et les tragédies d'Eschyle. Un grand nombre de dessins inédits, par Luigi Mayer, ont été exécutés en Grèce, en 1794 – 1795, lorsque le peintre accompagnait le voyageur J. B. S. Morritt de Rokeby. En 1924, ces esquisses, avec les originaux des lettres de Morritt, ont été données à Karadja par une vieille Anglaise, la dernière descendante du *gentleman* philhellène. Enfin, à Berlin, Karadja avait copié la correspondance de la cour de Prusse avec son délégué au Congrès de paix de Shishtov en 1790.

Les notices, suivant l'ordre chronologique, sont éclairantes et suffisamment étendues, en proportion avec l'intérêt de chaque document. L'effort est méritoire, mais le serait davantage encore si certaines erreurs avaient été évitées. Ainsi, un aventurier qui, en 1722, prétendait être l'héritier légitime du trône de l'Empire byzantin ne s'est jamais appelé «Joannes Anonimus

Flavius» Ange Comnène, mais «Antonius». Le plus illustre des ordres de chevalerie danois est celui du Danebrog, faussement dit ici *Daneborg*. De telles distractions ou mauvaises lectures sont trop nombreuses: *Lucyny*, pour Lucigny, *Calcandu* prof. univ. Nae Ionescu, pour «Cadeau du...», *Siefebutus*, pour Sisebutus, *Selaffante*, pour Schaffouse, *Grestet et Ruthière*, pour Gresset et Rulhière, *Diplonotizi*, pour Diplovatatz, *Schittingfürst*, pour Schillingsfürst (branche de la ligne de Waldenbourg des Hohenlohe. La maison de campagne de Lamartine près de Mâcon se trouvait à Monceau, nom qu'on a mal lu *Moncœur*).

Une lettre de Chateaubriand à un maréchal de France non identifié date de février 1824, quand le vicomte était encore ministre des Affaires Étrangères, et on peut deviner que le destinataire du message était Victor, duc de Bellune, qu'on désirait nommer ambassadeur à Vienne. Chateaubriand lui-même raconte cette affaire dans le *Congrès de Vérone*. Une carte de vœux pour la Noël 1906 est envoyée de Sandringham avec les signatures Edward, Albert et Mary: naturellement, il s'agit d'Edouard VII, ainsi que du duc et de la duchesse de York, couple mieux connu comme Georges V et la reine Mary.

A part ces détails, le dépouillement des archives Karadja est un travail honorable, qui devrait même être suivi par d'autres enquêtes afin de réunir de beaux dossiers sur les Phanariotes. Pour la collaboration des historiens roumains et grecs, la parution de ce livre devrait être un facteur d'utile émulation.

*Andrei Pippidi*

NATHALIE CLAYER, *Mystiques. État et société. Les Halvetis dans l'aire balkanique de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours*. E. J. Brill, Leiden-New-York-Köln, 1994, 424 p. + 25 illustrations.

Ce livre remarquable de Nathalie Clayer continue la série de travaux récents<sup>1</sup> sur les confréries mystiques ou ordres de derviches (*tariqa*, en arabe, *tarikât*, en turc) dans le monde musulman des Balkans. Après avoir brillamment étudié les derviches d'Albanie<sup>2</sup> à l'époque moderne ainsi que la confrérie aux tendances hétérodoxes et syncrétiques de la Bektashiyye<sup>3</sup>, Nathalie Clayer nous offre l'histoire des rapports entre la confrérie de la Halvetiyye et l'État ottoman et de même qu'entre cette confrérie et la société dans l'aire balkanique. Par l'approche globale à cette recherche, l'auteur cerne le rôle et la place de la Halvetiyye dans l'ensemble du Sud-Est européen depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les premiers şeyhs halvetis s'installèrent dans ces régions, jusqu'à nos jours. Nous arrivons ainsi à comprendre non seulement le processus différencié d'implantation par régions des Halvetis aux Balkans, mais aussi la transformation qu'ils ont subi à l'époque post-ottomane: survivance, disparition et leur renaissance actuelle en Albanie après un quart de siècle d'interdiction.

Pour mieux comprendre l'importance exceptionnelle et la portée de ce travail au point de vue contemporain, il faut aussi rappeler qu'à l'entre-deux-guerres la Halvetiyye était encore la confrérie la plus répandue au sein des communautés musulmanes de l'Albanie du Nord, de Kossovo et de Macédoine. N'oublions non plus la force de survivance des réseaux confrériques halvetis sous l'apparence d'une collaboration avec le Parti communiste au Kossovo et en Macédoine. Enfin, c'est l'effondrement des régimes communistes qui a ouvert –

<sup>1</sup>Al. Popović – G. Veinstein (éd.), *Les ordres mystiques dans l'Islam. Cheminements et situation actuelle*, Paris, Éditions de l'EHSS, 1986; Al. Popović, *L'islam balkanique. Les Musulmans du Sud-Est européen dans la période post-ottomane*, Berlin – Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1986.

<sup>2</sup>N. Clayer, *L'Albanie, pays des derviches. Les ordres mystiques musulmans en Albanie à l'époque post-ottomane (1912–1967)*, Berlin – Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

<sup>3</sup>N. Clayer, *Bektachisme et nationalisme albanais dans Études sur l'ordre des Bektachi et les groupes relevant de Hadj Bektach* (réuni par Al. Popović et G. Veinstein), «Revue des Études Islamiques», t. XL.

par de sanglantes convulsions en Bosnie – une phase bien mouvementée dans l'histoire des confréries mystiques musulmanes.

L'introduction à cette recherche passionnante nous fait connaître des données générales sur la naissance et la diffusion de la Halvetiyye dans le monde musulman: Anatolie-Istanbul, Proche-Orient, Hedjaz, Yemen, Egypte, Sudan, Maghreb, Indonésie. Cependant le processus de ramification de la confrérie mère (*tarikât*) est à l'origine de la création des réseaux confrériques distincts, tout en transformant la Halvetiyye en «usine à fabriquer des *tarikât*» (p.24). Par ailleurs, l'ampleur assez exceptionnelle enregistrée par la subdivision des confréries (*tarikât*) halvetis a transformé ce phénomène, commun à la plupart des confréries mystiques musulmanes, en trait particulier de la Halvetiyye. Ce trait justifie aussi la force et l'aire de propagation des confréries halvetis dans le Sud-Est européen.

Nathalie Clayer explique l'ampleur prise ainsi par le phénomène de subdivision par l'action concertée de trois éléments:

- a) l'absence d'une forte autorité centrale au commencement de l'histoire de la confrérie et la rapide dispersion de ses membres;
- b) sa pénétration dans le milieu des ulémas;
- c) son label «orthodoxe» et son caractère peu marqué.

Quant aux caractéristiques de la Halvetiyye et de ses ramifications, leur présentation globale nous permet une meilleure compréhension des croyances et pratiques communes. Il s'agit du *halvet* (la retraite solitaire), du *virâd* (prière récitée au début des réunions de *zikr*), du *zikr* (la remémoration de Dieu par la répétition inlassable de certains des «plus beaux noms divins») (*esma-ihûsna*) ainsi que de l'initiation et des autres éléments de doctrine et de pratique.

Puisque l'histoire des Halvetis dans le Sud-Est européen a commencé à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et dure encore de nos jours, Nathalie Clayer a divisé sa recherche en trois grandes périodes. La première débute avec le tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et correspond à la dernière phase conquérante de l'État ottoman dans le Sud-Est européen, quand les premiers réseaux halvetis s'établirent dans ces régions. Jusqu'au siège infructueux de Vienne (1683), qui marque la fin de la première période, plusieurs réseaux halvetis se sont répandus dans la Péninsule et souvent en étroite relation avec les autorités politiques de l'Empire ottoman.

Au cours de la seconde période, qui s'étend du début du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin de la domination ottomane, dans différentes régions du Sud-Est européen, les réseaux de *tarikât* ainsi que les nouvelles branches des Halvetis se sont développés par suite du renforcement de l'élément musulman ou de l'islamisation des populations locales. Ce fut la conséquence des mesures prises par l'État ottoman par rapport aux pertes de territoires, aux soulèvements des populations chrétiennes et à la menace de l'Empire des Habsbourg et de l'Empire russe.

La troisième période correspond à l'époque post-ottomane pendant laquelle les réseaux halvetis ont subi des transformations ou sont complètement disparus.

En ce qui concerne les sources utilisées par l'auteur, il faut souligner aussi les grandes difficultés de travail dues à une documentation très fragmentaire, très dispersée et très variée. Or, c'est le grand mérite de Nathalie Clayer de reconstituer – par la confrontation des sources et parfois des bribes de renseignements – l'implantation des *şeyhs* en Roumélie pendant les premières deux périodes, l'expansion des réseaux halvetis et les facteurs de diffusion. Il convient, en outre, de souligner aussi, pour les XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles, la mobilité et polyvalence dans la carrière des *şeyhs*, traits particulier qui sont disparus aux XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles, lorsque les réseaux halvetis ont subi un processus de provincialisation et la généralisation de la succession héréditaire à la tête des *zaviye* et *tekke* (établissements de derviches) avait créé de véritables «dynasties» des *şeyhs*. En reconstituant la personnalité des grands *şeyhs* halvetis des XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles, défenseurs du sunnisme (Sofyalı Bali Efendi, Filibeli Mustafa Muslihuddin Nureddinzade), promoteurs des campagnes contre les infidèles (Muslihuddin de Sremska Mitrovica), *şeyh* de la sunnisation de la Roumélie (Ibrahim bin Şeyh Ali el-Halveti, Kurd Efendi, İştibi Abdülkerim va'iz Emir Efendi) ou *şeyh* de *serhad* (Muslihuddin de Sremska Mitrovica), Nathalie Clayer nous fait connaître le grand pouvoir des *şeyhs* qui ont influencé les autorités ottomanes et la société de Roumélie.

Au point de vue chronologique, l'expansion de la Halvetiyye au Sud-Est européen a commencé au cours du règne du sultan Bayezid II (1481 - 1512). Lors de son accession au trône au dépens de son frère Cem, Bayezid II aurait contracté, selon l'auteur, une dette politique envers le şeyh Muhammed Cemaleddin el-Aksarayi connu sous le nom de Celebi Halife. Par ailleurs, nous ne pouvons pas ignorer le fait qu'après la montée de Bayezid II sur le trône, le şeyh s'installa à Istanbul dans le quartier de la Gül Cami avec une centaine de derviches. Nous arrivons ainsi à la fondation du premier *tekke* d'Istanbul, foyer de l'expansion de la Halvetiyye dans les Balkans. Ce fut aussi le début d'une longue période de liens étroits entre les Halvetis et les sultans ottomans, qui ont été considérablement renforcés à l'époque du sultan Süleyman. Nathalie Clayer explique ce phénomène par le caractère plutôt «orthodoxe» de certaines branches de la Halvetiyye, utilisées par les autorités ottomanes pour maîtriser les populations hétérodoxes, pour élargir et consolider les frontières de l'Empire ottoman au cours de leur lutte contre les puissances chrétiennes.

Tout au long des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, «l'âge d'or» de la Halvetiyye et de ses ramifications en Roumélie, les şeyhs halvetis se firent les champions de la double lutte entreprise par les sultans contre les hérétiques (les Safavides de l'Iran et les populations hétérodoxes de l'Empire) et contre les infidèles (les adversaires chrétiens sur les frontières européennes de l'Empire). La dénonciation de l'hétérodoxie de certains derviches ou de certaines populations auprès des autorités politico-religieuses par Sofyali Bali Efendi et par Muslihuddin Nureddinzade a appartenu aussi au combat mené pour la diffusion d'un Islam plus orthodoxe. Ce sont d'ailleurs les grands şeyhs halvetis qui ont incité, soutenu et participé – tout comme auparavant les Bektachi – aux campagnes militaires contre les Chrétiens. Au cours de la comparaison faite entre les şeyhs halvetis et les Bektachi, Nathalie Clayer révèle quelques similitudes frappantes.

Il s'agit d'abord de la nature de leurs liens avec le pouvoir politique qui fit édifier des *tekke* halvetis et doter leurs établissements. Ensuite, du même rôle joué dans la diffusion de la religion et culture musulmanes. Lors du règne de Selim I<sup>er</sup>, les autorités ottomanes ont confié la direction de *tekke* et de *zaviye*, de nombreux postes de sermonnaires dans les mosquées balkaniques aux membres de la Halvetiyye afin de repandre la nouvelle idéologie politico-religieuse et de modeler ainsi l'opinion publique. Toutefois Nathalie Clayer attire l'attention sur le nombre réduit d'éléments permettant de préciser le rôle de la Halvetiyye dans le processus de colonisation et d'islamisation. Cependant, l'expansion de la branche des Cerrahis en Morée et les faveurs accordées par Ali Pacha de Tepelen en Épire du Nord ainsi que l'essor des réseaux halvetis au Kosovo et en Macédoine nous fait penser au rapport entre l'expansion de la Halvetiyye aux Balkans et le renforcement de l'élément musulman (p. 364).

Enfin le soutien aux campagnes militaires des sultans est une autre similitude entre les derviches bektachi «colonisateurs» et «éducateurs» (Ö. L. Barkan, I. Mélikoff) et les Halvetis des XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles. Nathalie Clayer a aussi le mérite de mettre en lumière l'activité des şeyhs installés dans les villes et régions frontalières de l'Empire, offrant, à la fois, le point de départ pour une recherche sur la diffusion et l'influence des şeyhs halvetis dans l'eyalet de Tarnișvar.

Les conclusions tirées par l'auteur sur l'évolution des liens entre le pouvoir politique et la Halvetiyye nous permettent une meilleure compréhension des rapports particuliers entretenus par certains şeyhs et lettrés avec les autorités ottomanes de Timișoara et aussi avec le sultan Mustafa II lors de son accueil de 1695 et 1696 dans cette ville. Quant à la présence à Timișoara de différentes branches appartenant à la Halvetiyye, les cartes de leur expansion balkanique et les Silsile (généalogies spirituelles de şeyh) publiés par N. Clayer indiquent quelques noms de şeyh appartenant aux branches suivantes de la Halvetiyye: Sünbüllüye (Veli Dede, Mustafa Dede, Balı Dede), Uşakiyye (Ahmed Efendi).

D'après les estimations faites par N. Clayer, le tissu formé par les réseaux halvetis fut plus dense que ceux qu'établirent les autres confréries, voire même la Bektaşiyye dans l'Albanie du Sud. D'autre part, le maintien d'étroits liens avec Istanbul n'ont pas empêché, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, une provincialisation et un ancrage plus profond de la Halvetiyye en Roumélie. La forte islamisation, la compacité et l'origine locale du peuplement musulman sont aux origines d'une implantation plus profonde qu'ailleurs de la Halvetiyye dans la partie occidentale de la Péninsule. Tenant compte de ces prémisses on peut maintenant saisir le mécanisme de survivance de la Halvetiyye par l'intermédiaire de l'organisation

des ordres de derviches en Yougoslavie. À l'encontre du sort de la Halvetiyye au Kosovo et en Macédoine, l'auteur constate la disparition plus ou moins rapide et plus ou moins totale en Hongrie, Bulgarie et Grèce, tandis qu'en Roumanie de petits groupes halvetis auraient survécu, après la Seconde Guerre Mondiale dans la Dobroudja. Quant à cette affirmation, l'auteur cite le récit fait en 1979 à Al. Popović par un derviche halveti albanais de Djakovica, qui avait constaté lors d'un voyage en Dobroudja l'existence d'un *tekke* halveti dans la mosquée du sultan Selim, à Constantza. D'après les dires du témoin, cet édifice aurait été transformé en musée sauf le vendredi. D'autres *tekke* halvetis se seraient trouvés également dans quelques villages des environs de Constantza. Il est donc souhaitable que des études à venir vérifient ces informations sur l'existence de confréries mystiques en Dobroudja. D'autre part, de nouvelles recherches sur la Halvetiyye d'Anatolie ou des pays arabes feront mettre en évidence des différences découlant des particularités politiques, sociales et religieuses de ces régions. Enfin, une meilleure connaissance du phénomène confrérique au cours de la domination ottomane dans le Sud-Est européen par des recherches sur d'autres confréries pourrait nous expliquer davantage l'essor de l'Islam et la guerre actuelle de Bosnie. Étayé sur une documentation solide et démontrant une parfaite maîtrise des sources, le livre de Nathalie Clayer est maintenant un guide indispensable non seulement pour les ottomanisants et balkanologues, mais surtout pour tous ceux qui doivent mieux comprendre les origines et les causes des conflits de religion de l'ancienne Yougoslavie.

Cristina Feneşan

DUŠAN BATAKOVIĆ, *The Kosovo Chronicles*, Belgrade, 1992, p. 218.

Dans son ouvrage, Dušan Bataković se propose de nous guider à travers ce qu'il a appelé *The Kosovo Chronicles*. Edité en 1992 à Belgrade, le livre est un recueil d'articles qui portent sur l'histoire de Kosovo et de la Metochia et sur les évolutions politiques les plus récentes. Il est nécessaire de préciser que l'historien Dušan Bataković a déjà publié de nombreux articles concernant les problèmes des Serbes et du sud-est européen<sup>1</sup>. Il appartient à une nouvelle génération d'intellectuels qui propose une perspective moderne sur l'histoire de son propre pays.

Le présent livre succède à d'autres recherches historiques contemporaines qui cherchent à trouver une explication logique d'un phénomène qui semble presque illogique pour l'homme de la fin de ce millénaire. Le drame des années '90 de la Yougoslavie fait jaillir les débats sur les problèmes les plus controversés de l'histoire de cet espace ethnique. D'ailleurs, pendant le XX<sup>e</sup> siècle toute une littérature historique s'est développée sur ces sujets.

Sans être une démarche exhaustive sur les relations entre Serbes et Albanais au fil des siècles en Kosovo et Metochia, le livre s'articule autour de trois grands thèmes: *History and Ideology; Theocracy, Nationalism, Imperialism, Religion and Civilisation*.

Le point de départ est le territoire Kosovo/Metochia vu comme «the Serbian Jerusalem» (p. 207), l'ancienne terre des Serbes.

La première partie s'arrête sur deux sujets: *The Kosovo and Metohia Question* (p. 9 – 34) et *Kosovo and Metohia: a historical survey* (p. 35 – 72). Sans préférer un critère chronologique, Dušan Bataković commence son itinéraire historique par une très intéressante analyse concernant le rapport entre le conflit ethnique et la «loi communiste» après la Deuxième Guerre mondiale. La naissance du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (1918) et l'établissement des communistes en Yougoslavie

<sup>1</sup>*Savremenici o Kosovo i Metohiji 1852-1912*, Belgrade, 1988; *Kolubarska bitka*, Belgrade, 1989; *Dečansko pitanje*, Belgrade, 1989; *Kosovo i Metohija u srpskoj istoriji*, Belgrade, 1989 (co-auteur); *Kosovo i Metohija u srpsko-arbanaškim odnosima*, Belgrade, 1991. Il a édité aussi en 1990 à Belgrade *Memoirs of Gen. P. Draškić* et *Portraits by Ćorović*.



(1945) ont déterminé, au fur et à mesure, une recrudescence des relations entre les Serbes et les Albanais en Kosovo et Metochia. Le régime communiste a spéculé les différences ethniques pour consolider et maintenir le pouvoir, ce qui explique, dans une certaine mesure, la situation créée dans ces deux provinces. L'auteur montre comment les Serbes ont toujours été considérés un réel péril pour la nouvelle idéologie politique. Les communistes yougoslaves les voyaient comme des détenteurs d'une puissante tradition politique et d'une conscience nationale très influente sur les territoires yougoslaves.

Les nuances et les conséquences de la politique nationale des autorités communistes en Yougoslavie après 1945 sont prises en considération par d'autres articles de ce livre: *The CPY as a section of the Comintern and the realizer of its concept in dealing with the ethnic question* (p.10), *Centralism in Yugoslavia and the role of the secret police in Kosovo and Metohia* (p.22). *The epilogue of the communist solution to the ethnic question in Yugoslavia: The example of Kosovo* (p. 29).

On remarque toujours un équilibre entre la manière de faire compréhensible le rapport entre la politique communiste et les différences traditionnelles qui existent parmi les habitants de ces provinces.

La deuxième section de cette partie explore les questions liées aux différentes étapes de l'histoire du Kosovo et de la Metochia: *the age of ascent, the age of tribulation, the age of migrations, the age of oppression, the age of restoration, the age of communism* (p. 36 – 72). Entre son apogée et sa décadence, l'État médiéval Serbe cache les espoirs et le drame d'un peuple dont les citoyens seront considérés par les Ottomans comme «citoyens de deuxième classe» à cause de leur appartenance chrétienne. L'intolérance religieuse entre les Serbes et les Albanais sous la domination ottomane conduira au début du XX<sup>e</sup> siècle vers un insurmontable conflit national.

L'historien Dušan Bataković regarde la «Grande Migration» des Serbes (1690) comme «le début de trois siècles de génocide ethnique albanais contre les Serbes dans leur propre pays» (p. 49). Il s'agit d'un territoire qui a stimulé les passions nationales (ou nationalistes) de quelques générations humaines, entretenues soit par la Porte Ottomane, soit par la monarchie dualiste d'Autriche-Hongrie.

L'âge communiste du Kosovo et de la Metochia finit cette première partie de l'ouvrage.

Dans le chapitre suivant – *Theocracy, Nationalism, Imperialism* (pp. 73 -205) - Dušan Bataković entame une analyse des quelques moments qui visent l'histoire de ces provinces de XIX<sup>e</sup> siècle (1804) jusqu'à la première guerre balkanique (1912).

*Révolution serbe, crise orientale, anarchie, génocide, libération* sont des mots-clés par rapport auxquels sont reconstituées *The Kosovo Chronicles* dans cette partie du livre.

Cette partie est la plus relevante pour la manière dont la domination ottomane a changé les rites et les règles de vivre dans cet espace sans laisser lieu à une alternative traditionnelle pour la population chrétienne. On y trouve un monde qui comporte d'autres attitudes comportementales, un monde dans lequel la tolérance religieuse est exclue et où les Serbes – comme d'ailleurs les autres chrétiens de cette région – deviennent les sujets des nombreuses injustices. L'auteur parle d'un double assujettissement: de la part des autorités ottomanes ainsi que de la part des Albanais musulmans qui, sous la protection turque, déploient diverses méthodes terroristes pour l'intimidation des Serbes chrétiens. C'est la raison pour laquelle, affirme Dušan Bataković, toutes les actions politiques de la Serbie au XIX<sup>e</sup> siècle sont justifiées. Dans ce temps la vie nationale en Kosovo et Metochia se développe sous la «protection» de l'église (p. 96). La plus ancienne et renommée église-école de la communauté serbe a été à Prizren, ville considérée comme le centre économique des Serbes en Metochia. Priština, le plus important centre de la vie scolastique, avait 150 écoliers en 1865 (p. 98). Reconstituant la vie culturelle des Serbes en Kosovo et Metochia l'auteur reconstitue les centres de résistance contre les tendances d'islamisation.

L'histoire des Serbes et des Albanais en Kosovo et Metochia passe à une nouvelle étape après le Congrès de Berlin (1878), quand on assiste à une intensification des actions nationales albanaises.

D'ailleurs, tous les articles de ce livre recréent l'histoire des mécontentements des deux ethnies en suivant une diversité de sujets qui regardent l'insurrection serbe, la vie culturelle, religieuse et économique, les activités du gouvernement serbe au XIX<sup>e</sup> siècle, la relation entre l'anarchie et l'influence venue de la part d'Autriche-Hongrie, l'échec des réformes, etc. Dans cette partie de son travail, de loin le plus consistant,

Dušan Bataković fait une réflexion sur la tragédie des Serbes de Kosovo et de Metochia. Elle semble expliquer les évolutions politiques ultérieures.

L'intérêt de l'auteur se développe autour de l'intention de donner – à sa manière, bien sûr – une image des relations entre les Serbes, les Albanais et les Turcs jusqu'à la première guerre balkanique.

La dernière partie ne s'occupe que de *Religion and Civilisation* (p. 207–213), en esquissant un point de vue sur la nature du désaccord historique entre les Serbes et les Albanais. Un tel essai peut être considéré comme audacieux étant donnée la complexité des problèmes pris en discussion. Ceci amène Dušan Bataković à la question d'origine du conflit: peut-on parler là-dessus d'un conflit des nations et des religions ou d'un conflit des civilisations?

Le livre de Dušan Bataković a été vu comme un «événement» pour l'historiographie serbe et yougoslave (Milan Protić, p. 7). Pour la première fois, dit Protić, quelqu'un a regardé le problème de Kosovo et Metochia au-delà des stéréotypes politiques et idéologiques.

Excellent connaisseur de l'histoire de ces régions, Dušan Bataković offre, par le truchement de son livre, un instrument d'appropriation de l'un des plus complexes sujets de l'histoire du sud-est européen. Ce livre peut être considéré, en même temps, une provocation pour tous les historiens qui soutient d'autres points de vue concernant ce sujet. *The Kosovo Chronicles* ouvre des nouvelles perspectives méthodologiques pour la recherche d'un problème d'histoire toujours beaucoup trop politisé.

A la fin d'une lecture très agréable, on ose conclure que la tâche d'un historien devrait être celle de considérer toutes les sources possibles et de ne pas estimer certaines plus «vraies» que d'autres.

Virginia Blânda

GRIGORE BRÂNCUȘ, *Cercetări asupra fondului traco-dac al limbii române* (Recherches sur le fonds thraco-dace de la langue roumaine), Institutul Român de Tracologie, Bibliotheca Thracologica VIII, București, 1995, 118 p.

La série de livres que l'Institut Roumain de Tracologie fait paraître depuis 1991 sur des sujets d'archéologie, principalement, met à la disposition des spécialistes des langues sud-est européennes et des langues romanes un premier volume de linguistique. Gr. Brâncuș, le réputé historien des langues roumaine et albanaise, y rassemble neuf études importantes sur l'influence du thraco-dace sur le latin «danubien».

Ses recherches, basées sur une approfondie comparaison du roumain à l'albanais, concernent une riche série de faits qui peuvent être – d'une manière plus ou moins sûre – considérés comme dûs à l'action du substrat dans les domaines suivants: *lexique* («Noms propres de personnes et nom des lieux remontant aux mots du substrat»; «Eléments lexicaux autochtones dans le dialecte aroumain»; il faut y ajouter l'étude sur «Un procédé de composition identique en roumain et en albanais»); *phonétique* («La voyelle *ă*»; «La consonne *h*»; «Le rhotacisme»); *morphologie* («L'origine de la structure des numéraux cardinaux en roumain»; «Notes sur la postposition de l'article défini»). On peut constater qu'il s'agit des problèmes très débattus de la linguistique balkanique. Le livre comprend aussi une introduction, une riche bibliographie et un résumé en allemand.

Ce volume sera complété prochainement par une deuxième partie concernant les nombreuses parallèles entre le roumain et l'albanais dans le domaine des l'évolutions sémantiques (phraséologie, locutions, sens figurés, valeurs sémantiques, etc.). Gr. Brâncuș ajoute le volume que nous signalons et le volume à paraître à la monographie qu'il a fait déjà publier en 1983, *Vocabularul autohton al limbii române* («Le vocabulaire autochtone de la langue roumaine»), dans le but de mettre en évidence – à l'aide des faits offerts par l'histoire de l'albanais et du roumain – des identités de culture et de civilisation traditionnelles des deux peuples (p. 10).

A l'avis de Gr. Brâncuș, il faut donner une importance particulière aux similitudes entre le roumain et l'albanais. Une attention spéciale accordée aussi aux différences entre les deux langues n'est pas motivée, puisque les différences sont normales entre deux langues n'ayant pas une origine commune. Ce sont les analogies qui permettent la découverte des affinités que tant le roumain que l'albanais doivent au substrat (p. 8). Les analyses présentes illustrent parfaitement l'assertion de B. P. Hasdeu – dont plusieurs travaux principaux ont été de nouveau mis en circulation par les excellentes éditions cri: \_ies de Gr. Brâncuș – à savoir: les traits phonétiques, morphologiques et syntaxiques que le roumain possède en commun avec l'albanais sont hérités du substrat (par l'intermédiaire du latin «danubien») et ne peuvent pas être considérées comme des emprunts plus ou moins tardifs à l'albanais. Les mots autochtones ont subi en roumain une évolution identique à celle des éléments hérités du latin, fait qui exclut, de même, la possibilité qu'ils soient empruntés à l'albanais (voir, surtout, Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*), (p. 8).

Dans sa monographie sur le vocabulaire autochtone du roumain, Gr. Brâncuș accordait une place considérable aux données d'onomastique, afin d'établir le rôle et la vitalité des mots autochtones dans l'ensemble du lexique roumain. Dans l'étude publiée dans ce recueil, il continue la démarche, en réalisant pour la première fois l'analyse systématique et détaillée des circonstances linguistiques et extra-linguistiques de la pénétration des termes autochtones dans le domaine des noms propres (de personnes et de lieux). Son intérêt porte sur les faits suivants: l'ancienneté des noms propres (de personnes et de lieux), l'utilisation des mots autochtones en tant que noms propres des animaux domestiques aussi, la diffusion dans les parlers daco-roumains et dans les dialectes roumains sud-danubiens, la capacité de dérivation et de composition, la fréquence des noms propres comparée à celle des mots auxquels ils remontent (on constate plusieurs fois des différences notables et significatives), la comparaison aux correspondants albanais (là où il y a des données), (p. 19, 24–26, 34, 42).

Gr. Brâncuș souligne le fait que tous les mots du substrat ayant des correspondants en albanais sont utilisés comme des noms propres, à l'exception de *droaie*, *gata*, *lete* (*indelete*), *scrum*, *strepede*. Cela prouve la valeur exceptionnelle du lexique d'origine thraco-dace en roumain, (p. 19–20). La riche présence des noms propres roumains dérivant des mots autochtones écarte catégoriquement l'idée de l'emprunt des mots en discussion à l'albanais (voir le cas du roumaine *moș*, p. 41).

Le processus de la pénétration des mots autochtones dans le domaine des noms propres a lieu de bonne heure dans toutes les zones du pays, surtout, cependant, dans les régions conservatrices, sous plusieurs aspects, et caractérisées par la forte présence romaine (Oltenia, Banat, le sud-ouest de la Transylvanie), (p. 20–22). Le fonds des noms propres en discussion est enregistré presque entièrement dans les premiers documents contenant des traces de la langue roumaine. Il y a des indices qui font probable la supposition que ces noms propres existaient en roumain commun (le maintien des traits phonétiques archaïques, ou des sens que les mots correspondants ne connaissent plus). Une bonne partie des noms de lieux, de même que les mots autochtones auxquels ils remontent, se rapportent à des réalités de la vie traditionnelle des bergers roumains (p. 20, 21, 26, 27).

La comparaison à l'albanais fait ressortir une particularité sémantique importante des noms propres, par rapport aux mots dont ils dérivent: plusieurs noms propres partent des sens plus proches ou identiques à ceux des correspondants albanais: *Argea* «lieu pierreux» (p. 22), *Baltă* «boue, bourbe» (p. 24), *Bucur(a)* «beau» (p. 28), *Cățun* «maison, habitation» (p. 31), *Mal* «mont, colline» (p. 39).

Il est intéressant de constater les parallèles et les différences existantes entre le roumain et l'albanais regardant les possibilités d'utiliser les mêmes mots autochtones comme des noms propres. Parmi les mots qui sont fréquemment utilisés, tant en roumain qu'en albanais, comme des noms propres, mentionnons: roum. *ciucă*: alb. *çukë*, roum. *groapă*: alb. *gropë*, roum. *pîrîu*: alb. *prroi*. En échange, *brad* est en roumain très fréquent comme nom de lieu, tandis qu'en albanais, *bredh* est presque inconnu dans la toponymie (p. 27). Alb. *qafë* est beaucoup plus fréquent en toponymie que son correspondant roum. *ceafă* (p. 32).

Une attention spéciale méritent les réflexions de Gr. Brâncuș sur la diffusion dialectale du fonds lexical autochtone dans les dialectes roumains (dans leur stade actuel et dans la phase du roumain

commun). Ses études sur l'utilisation des mots du substrat en tant que noms propres et sur la situation des mots du substrat en aroumain actuel offrent des arguments à l'appui de son opinion selon laquelle, entre le daco-roumain et l'ancien aroumain, il n'y avait aucune différence, ou presque. Il est fort probable que l'absence en aroumain d'une série de mots autochtones soit le résultat de leur disparition progressive. Par conséquent, Gr. Brâncuș considère difficilement à démontrer que l'actuelle diffusion dialectale des mots du substrat en daco-roumain et en aroumain continuerait la situation propre au roumain commun. Cependant, à son avis, l'idée de l'existence en roumain commun des différences dialectales, soutenue par G. Ivănescu et I. I. Russu, peut être plus proche de la vérité en ce qui concerne maints faits de phonétique: un exemple en serait le rhotacisme (p. 18, 51, 65, 91, 92).

L'action du substrat est de beaucoup plus importante que celle de toute autre influence. Certains phonèmes (*ă, h, ș*), certaines évolutions phonétiques (tel le rhotacisme), quelques particularités morphologiques (la structure des numéraux cardinaux, la postposition de l'article défini) ont des correspondants en albanais; pourtant, on ne peut pas les expliquer comme de simples emprunts faits à cette langue. Gr. Brâncuș présente en détail tous les aspects convergents et divergents dans l'histoire de ces faits dans les deux langues, aboutissant à la conclusion bien fondée qu'il s'agit des tendances manifestées dans le latin tardif, devenues des lois dans le latin «danubien». Le processus d'affermissement des tendances du latin est dû à l'influence du substrat autochtone, caractérisé, fort probablement, par les mêmes phénomènes vers lesquels les tendances évoluaient en latin. Les phénomènes se manifestant isolément en latin deviennent des traits caractéristiques générales en roumain seulement par l'intervention du substrat (p. 8, 73, 85, 95). Les tendances identiques ou semblables de l'albanais, qui continue une langue autochtone des Balkans, forment le terme indispensable de la comparaison (dans l'absence de toute information grammaticale ou phonétique concernant le substrat).

Les problèmes concernant l'article défini postposé et les articles proclitiques en roumain et en albanais sont soumis à un examen attentif qui permet tout d'abord une argumentation convaincante de la chronologie des faits. Les deux langues manifestent la préférence pour la postposition des éléments privés d'accent propre. De la sorte, l'enclise de l'article défini est très ancienne, tant en albanais qu'en roumain, et antérieure à la proclise (p. 100 et suiv.) Contrairement à l'opinion presque générale des historiens du roumain, l'enclise est antérieure à la proclise. L'article postposé du nom ne provient pas d'un pronom démonstratif précédant l'adjectif; tout au contraire, la proclise provient de l'enclise.

L'importance du livre réside aussi dans la richesse d'observations de détail, qui découlent d'une conception d'ensemble sur le rôle du substrat. La chronologie relative des faits tient compte de tous les rapports entre les sous-domaines de la langue.

*Cătălina Vătășescu*

MAX DEMETER PEYFUSS, *Die Druckerei von Moschopolis, 1731–1769*. Buchdruck und Heiligenverehrung in Erzbistum Achrida, Wien, Böhlau Verlag, 1996, 258 p.

Cette deuxième édition du livre du pr. Peyfuss confirme la solidité et l'intérêt du travail accompli au long des années dans une région moins fréquentée des Balkans. L'auteur reconstitue l'histoire de la ville (aujourd'hui Voskopoja en Albanie) qui a connu un moment de prospérité au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les commerçants aroumains ont animé l'économie balkanique, et qui a été détruite en 1769 et empêchée de se refaire par les combats entre Ali Pacha et Ibrahim Pacha de Berat. La série de livres imprimés à Moschopolis est établie avec une exigence exemplaire: des légendes ont attribué aux lettrés de la ville une activité plus riche que celle déployée en réalité. En même temps, l'auteur insère son analyse dans un contexte sud-est européen et parle de l'apparition de l'imprimerie dans l'ancienne Yougoslavie et en Roumanie, au XVI<sup>e</sup> siècle.

Les livres sont présentés dans une perspective chronologique, à partir de 1731 et jusqu'en 1769, au total 21 livres pour le culte orthodoxe, mais il s'y trouve aussi un épistolaire, un dictionnaire, une lettre pastorale, une grammaire (du fameux Theodoros Kavaliotes). Après la reproduction du titre, suit un inventaire des exemplaires qui ont survécu et une bibliographie essentielle: des détails concernant les typographes et le contexte historique complètent chaque petite monographie. Une liste de «fantômes» (titres attribués à cette imprimerie, mais sans arguments convaincants) clôt cette histoire d'un chapitre de la culture imprimée sud-est européennes. Très important le chapitre qui fait une mise au point des relations entre Moschopolis et Ochride. Une excellente bibliographie enregistre les contributions majeures à l'histoire du livre sud-est européen. Une liste d'erreurs typographiques et quelques ajouts bibliographiques se trouvent à la fin de cette synthèse qui éclaire un chapitre important de l'histoire du livre et des Aroumains.

A. Dușu

JEAN PELTRE & MAURICE NOËL, *Les Mercy en Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. De la Lorraine au Banat*, «Le Pays Lorrain», Nancy, 93, 1996, 3. p.185–198

Publiée dans la très belle revue dirigée par le pr. Paul Sadoul, cette étude généalogique d'une illustre famille lorraine, les Mercy, aboutit à Florimond Claude, maréchal au service des Habsbourg et gouverneur de la région conquise par les armées autrichiennes au XVIII<sup>e</sup> siècle – le Banat. Mercy appela d'abord des Catalans et des Italiens de Frioul, ensuite des Lorrains qui arrivèrent en trois vagues, la plus importante étant celle encouragée par Marie-Thérèse: «C'est seulement alors que seront fondés les trois villages lorrains de Charleville, Seultour et Saint-Hubert. Cette apogée de la colonisation autrichienne est fondée sur un système d'anticipation c'est-à-dire de prise en charge de l'installation et de l'entretien des familles durant les premières années. Des avances sont consenties, soigneusement comptabilisées parce que remboursables. Des exemptions d'impôts sont accordées.» Sous Joseph II la colonisation est privatisée et les trois villages français sont vendus à bas prix à un général lorrain: le comte Joseph de Ferraris. «Au total, sur les 100 000 colons immigrés dans le Temesvar, les Lorrains formèrent entre le cinquième et le tiers selon les auteurs, 20 000 à coup sûr dont les quatre cinquièmes venus de Lorraine germanophone. Ils partaient en cachette, avec ou sans papiers, à pied ou en chariot, jusqu'à Ulm ou

Rev. Etudes Sud-Est Europ., XXXV, 1–2, p. 143–153, Bucarest, 1997



Ratisbonne. Là, ils prenaient le bateau et descendaient le Danube par Passau, Vienne, Fribourg, Budapest. Les deux tiers d'entre eux peut-être, au début, succombèrent. Seuls les hommes les plus solides et débrouillards survécurent. Les premiers trouvèrent la mort. Les seconds trouvèrent la faim. Les troisièmes trouvèrent le pain.»

Quand les communistes ont commencé à bâtir «le paradis sans classes», les Lorrains ont pris la fuite: mais les réfugiés se retrouvent tous les deux ans en Bavière. Il faudrait y inviter les historiens français du régime communiste et les théoriciens du marxisme...

A. Duju

DIMITRIE CANTEMIR *Scurtă povestire despre stârpirea familiilor lui Brâncoveanu și a Cantacuzinilor. Memorii către Petru cel Mare (1717 și 1718)*. Mot introductif de l'Acad. Virgil Cândea. Edition critique, avec une étude introductive, des notes et des commentaires de Paul Cernovodeanu, en collaboration avec Alvina Lazea, Emil Lazea et Mihai Caratașu, Bucarest, Editions de l'Académie Roumaine, 1996, 270 p.

Ce II<sup>e</sup> tome du VI<sup>e</sup> volume des *Œuvres complètes* de Dimitrie Cantemir – édition prestigieuse publié par les soins de l'Acad. Virgil Cândea – comprend trois ouvrages historiques, de moindres dimensions, de l'érudit Prince de Moldavie, provenant des archives russes. Dans son *Mot introductif*, Virgil Cândea souligne l'importance de la contribution de Paul Cernovodeanu et de son équipe (Alvina Lazea, Emil Lazea et Mihai Caratașu) pour le haut niveau scientifique de cette édition. Il note aussi la valeur historique de la principale pièce du volume – *Bref récit de l'anéantissement des familles de Brancovan et des Canacuzène\**, puisqu'«en plus des finalités politiques poursuivies par son auteur, il traite d'événements et de personnalités de l'histoire roumaine plus récente, ainsi que de l'attitude du Prince à leur égard». Se référant aux deux mémoires que D. Cantemir a présenté au Tzar Pierre le Grand, en 1717, V. Cândea explique leur présence dans ce volume par le fait que, étant apparentés au récit précédent, ils devaient servir le même projet cantéminien, visant à déclencher un conflit russo-turc, qui aurait pu apporter plus de liberté pour la Moldavie.

Nous nous arrêterons au principal texte de ce volume, qui, par l'étude introductive, les notes et les commentaires particulièrement érudits de Paul Cernovodeanu, restitue à l'historiographie roumaine un pamphlet politique qu'on avait peu ou mal connu jusqu'ici. Il s'agit d'un bref récit, qui passait pour anonyme, sur les circonstances qui ont favorisé – après la mort de Șerban Cantacuzino – l'ascension au trône de la Valachie de Constantin Brâncoveanu, sa rivalité avec les proches parents de la famille des Cantacuzène, sa «trahison» envers le tzar Pierre I pendant la campagne de 1711, les intrigues des Cantacuzène contre Brâncoveanu à la Porte Ottomane, qui ont valu à ce dernier la perte du trône et de sa fortune et qui lui coûta la vie, ainsi que celle de ses quatre fils.

Les principaux aspects analysés minutieusement par Paul Cernovodeanu dans son ample étude introductive sont la genèse, le caractère, les motivations de la rédaction, la circulation et la réception de l'écrit de Cantemir *Les étonnantes révolutions*, ou *L'histoire de la famille de Brâncoveanu et des Cantacuzène*. En ce qui concerne la genèse de ce récit, c'est à la question de l'anonymat et de la langue initiale de rédaction que s'arrête Paul Cernovodeanu, en examinant le manuscrit des Archives d'État des Anciens Documents de Moscou, Cabinet de Pierre le Grand, ainsi que son édition russe de 1772. Ce texte, par lequel le tzar voulait justifier ses actions, fut imprimé à Petersburg, dans le II<sup>e</sup> volume du

\*) V. aussi l'édition autonome, *Dimitrie Cantemir, Scurtă povestire despre stârpirea familiilor lui Brâncoveanu și a Cantacuzinilor*, due à Paul Cernovodeanu, Bucarest, Editions Minerva, 1995, 117 p.

*Journal de Pierre le Grand*, sur l'initiative de Catherine II, qui avait pour but de continuer la politique orientale de son grand prédécesseur. Parmi les sources diplomatiques de ce volume, l'écrit anonyme représente une source narrative de facture spéciale. Une démonstration érudite de Paul Cernovodeanu prouve que l'auteur de cet écrit était Démètre Cantemir et qu'on garde de cet opuscule seulement un manuscrit russe - découvert par Grigore Tocilescu, en 1877-1878, dans les Archives du Ministère des Affaires Étrangères de St. Petersburg. En analysant l'opinion des historiens roumains sur la langue du mss., P. Cernovodeanu se rattache à celle de Ștefan Ciobanu, qui affirme que D. Cantemir l'avait rédigé en latin. Les principaux arguments de l'éditeur ont trait à la numération latine des points d'accusation contre Brâncoveanu, à l'emploi de certains termes latins dans le texte russe, à la construction de certaines phrases, caractérisant la syntaxe latine. Quant à la date de sa rédaction, la plupart des historiens la place entre 1718 - 1719.

L'examen rigoureux du contexte historique qui a déterminé la rédaction de ce récit permet à l'éditeur d'établir trois facteurs essentiels: a) le fonds de frustration dû à l'échec des interventions répétées de Cantemir, sur le plan politique, auprès du tzar pendant la guerre austro-turque de 1716 - 1718, en faveur des Pays Roumains; b) la parution de l'ouvrage de Del Chiaro - *Istoria delle Moderne Rivoluzioni della Valachia*, qui relevait pour la postérité le rôle historique de Brâncoveanu et de ses éminents conseillers, Constantin et Mihai Cantacuzino, dans les Principautés Roumaines et le Sud-Est européen; c) le refuge à la Cour de St. Petersburg de la famille de Șt. Cantacuzino (sa veuve et ses deux fils), fait inquiétant pour Cantemir qui craignait de voir échouer ses propres projets de régénération des Pays Roumains. Le livre de Del Chiaro devait légitimer les prétentions des jeunes Cantacuzène à la Cour du tzar, ce qui ne pouvait que troubler Cantemir. P. Cernovodeanu parle même d'un «réflexe de défense» du prince moldave, provoqué par la lecture de Del Chiaro, qui s'ajoutait au mécontentement dû à la carrière de Constantin Cantacuzino et de son frère Radu auprès du tzar.

Il est donc évident que nous devons considérer ce pamphlet politique comme *une réplique* à l'ouvrage de Del Chiaro, car celui-ci, étant solidement construit, pouvait donner naissance à un courant d'opinion opposé aux intérêts de Cantemir. L'intention du prince était de détruire le prestige des Cantacuzènes, dont il tient à démasquer les actes de trahison et de perfidie à l'adresse des princes roumains. En même temps, il voulait détruire l'aureole de martyrs de Brâncoveanu et des Cantacuzène, en démontrant que ce n'était pas leur profonde croyance, ni leurs sentiments patriotiques qui leur avait valu leur exécution à Constantinople, mais seulement leur duplicité envers la Porte ottomane. C'est le caractère de plaidoyer *pro domo* de cet écrit qui l'obligea à garder l'anonymat.

Nous devons à Paul Cernovodeanu une démonstration des plus argumentées en ce qui concerne l'impact majeur de la monographie de Del Chiaro sur l'écrit de Cantemir. Il est catégorique en confirmant que «si l'éruudit prince n'avait pas connu l'ouvrage du secrétaire princier, il n'aurait jamais écrit *Les étonnantes révolutions*». C'est pourquoi il avait choisi la forme du pamphlet politique ouvert et pas celle du roman allégorique, comme ce fut le cas de l'*Histoire hiéroglyphique*, qui n'était pas destiné à la publicité et qui, étant rédigé en roumain, devait avoir une circulation plus restreinte. Même le plan du pamphlet suit, partiellement, celui de la monographie de Del Chiaro. Les moyens littéraires utilisés par Cantemir témoignent, dans ce cas aussi, de son bien connu talent littéraire et de ses connaissances théologiques. Son style, en général sobre, ne manque pas de couleurs, étant parsemé d'exclamations, d'imprécation et d'appels à la divinité, d'allégories mythologiques, de jeux de mots et d'historiettes moralisatrices.

A part le modèle de Del Chiaro, Cantemir ne s'est inspiré que de ses propres écrits. Ainsi que le signale l'éditeur, nous trouvons dans ce pamphlet les tendances polémiques de l'*Histoire Hiéroglyphique*, le ton apologetique de *Vita Constantinii Cantemyrii*, certaines attitudes de *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae Othomanicae*. Son attachement à l'éthique chrétienne est présent dans toutes ses créations, alors que ses historiettes moralisatrices nous rappellent le *Système de la religion mahométane*.

En ce qui concerne les renseignements obtenus en famille, on suppose qu'une source de base ait pu être l'ex-spathaire Toma Cantacuzino, devenu général-major en Russie, cousin germain de Casandra, la première femme de Cantemir. Il s'agit donc d'un témoin direct des événements, surtout en ce qui concerne les dissensions de Brâncoveanu et du «stolnic» Constantin Cantacuzino, pendant la guerre russo-turque de 1710 – 1711. Une autre source précieuse pour le prince moldave a pu être Toader Corbea, employé pour des missions diplomatiques en Russie. De même, il pouvait être renseigné aussi par Piotr Andreievici Tolstoï, résident du tzar à Constantinople, ainsi que par l'émissaire de Pierre I<sup>er</sup>, Piotr Pavlovici Șafirov. On mentionne également les chroniques roumaines de l'époque de Brâncoveanu et même les nouvelles circulant par voie orale.

En soulignant la valeur historique et le destin du pamphlet politique de D. Cantemir, Paul Cernovodeanu constate que, malgré le fait que c'est la monographie de Del Chiaro qui représente sa principale source, ceci n'amoindrit en rien la valeur historique de l'écrit cantémirien, car le Prince moldave a complété la documentation de Del Chiaro, afin de dévoiler certains aspects de la duplicité des Cantacuzène et de Brâncoveanu. N'oublions pas les qualités de style que souligne Paul Cernovodeanu, qui voit dans ce pamphlet la meilleure création historiographique roumaine contemporaine et dans les Cantacuzène, «des véritable Atrides modernes». Par sa structure, cet écrit de Cantemir représente, pour notre culture, une anticipation de la littérature politique à caractère polémique, spécifique à l'époque des Lumières. L'éditeur ne manque pas de remarquer, pourtant, certaines inexactitudes dues à la verve polémique de Cantemir et à son subjectivisme. La lumière négative excessive sous laquelle sont présentés les Cantacuzène et Brâncoveanu donne à ce pamphlet un caractère diffamateur qui nous explique pourquoi il n'a pas pu être publié du vivant de Cantemir. *Le Journal de Pierre le Grand* eut le même sort, d'ailleurs. P. Cernovodeanu prouve, à l'aide de plusieurs exemples l'emploi par le tzar de certains passages de l'écrit de Cantemir dans son Journal.

Les *Annexes* du volume contiennent la traduction allemande du Pamphlet par Bacmeister, la *Généalogie de la famille des Cantacuzène*, par Mihai banul Cantacuzino, B.A.R., ms. rom. 5313, – éditée par les soins de Paul Cernovodeanu, ainsi que la traduction grecque du pamphlet par G.I. Zaviras, éditée par Mihai Caratașu, excellent connaisseur de la langue et de la paléographie grecques.

Les *mémoires adressés à Pierre le Grand* par Dimitrie Cantemir en 1717 et 1718 correspondent aux efforts de ce dernier de continuer sur le plan diplomatique la bataille perdue en 1711 et de libérer les Pays Roumains de la domination ottomane. Publiés en texte parallèle, russe-roumain, ces mémoires ont été traduits par Alvina et Emil Lazea, ce dernier étant aussi l'auteur des Indices onomastiques et toponymiques, ainsi que de la bibliographie de *Mémoires*. L'étude introductive, les notes et les commentaires appartiennent également à Paul Cernovodeanu.

A part l'appareil critique, cette précieuse édition est aussi enrichie par la présence de nombreux facsimils, de portraits et de cartes. L'esprit investigateur et précis de Paul Cernovodeanu et les qualités de son équipe sont à la hauteur requise par cette prestigieuse édition des œuvres de Dimitrie Cantemir.

*Cornelia Papacostea-Danielopolu*

*Culture et politique*, textes réunis par Alexandru Dușu et Norbert Dodille, L'Harmattan, Paris, 1995, 142 p.

Le titre de ce deuxième volume des actes du Séminaire franco-roumain, publié sous l'égide de l'Institut Français de Bucarest, met en jeu les deux sphères intellectuelles dont le dialogue nourrit l'architecture des textes. Réunis par Alexandre Dușu et Norbert Dodille, ancien directeur de l'Institut Français de Bucarest, ces textes reproduisent des conférences données pendant l'année universitaire 1992-1993 surtout par des professeurs de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

de Paris et par les chercheurs de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes à Bucarest. Portant sur l'histoire culturelle et l'histoire des mentalités, sur l'Église et la société, la sociologie du meeting et des paysanneries, l'anthropologie et la philosophie politique, ils illustrent la variété des approches à l'Ouest et à l'Est.

Dans le premier des dix chapitres (*L'histoire culturelle: positions et propositions*), Roger Chartier, de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, marque l'importance pour l'histoire culturelle, ainsi entendue comme une histoire des représentations et des pratiques, d'une nouvelle démarche multidisciplinaire, qui allie l'histoire des textes, l'histoire du livre et l'histoire des lectures. Elle découvre ainsi les significations plurielles et mobiles des œuvres, construites dans la rencontre entre une proposition et une réception.

Alexandru Duțu confirme le rôle transformateur que Roger Chartier attribuait à l'écrit; *Civilisation du corps et tradition culturelle orthodoxe: le témoignage des livres populaires* montre la culture sud-est européenne en train de changer et de structure et de contenu à la charnière du XIX<sup>e</sup> grâce à l'essor de l'imprimé. La civilisation du corps, selon le modèle occidental, prend le pas sur la tradition orthodoxe d'inspiration byzantine, qui s'efforçait de conserver dans l'existence quotidienne la permanence du sacré et de construire une culture commune, nourrie par les livres «populaires» (historiques, de délectation, de sagesse).

La persistance de la tradition orthodoxe malgré la fureur destructive du régime communiste constitue le thème du commentaire que Gérard Althabe d'EHESS donne de l'exposition *La croix*, inaugurée en 1993 dans le Musée du Paysan Roumain de Bucarest, sous la direction du peintre Horia Bernea. *Une exposition ethnographique. du plaisir esthétique, une leçon politique* met en valeur l'originalité de la démarche de Horia Bernea, qui répudie l'«illusion réaliste», regroupant les objets exposés en des compositions esthétiques. Ils recouvrent leur singularité et constituent les marques d'un «voyage initiatique». L'ubiquité de la croix, signe de l'interpénétration du sacré et du profane dans la culture commune qu'Alexandru Duțu opposait à la culture communautaire communiste, prouve l'intériorisation de l'orthodoxie, son acceptation décisive de l'altérité, raison de plus de son conflit avec le projet totalitaire.

C'est la ferveur de la communion qu'Irina Nicolau, du Musée du Paysan Roumain, identifie comme constitutive de la manifestation prolongée de la Place de l'Université de Bucarest, s'est déroulée au printemps de 1990 (*52 jours là-bas* !). Elle voit les différentes faces de l'extase et de la solidarité, entretenues par des noyaux communautaires temporaires et délibérés, ce qui amène à en rejeter l'étiquette de «phénomène de foule».

Claude Michaud, de l'Université d'Orléans (*Les relations financières entre le clergé de la France et la monarchie sous l'Ancien Régime*) et Cristina Codarcea, de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest (*Impôts, croyances et pratiques religieuses*) s'attaquent aux questions financières à l'époque des «Anciens Régimes» français et moldave. Si le professeur français s'applique à une analyse minutieuse des événements et des sommes en jeu, qui s'ordonne autour du thème du contrat passé entre la monarchie et l'ordre du clergé de France, contrat qui permettait une participation régulière du clergé aux dépenses de la monarchie, le jeune chercheur roumain, regardant du point de vue de l'histoire des mentalités moldaves, trace le tableau d'un pouvoir discrétionnaire du prince, que seule la tradition, renforcée parfois par les injonctions de l'Église, arrive à tempérer.

Dans les septième et huitième chapitres (*Imago: entre image et imaginaire* et *Le schisme des images*), Jean-Claude Schmitt, d'EHESS, et Daniel Barbu, de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, et l'actuel doyen de la Faculté de Sciences Politiques et Administratives de Bucarest, prêtent attention aux images et à leurs modes de légitimation. Jean-Claude Schmitt décrit la *via media* occidentale, sinuant entre l'idolâtrie et l'iconoclasme pendant les quinze premiers siècles de l'ère chrétienne, au fur et à mesure du développement de l'*image* au détriment du *signum*, tendance renversée par la Réforme protestante. De son côté, Daniel Barbu identifie la source de la capacité d'invention des artistes occidentaux dans l'autonomie de l'imagier religieux par rapport à l'autorité de l'Église, en contraste avec l'Orient byzantin.

L'image occidentale, *ars mundana*, dont la beauté fait la vertu, dépend entièrement de l'arbitraire d'un métier, tandis que l'image orientale, *res sacra*, dont la ressemblance au modèle intelligible fait sa vérité, est administrée en exclusivité par le magistère ecclésiastique.

Pierre Rosanvallon, d'EHESS, dans sa conférence prononcée à l'Institut Français de Bucarest, le 26 avril 1993, et recueillie dans le neuvième chapitre de ce volume, trace l'«*Esquisse d'une histoire de la déception démocratique*». Ayant identifié quatre objets de cette déception (la corruption des institutions, la mutation conceptuelle au cœur du couple responsabilité-imputation, traduite par sa socialisation, et jointe à la culpabilité devant le spectacle du malheur du monde, le décalage entre le temps des événements et le temps des institutions politiques, et, finalement la trahison représentative), il en propose aussi les antidotes: l'enrichissement de la théorie de la sanction démocratique par des rapports établis avec les questions de la délibération et de l'évaluation, la corrélation entre l'idée de temps et celle des constructions démocratiques, l'investiture des processus de représentation et de participation d'une valeur de connaissance sociale.

Dans le dernier chapitre (*Régulations, conflits, violence: le cas des paysanneries françaises*), Rosemarie Lagrave, d'EHESS, analyse les relations qui s'établissent entre les sociétés rurale et l'État, et, dans leur évolution, décrit le processus de sublimation de la violence, née toujours de l'écart entre les aspirations et la réalité.

Le renom des auteurs recommande la grande tenue intellectuelle des interventions; point n'est besoin d'y insister. Il nous reste en outre à faire la mention de la qualité graphique de ce volume, et de son appareil critique substantiel. En somme, la fragrance de l'exposition orale, alliée à la rigueur de l'érudition et à la hardiesse des interprétations, ce sont là les preuves de la valeur certaine qu'a ce livre.

Cristian Popescu

LINDA T. DARLING, *Revenue-raising and legitimacy: tax collection and finance administration in the Ottoman Empire, 1560–1660*, E. J. Brill, Leiden–New York–Köln, 1996, xv+368 p. (The Ottoman Empire and its heritage, vol.6).

Based on her Ph. D. thesis defended at the University of Chicago, the book of Linda Darling provides us with useful insights into the functioning of the Ottoman financial system. Drawing upon an extensive knowledge of the documents produced by the Ottoman financial administration, the author analyses the organization of the *defterdarlik* and the various groups of people employed by it, the way taxes were assessed, the farming of certain taxes, the collection of taxes and their registration. Special attention is granted also to the ways the Ottoman authorities handled the petitions and complaints of the *raya*, and managed to maintain a reasonable degree of legitimacy for themselves, for the sultan and for the Ottoman political system as a whole.

Linda Darling combines the use of archival materials with a clear vision on the general problems of early modern Ottoman and European history. One does not know if to admire more her patience in explaining the peculiarities of the Ottoman financial records (see also the very useful glossary at 307–324) or the way the financial evolutions are integrated in a more general framework of Ottoman and world history. In this latter respect, Linda Darling insists that the evolutions of the late 16th and of the 17th century do not confirm the thesis of an Ottoman decline, but record more the ability of the Ottoman authorities to adjust the functioning of the Ottoman state to the new challenges of more powerful foes at the borders and of a dynamic economic relationship with the West.

Linda Darling acknowledges that her book "is by no means a complete exposition of the Ottoman fiscal system" (p.xi). Having in mind Linda Darling's boldness in expressing her opinions on general aspects of Ottoman history and even in launching daring hypothesis, one regrets especially the fact that



she is extremely prudent when discussing the tax burden to which were submitted the Ottoman subjects. In fact, she poses the big problem of estimating the amounts of money collected through the regular taxes, but the discrepancies of the documentary data determined her to stick to general assumptions about the trends of taxation (c. g. "increases in the rates of the cizye and avariz taxes, the two largest sources of central government income, were not much higher than the rate of inflation" - p. 118) and to stop short before calculating the average taxation burden for the Ottoman Empire as a whole, or at least for some of its more important regions. Yet, it is the fate of good scholarship to raise more questions than it can really solve, and the book of Linda Darling does not make an exception to this feature. But, as indicated by the title, the main issue of this book was to analyze the functioning of the financial administration and the political and ideological problems raised by taxation, and in these respects the contribution of Linda Darling to a better knowledge of Ottoman history is impressive and will have to be taken into account by all further research.

*Bogdan Murgescu*

BOŠKO I. BOJOVIĆ, *L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen-Âge serbe*, Orientalia Christiana Analecta 248, Instituto Pontificio Orientale, Roma 1995.

Le livre «L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen-Âge serbe», fruit d'une recherche doctorale jouissant d'une riche expérience des études historiques, est de ces livres immenses, dont les dimensions physiques déjà découragent un essai de compte-rendu, aussi superficiel soit-il. Mais au-delà de cette première impression vient le vrai découragement dû à la quantité et l'étendue des informations, qui y sont comprises. Pourtant on aurait tort de s'empêcher d'annoncer un tel livre, d'abord parce qu'il fraye le chemin d'une nouvelle recherche dans l'espace sud-est européen, ensuite parce que ce chemin est un chemin royal.

Le phénomène unique pour le monde européen et chrétien de presque une dynastie de saints réclamait une étude à niveau et à circulation européenne. C'est la tâche que s'est assumé le professeur Boško Bojović. A cette fin il a mis en valeur l'ensemble des principales sources écrites, dont dispose la recherche historique à ce sujet, même en les enrichissant d'un important manuscrit inédit. Il s'agit des textes hagiographiques écrits pour la célébration des saints rois serbes à partir du modèle de cette sainteté, le roi Stéfan Nemanja devenu le saint Siméon. Le recueil de Gorica fait la surprise des sources. Le professeur Bojović y découvre une nouvelle variante de la *Vie abrégée de saint Siméon le Myroblyte par Nikon le Hiérosolymite*, dont il donne une édition critique et une traduction françaises (les pages 221 à 239: la description de Recueil de Gorica, dont le contenu historique et eschatologique présente aussi un grand intérêt pour l'étude d'une théologie politique à la veille de la conquête ottomane; les pages 239 à 301, l'édition critique et la traduction de la vie abrégée).

L'ouvrage est partagé en trois parties: une courte histoire de la monarchie médiévale serbe, qui permet de mieux situer le cadre historique et événementiel dans lequel se développe l'idéologie; une présentation des sources (les quatre textes fondateurs du culte de saint Siméon, écrits par Stéfan le Premier Couronné, saint Sava, le fils de saint Siméon, Domentijan et Teodosije; le cycle des saints rois et archevêques de la Serbie de Danilo II et ses continuateurs et la rénovation de la littérature hagio-biographique depuis le Nouveau Martyre Lazare Hrebeljanović jusqu'aux derniers despotes Branković, dont les principaux auteurs sont Grégoire Camblak, Constantin de Kostenec et Conastantin Mihailović d'Ostrovica) et de la source inédite; l'analyse des sources afin de rendre compte du phénomène de la sainteté monarchique en Serbie.

Tout ce matériel historique est analysé à la lumière des recherches les plus modernes menées en Occident sur le phénomène historique et anthropologique de la royauté sacrée et dans une perspective comparative entre l'Occident féodale et la cour impériale de Byzance. La bibliographie de la méthode et de la perspective comparative figure en tête de l'ouvrage et témoigne d'un travail exhaustif (les pages XV à LII).

L'essence de la démarche explicative du phénomène consiste à trouver la part des modèles occidentaux ou byzantins dans la construction des institutions monarchique et ecclésiastique et l'originalité due à l'identité slave et serbe de ces institutions. Entre *papo-césarisme* et *césaro-papisme* la société serbe crée un juste milieu, qui représente une dyarchie, dont le fonctionnement est régi par une symphonie réelle – les fondements de cette symphonie sont d'origine byzantine, mais adaptés à la réalité serbe par le choix de textes byzantins dû à saint Sava dans la *Krmcija*. Autres deux formules, employées par Boško Bojović, entre lesquelles balance la réalité serbe, sont «la sacralité royale de type occidental» et la «sacralisation de la fonction impériale de type byzantin» (p. 709), l'institution serbe étant plus proche de la première.

Dans la définition de la sainteté des rois serbes il y a deux traits qui retiennent l'attention: d'un côté que les rois serbes n'ont pas joui de pouvoirs surnaturels pendant leur vie terrestre, comme c'était le cas des rois thaumaturges en France ou en Angleterre (p. 703), d'un autre côté que par rapport à l'empereur byzantin, le souverain serbe avait un caractère moins sacré et que «sa sainteté éventuelle ne pouvait être reconnue que par des critères ecclésiastiques, donc après sa mort» (p.3).

Se penchant sur les hagio-biographies dynastiques médiévales de la Serbie, le professeur Boško I. Bojović est d'une certaine manière le continuateur de Sava I, Domentijan, Teodosije, Danilo II, Danilo III... Dans son écrit il y a quelque chose de l'histoire-épopée, de cet envol mystique qu'on retrouve chez Nikon le Hiérosolymitain. Il partage avec celui-ci le regret de toute une histoire qui s'écroule. Un historien sensible à son siècle, à ses désastres, dont il est témoin, en exprimant son état d'âme à travers son style et sa lecture du Moyen Age.

*Petre Guran*

TITOS P. JOCHALAS, *Albano-Italica*, bibliographie thématique, Athènes, 1996, 222 p.

A l'occasion du Colloque gréco-albanais concernant les langues grecque et albanaise dans l'Italie du Sud et en Sicile, organisé en février 1996 à Athènes, Titos Jochalas, le directeur du Centre d'Études du Sud-Est Européen d'Athènes, a établi et a fait publier pour la première fois la bibliographie complète des ouvrages se rapportant à la culture des communautés de langue albanaise existant en Italie. Son activité fut soutenue par un programme de recherche du Comité Grec d'Études du Sud-Est Européen, le volume étant publié avec le concours prêté par la Chaire de Langue et de Littérature albanaises de l'Université de Calabre.

La bibliographie est structurée à l'aide de deux critères combinés: le critère géographique et le critère thématique. Ainsi, le livre a trois sections: une section groupant les ouvrages sur l'Italie méridionale et la Sicile, une autre contenant les ouvrages concernant l'Italie méridionale et la troisième les ouvrages sur la Sicile. Chacune des trois sections a six unités thématiques: histoire, vie religieuse, langue, littérature, philologie, folklore (p.27). Il en résulte un très utile et complet instrument de travail, comprenant tant les plus anciennes que les plus récentes apparitions. Pourtant, l'auteur n'a pas enregistré les ouvrages qu'il n'a pas pu vérifier directement. Il a complété le livre par une introduction sur l'histoire des colonies albanaises en Italie et par un index d'auteurs.

La bibliographie prouve, d'une part, la richesse de la culture écrite et orale des Italo-Albanais et, d'autre part, l'intérêt constant des chercheurs albanais, italo-albanais et étrangers pour cette minorité.

*Cătălina Vătăşescu*

LUCIAN BLAGA *Poemele luminii, Lysets digte, Poèmes de la Lumière, I Carmi della Luce*, éditeur Eugen Lozovan, Dorul, Aalborg, (Danmark), 1996, 302 p.

Le centenaire du poète roumain Lucian Blaga (1895–1961), célébré dans l'espace culturel roumain sans beaucoup de faste, a fourni à une poignée de Roumains «déracinés» une bonne occasion de faire connaître au public occidental la vie et une partie de l'œuvre de l'écrivain et philosophe roumain.

M. Eugène Lozovan, professeur de philologie romanique à l'Université de Copenhague, est l'initiateur «férvent» (comme le dit lui-même dans l'avant-propos) de cette édition quadrilingue du premier volume de poésie de Lucian Blaga, *Les poèmes de la lumière*.

Le choix de ce volume n'est peut-être pas fait au hasard. Dans l'imaginaire de ceux qui ont moins fréquenté l'œuvre dramatique et philosophique, et même les derniers volumes de poésie, de l'écrivain transylvain, il reste identifié à ces jeux d'ombres et lumières, à cette inassouvie recherche d'identité et au balance entre la ferveur dionysiaque et le «dor» mélancolique d'un au-delà incert et imprécis si spécifique aux «Poèmes de la lumière». Mais toutes ces caractéristiques peuvent être décelées tout aussi bien dans l'esprit et l'âme de «l'équipe» roumaine qui a contribué à la réalisation de ce volume (Eugen Lozovan, éditeur et auteur de l'avant-propos, Titus Barbulescu, auteur de la version française et d'une ample «Biographie», les membres roumains de la rédaction) que dans le nom de la maison d'édition: DORUL – ce mot exprimant un état d'âme particulier, raison d'engouement des Roumains parce que intraductible.

Avec un tel discours, on risque de releguer dans l'insignifiant l'effort, je suppose, de longue haleine de «l'excellente traduction danoise» de Povl Skårup, celle en effet, «qui a donné l'impulsion initiale à ce volume» (les mots appartiennent à l'éditeur). Je ne peux pas certifier que c'est la première version danoise des poésies de Lucian Blaga, je ne connais pas non plus l'aire de diffusion de ce type de livre, je reste convaincu que les vers d'un poète roumain qui épousent une autre langue sont comme les clés retrouvées d'une vieille porte. Pour finir ... en beauté, remarquons la qualité bibliophile du livre, avec les dessins de Maria Angela Kragh syncopant le rythme des petites poésies.

*Laurențiu Ștefan-Scalat*

Благой ШКЛИФОВ, Проблеми на българската диалектна и историческа фонетика с оглед на македонските говори, София, 1995, 120 стр.

Благой Шклифов, известный среди языковедов-славистов как автор диалектальных работ *Костурският говор* (София, 1973) и *Долнопреспанският говор* (София, 1979) вновь привлек внимание специалистов новой монографией. Она посвящена исследованию болгарской диалектной фонетики и в частности македонских говоров. По сути это фундаментальное исследование, в котором подвергаются ревизии некоторые положения болгарской фонетики и фонологии (в отличие от предыдущих трудов, которые в общем являются дискриптивными исследованиями). Одновременно автор предлагает новый метод исследования фонетической сущности и особенностей фонем болгарского языка.

Исследуя один из говоров болгарской языковой территории – говор села Черешници, Костурского района (Греция), сравнивая его с другими болгарскими и некоторыми славянскими диалектами, автор прежде всего доказывает, что диалекты и особенно те, которые не подверглись влиянию литературного языка, являются одним из основных источников истории данного языка.

Основываясь на том, что фонетическая макросистема языка может быть обобщена только после глубокого изучения его отдельных диалектов, автор монографии выходит за рамки используемых ранее методов исследования и предлагает новый подход в решении этих проблем. В основе этого подхода – исследование звуков в потоке речи, а не изолированно, путем противопоставления отдельно взятых слов, как это было ранее. «При формальном противопоставлении лексем, – пишет автор, – они отрываются от речи и языка как средства коммуникации», в результате чего некоторые стороны фонем остаются нераскрытыми. Поэтому он исследует звуки с точки зрения их артикуляции, продолжительности (длины) и высоты, принимая во внимание и положение звука в рамках так наз, акцентноритмической единицы, представленной как одно фонетическое целое (известно в лингвистической литературе как *фонетическое* или *акцентное слово*). Так, по мнению автора, достигается точнейшие определения различных звуковых реализации соответствующих фонем,

прежде всего гласных, которые распределяется в следующие группы: 1) основной звуковой реализатор и 2) его варианты в ударной и безударной позиции. Этот метод дает возможность объяснить некоторые из явлений с вокалами, которые возникают на границе между согласными, раскрыть суть отношений между характером ударения, дистрибуцией слогов, акцентногенными элементами и грамматической категорией соответствующих компонентов. В том смысле особое внимание привлекает и интерпретация фонетических изменений компонентов в структуре акцентно-ритмических единиц, поскольку такое исследование делается в болгарской лингвистике впервые (Пятая глава, стр. 80–97).

С другой стороны, автор отрицает наличие двойного ударения, утверждая, что на этом месте по существу находятся удлиненные гласные (стр. 27–28).

В монографии подробно рассматривается и консонантная система в болгарском языке прежде всего с точки зрения корреляции палатальность – непалатальность и артикуляция палатальных согласных. Изъясняется роль глайда (по мнению автора – атиратива) *й* в этом процессе. Убедительно доказано и наличие удлиненных фрикативных согласных в болгарских говорах, которые, как считает автор, являются результатом эллизии последующей гласной, находящейся перед глухой согласной (Третья глава, стр. 53–61).

Несомненно специфика этого нового метода исследования требует и новой транскрипции. Эту задачу автор успешно решает и предлагает вниманию читателя еще в начале исследования. Предлагаемая автором транскрипция, бесспорно, значительно точнее традиционной, хотя и более сложная и трудно применимая в полевых условиях.

Особого внимания заслуживает четвертая глава монографии, где рассматривается ряд фонетических особенностей, связанных с историческим развитием звуков. При этом они объясняются не внешним влиянием, а автор ищет мотивы их естественного внутриязыкового развития. Основываясь на этом, автор отвергает считавшиеся ранее аксиоматическими положения о звучании и развитии древнеболгарских графем **Л**, **Ж**, **Ъ**, сочетаний *шт* и *жг*, а также и процессы развития консонанта в болгарских говорах и предлагает новые оригинальные интерпретации и решения. Посредством логически обоснованных и подкрепленных аутентичным материалом живых болгарских говоров и примерами из других славянских языков, автор недвусмысленно присоединяется к исказанному уже в лингвистике мнению о том, что **Ъ** является дифтонгоидом (Вступ до порі вняльного вивчення слов'янських мов. Київ, 1968, с. 103). По его мнению звуковой облик **Ъ** был *и<sup>в</sup>*, при этом еще в IX веке в некоторых говорах “налицо процесс развития **Ъ** //и<sup>в</sup>”. В более поздний период на всей болгарской языковой территории *e*-компонент переходит в *a* (*иа*), изменяется структура перехода *e* > *a* путем перемещения на него и таким образом образуется сочетание *и + а* – слабонапряженного *й* и более переднего, немного закругленного *a*, явление, характерное и в настоящее время для восточноболгарских говоров.” (стр. 64).

В отношении графемы **Ъ**, автор считает, что она была близка по способу артикуляции к **Ъ**, т.е. обе гласные были крайне задними, из-за чего в данный исторический **и** и **Ъ** соподают, а **Л** и **Ъ** (без начальной характеристики” и в “так называемой сильной позиции”) переходят в передний *e*, поскольку они были близки по звучанию. Он утверждает также, что “гласные **Ж** и **Л** были самыми широкими, самыми напряженными, самыми долгими потому что основным резонатором была носовая полость”. Наличие разнообразных рефлексов этих звуков в диалектах объясняется лаонсением Я. Шатковского об открытии и закрытии полости рта (Полските нособи гласни на славянски фон. – Първа национална школа по езиковедение, София, 1981, стр. 76–79).

Что касается сочетаний *шт* и *жг*, автор развивает тезис, изложенный им еще в 1981 г. в работе “Развојни процеси на шТ и ЖД В български език” (Първа национална школа по езиковедение. С., 1981, стр. 24–26) согласно которому они являются первичными (изначальными) суффиксами и отрицает гипотезу о предполагаемых исходных сочетаниях \*tj и \*dj?? в праславянском. Разнообразные рефлексы *шт* и *жг* в болгарских диалектах и в других славянских языках он объясняет фонетическими изменениями (палатализацией и нерегласовкой), связанными с “упрощением артикуляционного механизма, упрощением сочетаемости, без ущерба для семантики слова” (стр. 73).

Особое внимание автор уделяет процессам развития согласной *x*. Это обусловлено тем, что согласно его последним исследованиям, консонант *x* в современном болгарском языке не является велярным, как это принято считать в существующей лингвистической литературе, включая и его предыдущее исследование “Костурски говор”, а увелархым, т.е. нечто среднее между велярным и ларингальным. Обосновав свой взгляд на место и способ артикуляции консонанта *x* в современном болгарском литературном языке и в его говорах, автор убедительно аргументирует свою точку зрения на процесс развития и перехода древнеболгарского велярного *x* в увеларное.

Пересмотр общепринятых в науке положений случается редко. Поэтому, в заключении хотелось бы отметить, что последнее исследование Бл. Шклифова является событием в славянском языкознании.

*Зоя Барболова*  
(*Sofia*)



# Annales

*Histoire, Sciences Sociales*

Fondateurs: Lucien FEBVRE et Marc BLOCH, Directeur: Fernand BRAUDEL  
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales  
avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

51<sup>e</sup> ANNÉE – N° 3

MAY-JUIN 1996

Bernard Lepetit (1948-1996)

## LE SOCIOLOGUE ET L'HISTORIEN

Bernard LEPETIT, Le travail de l'histoire (note critique)  
Albert OGIEN, Que faire de l'instabilité des faits? *Aux sources du chômage 1880-1914* (note critique)

## ART ET LITTÉRATURE EN TOSCANE, 14<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> SIÈCLES

Samuel K. COHN, Piété et commande d'œuvres d'art après la Peste noire  
Lauro MARTINES, Amour et histoire dans la poésie de la Renaissance italienne

## LA QUESTION SOCIALE

François EWALD, Nationaliser le social (note critique)

## LES PRATIQUES DE LA JUSTICE, 16<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> SIÈCLES

Fernando RODRÍGUEZ MEDIANO, Justice, crime et châtement au Maroc au 16<sup>e</sup> siècle  
Carla HESSE, La preuve par la lettre; pratiques juridiques au tribunal révolutionnaire de Paris (1793-1794)  
Jean-Clément MARTIN, Violences sexuelles, étude des archives, pratiques de l'histoire

*Crime, justice, prison* (comptes rendus)

---

RÉDACTION: 54, boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1996

	France	Etranger
Particuliers/ <i>Individuals</i>	<input type="checkbox"/> 430 FF	<input type="checkbox"/> 569 FF
Institutions	<input type="checkbox"/> 500 FF	<input type="checkbox"/> 620 FF
Étudiants	<input type="checkbox"/> 293 FF	

Les abonnements doivent être souscrits auprès de Masson/  
*Send your order and payment to the order of Masson to:*  
MASSON - SPES, BP 22 - F 41354 VINEUIL CEDEX

## LIVRES PARUS

### AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

EMANUEL VASILIU, *Elemente de filosofie a limbajului*, 1995, 80 p.\*\*

EMILIAN POPESCU, *Christianitas Daco-Romana. Florilegium studiorum*, 1995, 496 p.\*\*

GHEORGHE PLATON, AL. FLORIN PLATON, *Boierimea din Moldova în secolul al XIX-lea. Context european, evoluție socială și politică. Date statistice și observații istorice*, 1995, 256 p.\*\*

\* \* Institutul de istorie «N. Iorga» (editor Alexandru Gonța), *Documente privind istoria României. A. Moldova, veacurile XIV–XVII (1384–1625), Indicele numelor de persoane*, 1995, 960 p.\*\*

\* \* *De la Essen la Cannes. Itinerariul strategiei de integrare europeană*, 1995, 332 p.\*

JAMES ROSENAU, *Turbulență în politica mondială. O teorie a schimbării și continuității*, 1995, 480 p.\*\*

ALEXANDRU SURDU, *Vocații filosofice românești*, 1995, 208 p.\*\*

MIRCEA MÂCIU, *Știința valorilor în spațiul românesc (I)*, 1995, 244 p.\*\*

\*Epuisé.

\*\*Disponible à un prix raisonnable à:

**EDITURA ACADEMIEI**  
125, Calea Victoriei  
București – 79717  
Romania  
Tel. +40–1–6507680/156.

ISSN 0035 – 2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXXIV, 1–2, P. 1–153, BUCAREST, 1997

43 456

Lei 7000